

CHAVORNAY.

I.

Du même Auteur :

ROME SOUTERRAINE, 2 volumes in-8°......... 15 fr.

UNE ANNÉE EN ESPAGNE, 2 volumes in-8°.... 15

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Cie
Rue du Cadran, 16.

CHAVORNAY,

PAR

M. Charles Didier.

Yo quero, aunque
soberbia paresca,
amante que engrandecer,
no amante que me engrandesca.

LOPE DE VEGA.

Deuxième Édition.

I.

PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE.

—

1838.

I.

LE PATRE.

La ville de Pise est séparée de la Méditerranée par une grande plaine que la mer, en se retirant, a laissée à sec. Le sol se ressent de son origine; il est composé d'un sable aride et salin où la végétation n'a mordu qu'avec peine, et que la charrue n'a jamais effleuré. Un gazon touffu couvre les parties les plus ancienne-

ment quittées par les eaux; les autres sont clairsemées de bruyères; des bois de chênes verts et de pins sont jetés çà et là par la nature, au milieu de ces agrestes prairies. C'est là ce qu'on appelle les Cascines de Saint-Rossore.

Fermées d'un côté par l'Arno, de l'autre par le Serchio, elles forment, pour ainsi dire, la tête de ces longues Maremmes qui s'étendent de là jusqu'à la Campagne de Rome, et vont expirer aux Marais-Pomptins. Livrée aux instincts libres et aux seules forces de la nature, la Maremme de Saint-Rossore est, comme toutes les autres, abandonnée au pâturage. C'est une Tartarie en miniature, ou plutôt c'est l'Arabie, car elle est peuplée de chameaux: introduite au temps des croisades par un grand-prieur de Saint-Jean, cette colonie asiatique erre en liberté dans la solitude et imprime au paysage un caractère si étrange, si oriental, qu'il faut un effort d'imagination pour se croire là en Europe.

Le soleil se levait sur les hauteurs rougeâtres du mont de Saint-Julien; réveillé par les pre-

miers rayons, le merle secouait gaiement son aile sous l'humide ramée, et s'envolait en sifflant; le daim, quittant ses fourrés, allait timidement à la découverte, et le sultan jaloux du pâturage, le fier étalon conduisait à l'abreuvoir ses cavales dociles. Agenouillés plus loin sur le sable, les chameaux indolents ruminaient en silence. Encore tout baignés de rosée, les arbres, les gazons, les bruyères étincelaient de mille feux au soleil levant; on eût dit une pluie de diamants; chaque fleur, chaque feuille, chaque brin d'herbe en était chargé.

Foulant d'un pied distrait toutes ces pierres précieuses dont le matin jonchait la terre, un jeune homme marchait à grands pas à travers les hauts herbages. Absorbé dans le monde intérieur, il paraissait insensible au grand spectacle de la nature; le monde extérieur n'existait pas pour lui. Il passait avec indifférence, et sans rien voir, des prairies aux bois, des bois aux bruyères; il allait tout droit devant lui, emporté par une force aveugle et tyrannique. Il atteignit ainsi les sables mouvants; là, il s'arrêta devant

une barrière qu'il ne pouvait franchir, la mer était devant lui. Il alla tomber de lassitude au pied des dunes qui dominent la grève. On est là aux portes de la ville ; mais qu'on en est loin ! Quoique si près des hommes, rien n'y rappelle à l'homme ; on dirait quelque solitude primitive au bord de l'océan pacifique. Une forêt vierge, une plage déserte, des plaines immenses, une mer sans bornes, tels sont les horizons du paysage de quelque côté et aussi loin que puisse porter la vue.

Nul site n'est plus propre au recueillement, et n'invite plus à la méditation. Environné, pressé, par ce sentiment de l'infini que l'aspect des mers et des forêts fait toujours naître, le jeune promeneur laissait son œil errer au loin et se perdre dans l'immensité des flots. Tandis qu'il était là, seul, abîmé dans ses pensées, il sentit une main se poser sur son épaule ; il se retourna en tressaillant et vit un homme vêtu de peau de chèvre de la tête aux pieds debout derrière lui ; un chapeau rond orné de rubans et de plumes était rabattu sur son front ; une large ceinture de buf-

lle lui serrait les flancs et sa jambe était couverte d'une longue guêtre de cuir : il portait une lance à la main et un gros éperon de fer au pied; son cheval à longs crins paissait, tout sellé, à la lisière du bois.

— Toujours triste ! dit-il au jeune homme d'une voix rude, mais amicale.

Celui-ci pour toute réponse lui serra affectueusement la main avec un sourire mélancolique.

Le nouveau venu était un vieux berger des montagnes de Pistoie qui, depuis longues années, avait la garde des troupeaux de Saint-Rossore. Il était à peu près le seul habitant des Cascines, et il régnait sur la Maremme en monarque absolu. Il avait vu Byron galopper sur sa bruyère, et Shelley périr au sein des mers.

— Tu me rappelles l'Anglais, reprit-il en se reportant au souvenir de Shelley ; comme toi, il était toujours triste et pensif ; il venait aussi s'asseoir au pied des dunes et il restait là de longues journées à regarder la mer ; je ne sais quel chagrin secret le rongeait, car j'ai passé bien des fois près de lui sans qu'il m'ait jamais adressé la

parole. Tout à coup il ne vint plus; je sus qu'il était parti pour Livourne, qu'il avait pris une barque au port et qu'il s'était allé perdre dans la haute mer; quelque temps après on retrouva son corps là-bas au-delà de la Magra ; son ami éleva sur la grève un bûcher de bois de pin; le corps fut placé dessus et l'on y mit le feu. Ce furent là les derniers devoirs qu'on lui rendit parce qu'il était hérétique et qu'étant mort sans absolution il ne pouvait être enseveli en terre sainte; mais c'est égal, ce fut un spectacle bien triste et bien beau, et je garderai de ce pauvre étranger un long souvenir.

— Hélas! dit le jeune homme après avoir écouté en silence le récit naïf de la catastrophe de Shelley et des poétiques funérailles que lui fit Byron, celui-là cherchait la solitude parce qu'il n'aimait plus, tandis que moi!...

Un long silence régna; debout et appuyé sur sa lance, le vieux pâtre ne songeait pas à le rompre, il voyait souffrir son ami, il n'en demandait pas davantage, et son œil humide errait sur les

flots. La mer était d'un bleu calme et limpide; des oiseaux blancs se jouaient à la surface des eaux, et, sortis des bois un à un, quelques chameaux se promenaient nonchalamment sur le sable des grèves. Échauffés du soleil, les pins et les algues marines confondaient leurs parfums robustes et vivifiants; l'air en était tout imprégné.

— Que puis-je faire pour soulager ton mal? reprit le pâtre après un silence qui ne fut troublé que par le gazouillement des vagues; et de quel mal souffres-tu donc? Que vas-tu faire dans ces villes où l'on te rend si malheureux? Reste avec moi; j'ai une cabane; nous chasserons le daim dans les bois, et mes troupeaux ont du lait pour nous deux.

— Je le voudrais, je voudrais revenir aux jours paisibles de mon enfance. Je dépouillerais avec joie, pour ton rustique habit de peau, ces habits mondains, livrée banale et servile dont la société revêt ses esclaves et qui n'allait pas à ma taille de montagnard; mais je l'ai prise; je la porte comme tous les autres; je ne

peux plus m'en affranchir. Et pourtant je suis des vôtres; moi aussi je suis né dans les montagnes; ma mère était comme la tienne une fille des champs; elle m'a nourri du lait des troupeaux, et j'ai passé au village mes premiers jours. Comme toi j'ai respiré en naissant l'air frais des pâturages, et grandi au milieu des pasteurs; mon horizon avait pour limite un toit de chaume, et ma fierté jalouse et indépendante frémissait à l'idée des plus légères entraves; une pauvreté libre était tout mon rêve. Hélas! une moitié seule de mon rêve s'est accomplie: je suis pauvre encore comme à mon berceau, mais j'ai perdu ma liberté; la vie m'a chargé de fers et mon cœur est en servitude. Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait de m'envoler si loin de mes montagnes et de venir, comme un oiseau de passage égaré, m'abattre sur les palais des grands de la terre? Je subis la peine de mon aveugle imprudence et j'ai mérité mon châtiment. Dieu me punit avec justice d'avoir quitté ma caste et déserté ma patrie.

— Mais alors pourquoi n'y retournes-tu pas?

si cette chaîne qu'on t'a mise te paraît si lourde, pourquoi ne pas la rompre? pourquoi t'obstiner dans ton malheur?

— Oh! que c'est bien là le langage d'un homme simple et naïf, et que le cœur d'où partent de telles paroles doit être heureux dans son innocence et sa sérénité! Ami, tu ne sais pas ce que c'est que le monde; une fois dans ce courant impétueux, l'on ne peut plus le remonter.

— Mais quand on le veut bien?

— C'est qu'on ne le veut pas; va, le monde est un puissant magicien : quand il vous a touché de sa baguette, on courbe docilement la tête sous le joug et l'on perd jusqu'au désir de la délivrance. On se sent blessé, on ne veut pas guérir; on est captif, on ne veut pas être libre; renégat endurci, on persévère dans l'apostasie, et, tout en regrettant le vrai Dieu, on n'en continue pas moins à servir les idoles. Tel tu me vois en ce moment; je secoue en vain ma chaîne; en vain je pleure ma patrie; je me résigne à l'esclavage et à l'exil; c'est moi-même qui m'y con-

damne et je m'y dévoue obstinément. Je suis à ce point inconséquent que malgré mes plaintes, je préfère encore mon angoisse et mes pleurs aux paisibles félicités de mes montagnes. Eh ! ne sais-je pas d'ailleurs qu'elles me les promettraient en vain ? Elles ne sauraient plus me les donner. Le monde s'acharne à sa proie ; il ne la lâche plus, et tout ce que j'aurais fui je le retrouverais au désert.

— Mais enfin, tu as une famille, des parents, des amis?

— Je n'ai plus de famille et je n'ai pas d'amis. Mon père, qui était un homme simple et bon comme toi, est mort depuis longtemps; ma mère est morte aussi. J'étais leur unique enfant, et, resté orphelin, sans liens, sans carrière, sans parents, je me suis senti écrasé sous le poids de ma solitude. Un jour, je me suis trouvé à l'étroit dans mes vallées; j'ai pris en dégoût mon berceau; l'amour des choses nouvelles, la passion de l'inconnu m'ont saisi; j'ai vendu mon modique patrimoine pour acheter l'expérience du monde, la connaissance des

hommes, et je me suis mis à voyager pour voir et pour ne pas mourir sans avoir vécu. Mais pourquoi te dire toutes ces choses? Je te parle une langue que tu n'entends pas, et tu ne saurais sympathiser à ma tristesse. J'ai fait divorce avec mes frères : ce qui les touche ne me touche plus; ce qui fait couler mes larmes ne fait pas couler les leurs; leurs passions et leurs joies ne sont pas les miennes; je suis solitaire au milieu d'eux.

— C'est égal, je t'aime, et je n'ai pas besoin de m'élever à tous vos raffinements de civilisation pour partager ta tristesse et pour pleurer avec toi.

Chavornay (c'était le nom du promeneur solitaire) était né dans les Alpes d'une famille très-pauvre et très-obscure. Son père était laboureur, et sa mère une simple villageoise. Il avait montré de bonne heure un caractère sérieux et une humeur solitaire et aventureuse. Il suivait clandestinement les chasseurs de chamois dans leurs périlleux voyages, et les pêcheurs du lac dans leurs expéditions les plus

hasardeuses : c'étaient là ses joies les plus vives, et il trempait et retrempait son âme et son corps à cette robuste école

Ces plaisirs intrépides étaient pour sa mère un sujet éternel d'angoisses et d'alarmes. C'était une femme d'élite, un esprit inculte, mais vaste, un grand caractère et un grand cœur ; elle avait accepté avec une résignation courageuse l'humble condition où elle était née et où la fatalité de sa naissance l'avait enchaînée ; mais elle avait des instincts bien supérieurs à son état ; aucune position sociale n'eût été trop haute pour elle, et elle eût été à sa place dans la plus élevée comme elle s'était résignée à la plus basse. Elle était belle et avait eu dans sa jeunesse des tentations terribles et des aspirations plus terribles encore ; elle avait rêvé un grand avenir, un grand théâtre, un grand amour ; elle sentait en elle les germes de facultés qui voulaient éclore, et de passions qui voulaient se produire. Mais la pauvreté avait trompé ses rêves et refoulé tous ses instincts. On avait laissé en friches cette noble intelligence, et ce cœur magnanime avait été brisé. Mariée à un homme de sa condition, elle

s'était accommodée à cette chétive existence, après en avoir rêvé une si magnifique, et jamais une plainte, jamais un murmure n'avait trahi les secrètes douleurs de la victime.

Ce mari était un homme bon, borné, laborieux; à force de travail et d'économie, il avait amassé une petite fortune; mais il était d'une santé faible et mourut jeune. Restée seule avec son fils unique, la veuve résignée, mais jamais éteinte, avait reporté sur cet enfant bien-aimé toute sa tendresse, tout son amour. Elle l'aimait d'autant plus ardemment, qu'elle se sentait renaître en lui; il était sa vivante image. Elle retrouvait en lui ses instincts, ses aspirations; tous ses rêves, et cette soif de périls qui le dévorait et qui, tant de fois, la faisait frémir, n'était que ce besoin de vie et d'action qu'elle avait trop connu, et qui avait fait le tourment de sa jeunesse. Heureuse et effrayée de cette douce et redoutable conformité, elle mit toute sa sollicitude à préserver cet enfant chéri des blessures qu'elle-même avait reçues, et à lui faire un bouclier de son expérience.

Son premier soin fut de contenir sa fougue par l'étude, du moins c'était son espoir, et de lui épargner, dans tous les cas, l'ignominie de l'ignorance. Elle recueillit son modeste héritage ; elle y ajouta par son travail, et vint s'établir dans la ville voisine pour faire suivre les écoles à son fils. Elle ne savait encore à quelle carrière elle le vouerait ; elle attendait qu'il manifestât quelque aptitude particulière, et, à tout hasard, elle lui faisait toujours faire ses études ; mais elle mourut presque subitement avant d'avoir fixé ses résolutions.

Chavornay sentit cette perte profondément, car sa mère était ce qu'il aimait le plus au monde ; il ne s'en consola jamais. Quand il se vit orphelin, isolé, abandonné sur la terre, il tourna tout à fait à la mélancolie, et devint morne et concentré. La vie de collége avait déjà modifié son caractère, les premiers contacts avec les hommes avaient été des froissements et des chocs ; il avait été opprimé, parce qu'il n'était pas des riches, et dès les premiers pas, il avait été blessé des inégalités sociales et des ini-

ques partialités dont elles sont la source. Ses habitudes taciturnes, son amour de la retraite avaient été tournés en ridicule; on l'avait baptisé l'Astrologue par dérision, parce qu'on l'avait surpris quelquefois regardant les étoiles, et il avait senti dès-lors, comme par une intuition précoce, qu'il prendrait mal les hommes, et qu'il ne saurait pas s'accommoder avec l'existence. Et puis cette vie de collége lui était odieuse. L'esclavage pédagogique est le plus lourd de tous les esclavages; le jeune captif se débattait en frémissant sous sa chaîne, comme l'aigle en cage, et il regrettait son enfance si libre, si indépendante, si pleine d'émotions et de périls. Quand il pouvait échapper un instant aux fers de ses tyrans, il escaladait quelque clocher de la ville, pour voir de loin ses montagnes, et il redescendait tout en pleurs.

Pourtant, il avait pris goût à l'étude et acquis une instruction forte, sérieuse, variée; mais, quand il fallut faire choix d'une carrière fixe, il ne put ou ne sut pas se décider. Il ne se sentait d'aptitude pour aucune; il aurait eu du penchant

pour la prédication, et il y avait en lui quelque chose du prêtre, mais il avait le mal du siècle; il ne croyait pas; or, que prêcher aux fidèles, quand on n'a pas la foi? Ce projet instinctif ne souffrait pas l'examen, il fut abandonné aussitôt que conçu, malgré les conseils des amis officieux, qui trouvaient ses scrupules bien chevaleresques et sa conscience bien timorée: « Prêchez toujours, lui disaient-ils; la foi viendra, et en attendant vous aurez un état. » Mais l'idée de faire métier de l'autel et de trafiquer des choses saintes le révoltait et lui semblait la plus scandaleuse et la plus abominable de toutes les profanations.

Dans cette perplexité, il prit le parti de n'en prendre aucun; il était majeur, il réalisa son petit patrimoine; c'était bien peu de chose: mais le capital lui assurait plusieurs années de vie; il résolut d'en profiter pour voyager quelque temps; il avait lu jusqu'alors les écrits des hommes, mais les hommes, il ne les avait pas vus; fatigué, presque honteux de ne connaître la vie que dans les livres, il voulut vivre à son tour et devenir, comme l'Ulysse du Dante,

...... del mondo esperto,
E degli vizii umani e del valore.

Il verrait ensuite à se décider et à choisir une carrière, quand l'aiguillon de la nécessité viendrait presser ses résolutions. C'est ainsi que les chevaliers de Malte n'entraient dans l'ordre qu'après avoir fait leurs caravanes. Ce projet était sage; aussi fut-il blâmé de tout le monde. Chavornay n'en tint compte, et partit.

Après avoir parcouru déjà la France, la Suisse et plusieurs villes d'Italie, le cours de ses voyages l'avait conduit à Pise. Les Cascines étaient devenues sa promenade de prédilection; il aimait le silence et le calme de ces poétiques solitudes; et, à force d'y venir, il avait fait connaissance, puis amitié, avec le pâtre de Saint-Rossore. Il revoyait en lui son père, et ses occupations champêtres le reportaient à ses premières années. Il se plaisait dans son entretien naïf; il aimait à lui faire raconter sa paisible existence, et à chaque rencontre il se faisait initier par lui au gouvernement des troupeaux et

à tous les secrets du pâturage. Il lui semblait entendre dans la voix du pâtre un écho des jours primitifs; il respirait auprès de lui je ne sais quel parfum d'un autre âge. Cet homme était simple comme ces pasteurs bibliques dont il continuait la vie nomade au centre de la vieille Europe; la jeunesse du genre humain respirait en lui; il était le type vivant de cette société pastorale dont les traditions ont gardé pour nous-mêmes vieux enfants de la civilisation, une poésie, une fraîcheur qui nous charme encore et nous apaise. Sa hutte de roseaux était la tente du patriarche, avec ses croyances candides, ses mœurs régulières, ses vœux bornés, sa paisible ignorance; Chavornay, au contraire, c'était le siècle avec ses doutes, ses passions inquiètes et tumultueuses, ses aspirations vagues, audacieuses, ses sciences inquisitives, ses espérances et ses désespoirs.

Dans ses mauvais jours, quand le spleen s'emparait de lui, et que l'esprit de ténèbres lui livrait combat, il fuyait la ville, les hommes; il se fuyait lui-même, il cherchait le pâtre de la Ma remme, il s'asseyait sous son chaume, il rom-

pait son pain noir, et ce retour au berceau du monde le calmait toujours.

L'intimité de ces deux hommes était touchante par leurs contrastes mêmes; ils formaient les deux extrémités de la chaîne; mais, par une confusion de rôle peu rare aujourd'hui, le vieillard, ici, était le jeune homme, et le jeune homme était le vieillard. Rapprochés par la naissance, mais éloignés par l'éducation, ils sympathisaient par les sentiments tendres, les seuls qui soient universels. La fibre humaine est une, elle vibrait en eux à l'unisson : à ce signe, ils s'étaient reconnus pour frères et citoyens de la même patrie.

Ils passèrent ensemble toute cette journée à parcourir les Cascines; le soir, ils se séparèrent au bord de l'Arno, Chavornay pour retourner à Pise, le pâtre à son habitation. Le soleil penchait vers son déclin, et le fleuve, embrasé des derniers rayons, roulait ses flots d'or dans son lit muet et sablonneux. Chavornay le remontait lentement et la tête basse, en songeant aux orages qu'il allait affronter de nouveau; tout à

coup il s'entendit appeler par son nom; relevant la tête en sursaut, il aperçut une galère au milieu du fleuve, et dans cette galère une femme. Il n'en vit pas davantage; sa vue se troubla, ses genoux tremblèrent, et il se trouva dans la galère sans savoir comment il y était entré.

II.

LA GALÈRE.

La duchesse Hélène était à la proue de la galère, enveloppée tout entière dans un grand cachemire blanc, et à demi couchée sur des carreaux de soie ponceau. Une mantille de blonde était jetée négligemment sur sa tête, pour la préserver du serein, et, soulevée par la brise, elle ondoyait capricieusement sur ses

épaules. La duchesse était blonde; ses cheveux, d'un or cendré, avaient fait sensation en Italie; on en parlait sans cesse, les hommes par admiration, les femmes par jalousie. L'Hélène grecque n'en avait pas de plus beaux.

Ce nom d'Hélène, dont on l'avait baptisée en naissant, lui avait porté bonheur; ç'avait été pour elle comme un sceau prophétique de grâce et de beauté; jamais femme n'avait mieux mérité de le porter, jamais aucune n'en avait soutenu la gloire avec autant d'éclat. Grande et svelte, elle avait la taille de la Diane chasseresse, unie à la souplesse des Grâces de Canova. Mais, ce qui n'appartenait qu'à elle, ce que l'art grec n'a pas rêvé, même en ses nuits d'extase, c'était une langueur intime, harmonieuse, qui présidait à tous ses mouvements et qui jetait l'âme en des émotions indéfinissables. Jamais rien de brusque ou de précipité ne choquait en elle; sa démarche était calme, même un peu nonchalante, son geste lent et moelleux, et, toujours simples, ses attitudes étaient toutes empreines d'une ineffable mollesse. Il y avait dans

sa personne quelque chose de la biche blessée et du cygne endormi.

— Nous vous avons attendu pour être de la partie, dit-elle à Chavornay, de cette voix douce et vibrante qui va droit au cœur. Pourquoi n'êtes-vous pas venu? Est-ce coquetterie, ou si vous devenez tout à fait sauvage?

— Ce n'est ni l'un ni l'autre; je devais depuis longtemps une visite à mon ami le pâtre de Saint-Rossore, et je suis venu la lui rendre.

— Quand donc nous mènerez-vous dans ce que vous appelez ses états? Vous me l'avez promis, et je suis curieuse de connaître ce nouvel Évandre.

— Vraiment, duchesse, dit un jeune homme placé au gouvernail, vous êtes trop bonne de vous occuper de ces gens-là; c'est trop d'honneur que vous leur faites. En conscience, quel intérêt peuvent-ils avoir pour vous?

— Ils en ont beaucoup, ne fût-ce que celui de la nouveauté et de l'originalité. Que leur reprochons-nous, nous autres gens du bel air? Leurs manières âpres, leur rudesse, leurs hu-

mœurs farouches? Mais ces défauts sont des vertus; changez les noms, c'est de la droiture, de l'énergie, de la fierté. Entre nous, monsieur le comte, nos belles manières ne vous semblent-elles pas bien fades, et nos conversations bien frivoles et bien banales? Nous sommes, convenez-en, souverainement ennuyeux.

— Allons! ma chère, dit le duc d'Arberg à sa femme, vous êtes une démocrate; je vous l'ai toujours dit.

— Le duc a raison, s'écria le comte Campomoro (c'était le nom du jeune homme qui était au gouvernail), cette confusion des rangs est intolérable. On ne peut pas voir tout le monde, et ces gens-là, après tout, ont beau faire, ils ne sont pas des nôtres.

— Je me pique, messieurs, d'être d'aussi bonne maison que vous, et j'ai été élevée dans des principes fort peu républicains; mais l'expérience m'a convertie; en voyant ce qu'est devenue aujourd'hui notre noblesse, je commence à croire que les idées nouvelles ont raison, et que le génie a déserté notre camp et passé de

l'autre côté. Croyez-moi, l'avenir du monde pourrait bien appartenir à ces hommes que vous n'affectez peut-être de dédaigner tant que parce que vous les craignez.

— Oh! pour les craindre, non; s'écria le comte avec impétuosité; et la victoire n'est pas encore à eux; ils ne nous trouveront pas disposés à leur céder le champ de bataille. Qu'ils essaient de nous le disputer, s'ils l'osent!

En prononçant ces paroles, le comte Campomoro regardait fixement Chavornay, de manière à lui faire entendre clairement qu'elles n'avaient pas dans sa bouche un sens politique.

— Pour moi, je l'avoue, ajouta-t-il avec une intention pleine de malignité, c'est peut-être une faiblesse; mais, je m'en confesse en toute humilité, je ne comprends pas ce qu'on peut trouver à ces gens-là, et j'ai un invincible dégoût pour tout ce qui est peuple, surtout pour ceux qui veulent sortir de leur état pour aspirer au nôtre.

Chavornay était resté jusque-là en-dehors du

débat ; la duchesse avait si bien plaidé sa cause qu'elle ne lui avait rien laissé à dire ; le mot insolent de Campomoro lui fit monter le rouge au front : c'était une agression directe et une personnalité qui avait l'intention d'être blessante. Quoique son éducation lui eût ouvert les portes les plus aristocratiques, et que sa distinction naturelle le fît marcher l'égal des plus grands noms, la tête ne lui avait pas tourné, comme à tant d'autres. Né du peuple, il était resté peuple, et il ne donnait à personne le droit de lui rappeler son origine, en l'oubliant lui-même ; il l'oubliait si peu qu'il s'en faisait gloire, et qu'il était fier dans le monde de son titre de plébéien, comme les autres le sont de leurs titres de duc et de marquis ! Le mot du comte était donc une insolence gratuite.

— Les opinions sont libres, répondit Chavornay d'une voix sèche et hautaine. Quant à moi, mon père était laboureur, ma mère paysanne, et je désire qu'on ne l'oublie pas.

La présence de la duchesse le contint et l'empêcha d'en dire davantage ; mais le ton avec le-

quel ces paroles furent prononcées, fit sentir à Campomoro qu'il avait dépassé le but, et qu'il lui fallait rompre; il ne répliqua pas.

— Retournons à Pise, dit la duchesse, pour changer la conversation; il commence à faire frais.

— Je vous l'avais bien dit, ma chère! répondit le duc de l'air satisfait d'un homme qui voit s'accomplir ses prophéties; vous ne voulez jamais me croire, Hélène; l'air de l'Arno est perfide, et je crains fort que cette promenade ne soit une imprudence. Dans l'état de santé où vous êtes, on ne saurait prendre trop de précautions; vous ne vous ménagez pas assez.

— Allons, Fritz, ne vous fâchez pas, et ne me grondez pas ce soir. Vous ne rêvez plus que rhumes et refroidissements; au lieu de vous tant alarmer des dangers de cette soirée, admirez-en plutôt la beauté.

La soirée, en effet, quoique fraîche, était d'une limpidité parfaite; la lune était pleine et si resplendissante qu'elle effaçait les étoiles; quelques-unes seulement luttaient encore, et je-

taient de mourantes lueurs dans les profondeurs du firmament ; mais la lune, en s'approchant d'elles, les éteignait comme les autres ; elle régnait dans le ciel en souveraine absolue et jalouse. Bien des jours de nos climats septentrionaux sont moins clairs que ces nuits méridionales. Les moindres détails du rivage étaient visibles ; quoique fort avant dedans les terres, ce mont de Saint-Julien,

Perchè i Pisan veder Lucca non ponno.

paraissait sortir des flots, et les clochers de la ville étincelaient comme au soleil. L'Arno, alors assez bas et très-lent, était sillonné de larges bandes phosphorescentes, et la chaloupe, à peine en mouvement, glissait comme un cygne endormi sur l'onde molle et silencieuse.

On vira de bord ; un vent de ponant assez frais permit de mettre à la voile et de remonter l'Arno, dont le courant n'oppose en cet endroit qu'une faible résistance. Les promeneurs s'étaient chargés eux-mêmes du soin de diriger la chaloupe, ou plutôt la galère, car c'est le nom

que la duchesse lui donnait, en honneur des antiques galères de la république de Pise. On s'était partagé les rôles : Campomoro était au gouvernail, le duc avait pris les rames; mais c'était une véritable sinécure, car le vent était assez vif pour qu'on n'eût pas besoin de recourir à la rame. Le rôle le plus difficile était échu à Chavornay; il avait le gouvernement de la voile; les périlleux plaisirs de son enfance l'avaient rendu expert dans cet exercice, et la duchesse ne se croyait en sûreté que sous sa conduite.

Elle n'avait pas changé d'attitude; languissamment couchée sur le divan disposé pour elle à la proue, et les pieds croisés l'un sur l'autre, elle respirait dans son abandon une volupté chaste; sa pudique indolence excluait toute idée profane. Sa lèvre était sérieuse et mélancolique; sa prunelle, d'un bleu foncé, nageait, vague et distraite, sous ses longs cils bruns; pas un nuage ne troublait la sérénité de son front. Il régnait dans tout son être un sentiment de calme si profond, si doux, que l'œil s'y reposait dans une

tranquille extase, comme sur une de ces fleurs délicates qu'on se plaît à admirer sur leur tige, sans songer à les cueillir. Le caractère de cette beauté sereine était d'inviter l'âme à la contemplation, et de ne pas provoquer à la parole. On avait auprès d'elle des accès de silence immodérés. On était là sous l'empire d'un charme qu'on craignait de rompre en ouvrant la bouche, et qu'on prolongeait avec sollicitude. C'était déjà une faveur que d'être admis à la voir. On la regardait, on était heureux, on ne demandait rien de plus. Et qui aurait voulu consentir à s'en aller témérairement risquer dans les hasards de la conversation, ces paisibles félicités?

Les trois hommes réunis autour d'elle étaient sous l'influence immédiate de cette voluptueuse fascination. Campomoro, que ses devoirs de pilote retenaient bien loin d'elle à la poupe, oubliait, en la regardant, les soins de son gouvernail. Penché sur les rames inutiles, le duc lui-même oubliait son rôle de mari, et, les yeux fixés sur sa femme, il s'envolait par la pensée au temps

des désirs douteux et des premiers soupirs. Chavornay, le plus rapproché d'elle, était assis presque à ses pieds, et plus d'une fois même il les avait effleurés de la main, pendant la manœuvre; c'était celui des trois qui paraissait le moins occupé d'elle, mais il était rêveur, et ses regards furtifs rendaient un culte, à la dérobée, à cette suave beauté. Ainsi ces trois hommes enchaînés aux pieds de cette femme étaient rapprochés et divisés par elle; c'étaient trois ennemis; ils l'aimaient tous les trois : le duc en époux épris, le comte en conquérant impatient de vaincre et sûr de lui, Chavornay en homme timide et fier, orgueilleux peut-être, qui se réserve parce qu'il doute, et qui attend.

Les troix rivaux étaient du même âge, ils avaient vingt-cinq ans; mais ils ne se ressemblaient pas plus de visage que de caractère; le plus beau des trois était Campomoro; il était impossible de l'être davantage; c'était la tête de Mars sur le corps de Milon; l'orgueil et l'audace se disputaient son grand œil brun; on sentait en lui un homme fait pour la lutte et accoutumé à

la victoire. Né en Corse, il avait dès sa première enfance fortifié et assoupli son corps dans la rude gymnastique des montagnes. Mais, si l'éducation physique avait fait de lui un athlète, son éducation morale avait été nulle; il était l'esclave de ses instincts; or, tous ses instincts étaient violents et oppresseurs, et l'idée de leur commander ou de les combattre ne lui était jamais venue. Héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, adulé dès le berceau par sa famille, dont il était le dernier rejeton, il avait vu tout plier, tout s'humilier devant lui, et il ne connaissait pas le devoir; altier, personnel, absolu, il allait tout droit devant lui sans s'inquiéter de ce qu'il fallait renverser pour passer, et fouler aux pieds pour atteindre le but. C'était un de ces égoïsmes dévorants que l'obstacle indigne comme une insulte, qui se croient tout dû, tout permis, et qui absorberaient en eux la création tout entière, s'ils avaient une puissance égale à leur volonté.

S'il ne se livrait pas avec l'emportement d'un barbare à la fougue impétueuse et à la brutalité

de ces premiers mouvements, c'est qu'à défaut de frein moral, l'éducation du monde et le commerce des hommes l'avaient modifié et lui avaient appris l'art des ménagements. Ce n'est pas qu'il ne fût brave, il n'avait jamais reculé devant aucune affaire ; mais, au fond du cœur, il regardait le duel comme une duperie où l'on s'expose à être tué pour avoir été offensé, et l'expédient national du couteau lui semblait plus sûr, plus raisonnable et tout à fait légitime. Plus d'une fois, dans sa vie, il avait eu besoin de se souvenir du Code pénal.

Chez lui, toutefois, comme chez tous les montagnards, la violence n'excluait pas la ruse ; pour arriver plus sûrement à ses fins et pour mieux couvrir sa marche, il savait fort bien, quand il le fallait, quitter la grande route pour les chemins de traverse, et il ne se fût pas montré très-scrupuleux, dans l'occasion, sur les moyens de se défaire d'un ennemi ou d'écarter un rival. Le comte, en un mot, n'était qu'un sauvage passé au vernis de la civilisation.

Sous le rapport de l'intelligence c'était peu

de chose ; son esprit inculte était rebelle à toute espèce d'études, et, absorbé dans les frivolités du monde, il avait fait peu d'efforts pour dompter sa résistance; aussi était-il plus ignorant qu'il n'est permis de l'être même à un gentilhomme de Bastia. Cela ne l'empêchait pas d'avoir une haute opinion de lui-même, sans parler de sa noblesse dont il était plus vain qu'un parvenu ; la gloire du grand insulaire lui avait tourné la tête comme à tous ses compatriotes. Il n'est pas de Corse aujourd'hui qui ne se croie, dans son for intérieur, un petit Napoléon.

Il n'avait pas en amour des idées plus saines ni plus relevées : au fond du cœur il méprisait les femmes et ne recherchait en elles que des instruments de plaisir et des jouets gracieux. Son sang méridional avait d'indomptables fougues, mais c'est là du désir, ce n'est pas de l'amour. En rattachant au mystère de la création des êtres les émotions les plus grandes, les enthousiasmes les plus passionnés, les dévouements les plus absolus, Dieu a voulu que la loi la plus nécessaire fût en même temps la plus douce et

la plus sublime ; mais le Corse n'était pas homme à s'élever à l'intelligence des lois divines; apôtre des plaisirs faciles et des promptes conquêtes, il dépouillait l'amour de son divin caractère et le réduisait au pur instinct. La science de la tendresse était un livre fermé pour lui, et les exquises voluptés du cœur échappaient à ses sens grossiers; il confondait tout, il prenait la convoitise pour l'affection, la jouissance pour le bonheur et l'ardeur pour la passion; peut-être était-ce moins sa faute que celle des femmes qui l'avaient si mal instruit dans l'art d'aimer, car les femmes sont traitées comme elles veulent l'être; elles n'ont à se plaindre que d'elles-mêmes.

On conçoit qu'avec une pareille éducation et de telles doctrines, Campomoro fût peu délicat sur le chapitre de la possession : avoir, pour lui, c'était posséder. Il lui était au fond assez indifférent qu'une femme se donnât à lui en sortant des bras de son mari et qu'elle y retournât au sortir des siens; il ne se sentait aucune répugnance pour les lèvres tièdes encore des baisers

d'un autre, et la double possession ne lui inspirait aucun dégoût; il se serait même résigné à n'être que le cinq ou sixième en rang, pourvu qu'il fût sur la liste et qu'il fût sûr d'avoir son tour. Il attendait d'ordinaire, pour faire la cour à une femme, qu'elle fût mariée et même qu'elle eût fait choix d'un cavalier servant; le mari, disait-il, m'assure mes garanties; le sigisbé, ma liberté; ainsi, j'ai les bénéfices et pas les charges.

Le mot peint l'homme; il en peint malheureusement beaucoup d'autres. Absorbées dans les étroits calculs d'une ambition mesquine et banale, ou dans les bas trafics d'une insatiable cupidité, nos tristes générations ont perdu la pudeur de l'âme et la dignité des mœurs. La fleur de l'amour s'est flétrie au jardin du monde; la charrue de fer l'a tuée dans sa racine; quelle main bienfaisante la replantera sur les ruines? Quels yeux fortunés la verront refleurir au cœur de l'humanité?

Le Corse, malgré ses défauts et à cause de ses défauts mêmes, ne laissait pas d'être un rival redoutable pour un homme fier et délicat. Or,

la fierté et la délicatesse étaient les deux vertus dominantes de Chavornay ; il avait en amour de nobles scrupules et, dans le doute, il se tenait à l'écart. C'était donner beau jeu à ses rivaux. Une possession partagée lui faisait horreur ; ses dégoûts sur ce point étaient invincibles. Et puis, séparé en cela du gros troupeau de ses contemporains pour qui la foi jurée n'est qu'un masque et le parjure une ruse de guerre, il croyait, lui, à la sainteté de la parole humaine dans le mariage, comme dans tout autre contrat, et il était trop fier et trop vrai pour se faire jamais la cause ou le complice d'une déloyauté ; la conseiller à son profit lui semblait une double ignominie ; aussi était-il un séducteur bien gauche, et sur ce point il se rendait justice pleine et impartiale. Bien différent de Campomoro qui trouvait commode l'ombre d'un mari, voire même d'un sigisbé, il ne comprenait l'amour d'une femme mariée, quand on a le malheur de n'y pouvoir résister, qu'avec l'enlèvement. De cette manière, il n'y a, du moins, ni perfidie, ni duplicité.

Mais ce n'était pas sur ce point seulement que le Corse et lui différaient. La vie de Chavornay était tout en dedans comme celle de Campomoro était tout extérieure; habitué dès l'enfance, et par suite des leçons un peu rigides de sa mère, à se replier sur lui-même et à réagir contre tout ce qui n'avait pas l'assentiment de l'intelligence, il était toujours le maître d'un premier mouvement, et il mettait sa force à commander à ses appétits, comme Campomoro mettait la sienne à leur obéir. Ce n'avait pas été sans combats et sans de longs efforts qu'il avait pris cet empire sur lui-même et réduit ses instincts à une subordination si sévère; et il ne les tenait pas tellement assujettis qu'ils ne se révoltassent souvent et qu'il ne fût parfois terrassé par eux. Lui aussi connaissait la tyrannie des passions, et s'il avait réussi à les régler un peu, il s'en faut qu'il les eût tuées ; elles n'avaient fait que gagner en profondeur ce qu'elles avaient perdu en emportement; c'est-à-dire qu'au lieu de s'épancher au dehors et de s'user par leur propre expansion, elles se roulaient sur elles-mêmes, et rongeaient

le cœur qui les contenait. De là vient qu'il y avait deux hommes en Chavornay : l'un froid, réservé, circonspect : c'était l'homme extérieur; l'autre, ardent, tendre, impétueux : c'était l'homme interne ; mais peu de regards étaient descendus dans le secret de son intimité, et on portait sur lui les jugements les plus contradictoires, les plus vrais à la fois et les plus faux.

Tel était le fond de son caractère. Quant aux formes, elles étaient brusques ; souvent même elles l'étaient trop, et sa rudesse arrivait aux limites de la dureté. Il y avait dans sa parole et dans toute sa personne une âpreté naturelle qui n'avait pas la volonté d'être offensante, mais qui l'était à son insu. Souvent il la déplorait comme un malheur; d'autres fois il la trouvait commode pour tenir à distance les importunités indiscrètes, et pour remettre à leur place les familiarités qui s'imposent. Quoique ce défaut de formes lui aliénât bien des gens, on pardonnait quelque chose à son origine alpestre.

Nous avons vu qu'il avait, comme Campomoro, reçu l'éducation des montagnes ; et, quoi-

qu'il lui fût inférieur en beauté, sa taille ne le cédait pas à la sienne, et son corps égalait le sien en vigueur. Mais si, sous ce rapport, le parallèle était possible entre eux, il ne l'était plus sur le terrain de l'intelligence : là le comte était battu sur tous les points. Malgré ses prétentions patriciennes et ses aristocratiques dédains, il lui fallait céder le pas à Chavornay; il n'était pas de force à le lui disputer. Son orgueil se cabrait en vain dans son ignorance; un orgueil plus puissant, plus légitime, le maîtrisait et le réduisait au silence; il était condamné à reconnaître intérieurement la supériorité de son rival, et il le haïssait d'autant plus.

Voilà les deux hommes qu'un caprice de la destinée avait jetés sur la même route et enchaînés aux pieds de la même femme, quoique la nature et la société les eussent faits si dissemblables; leurs antipathies naissaient du fond de leur être, et, indépendamment même de toute rivalité, elles étaient invincibles. C'étaient deux individualités également passionnées et toutes deux inflexibles, qui ne pouvaient s'approcher

sans se heurter violemment, comme ces corps célestes que les lois éternelles condamnent à graviter à distance, et dont le moindre choc entraînerait une catastrophe.

Mais les hostilités étaient suspendues, et les deux rivaux avaient posé les armes après une première escarmouche; une trêve involontaire avait été tacitement conclue. Les yeux fixés sur la duchesse, ils ne voyaient plus qu'elle. Esclave de ses instincts, le Corse égarait sa pensée en de charnelles convoitises; Chavornay sentait son cœur s'épurer et une chaste flamme s'allumer en lui : l'un poursuivait d'un œil ardent, audacieux, les mystères voilés de ce corps mol et suave; l'autre cherchait l'âme immortelle cachée sous ces formes divines. L'un ne voulait que ce corps, l'autre voulait aussi cette âme, et la brise emportait dans l'espace leurs rêves et leurs désirs.

Mais que faisait le duc, assis entre ces deux rivaux, qui, tous deux au fond du cœur, conspiraient contre lui? Plein d'une sécurité que justifiaient son amour et l'exquise probité d'Hé-

lène, le duc n'était point jaloux; il était si vain de sa femme, elle était si digne à ses yeux de tous les hommages, que, bien loin de s'alarmer de ceux qu'on lui rendait, il se fût offensé qu'on ne les lui rendît pas. L'assiduité et les soins empressés des deux jeunes étrangers lui paraissaient la chose du monde la plus simple et la moins suspecte. Leur admiration flattait sa vanité de mari; il n'aurait pas su y démêler des vues intéressées. Et si, par un hasard impossible, le soupçon se fût glissé dans son cœur, un regard jeté sur sa femme l'eût fait rougir de ses doutes, et l'eût traîné repentant à ses pieds: ce front noble et serein était le trône de l'honneur.

Cependant la lune avait presque atteint son zénith; quoique si lente, qu'elle semblait immobile, la galère approchait de la ville, et le silence régnait: la duchesse le rompit.

— Monsieur le comte, dit-elle à Campomoro, ne nous chanterez-vous pas, ce soir, quelqu'une de vos chansons corses?

Campomoro n'eut garde de se faire prier;

car c'était un de ses moyens de séduction les plus puissants; il était musicien d'instinct, à peine connaissait-il les notes, mais il avait une voix magnifique; et, quoique l'art ne l'eût ni assouplie, ni même réglée, il en tirait un parti merveilleux. Il entonna donc tout de suite une chanson de contrebandier qu'il affectionnait, parce qu'elle allait à sa voix, et plus encore à son caractère énergique. Une fois lancé, il ne s'arrêtait plus, et personne ne songeait à l'arrêter, la duchesse moins que tout autre, car, musicienne elle-même, elle trouvait un singulier charme dans cette musique agreste comme la terre où elle est née, et sauvage comme les passions qu'elle exprime.

Chavornay écoutait le Corse dans un jaloux silence: c'était là un triomphe qu'il ne pouvait lui disputer; il n'avait pas de voix. Et ce qui ajoutait aux angoisses de son impuissance, c'est que jamais le comte n'était si beau qu'en chantant les airs de son île: c'est alors qu'il était vraiment l'homme des montagnes; il portait plus fièrement sa tête; son regard était plus al-

tier, son geste plus impérieux. Tantôt c'était le hardi contrebandier foulant aux pieds les lois sociales, ou le bandit bravant les balles et les tourmentes; tantôt c'était Paoli lui-même appelant à la liberté la patrie de Napoléon.

Et lui, fils aussi des montagnes, lui, dont l'enfance avait grandi au sein des mélodies alpestres; lui, qui avait tant de fois entendu le chasseur de chamois entonner son cantique de mort sur les glaciers, et le pâtre des hautes Alpes son ranz paisible et mélodieux; lui, dont l'âme était pleine encore du chant des pêcheurs et des hymnes saintes de la liberté, il était sans voix, condamné à l'ignominie d'un mutisme imbécile, incapable de donner une forme à ces mille harmonies intérieures qui vibraient en lui et y mouraient sans échos. Oh! avec quelle profonde amertume il traitait alors de marâtre cette nature avare qui lui avait tout refusé! Qu'il eût avec joie payé de son sang une heure de Lablache ou de Rubini!

Mais, fidèle à lui-même, il ne laissait rien paraître de ses jalouses faiblesses. Son regard

froid, son maintien calme ne témoignaient rien de ce qui se passait en lui; plus l'homme intime était agité, plus il se cachait soigneusement derrière l'homme du monde. Les yeux fixés sur l'heureux chanteur, il était forcé de rendre hommage, malgré lui, à sa décourageante beauté; et il désespérait, si jamais une lutte ouverte venait à s'engager entre eux, de vaincre un pareil rival. Cette idée l'accablait, et la mélancolie consumait son cœur.

Quant au comte, il sentait sa puissance et jouissait pleinement de son triomphe. Il venait de terminer un air de bandit vif, impétueux, indépendant :

— Voici maintenant, dit-il, le chant des mariniers d'Aleria.

Ce chant, ou plutôt cette complainte, est la dernière hymne d'un naufragé. Un pêcheur, sorti du port par une matinée radieuse, est surpris en pleine mer par la tempête; près de périr, il accuse les destins de l'avoir trompé, et il pleure tout ce qu'il a laissé sur le rivage. Lent et monotone comme le murmure de l'Océan, le funèbre cantique est le dénoue-

ment du drame simple et populaire, dont Léopold Robert, en mourant, nous a légué le premier acte dans ses *Pêcheurs*. C'est aussi l'éternelle histoire de tous les désenchantements, de toutes les illusions perdues. Tombée dans les tons mineurs, la voix du comte avait pris une expression nouvelle. Des notes sonores, éclatantes, elle avait passé aux notes sourdes, voilées; plus grave et plus profonde, elle avait je ne sais quoi de vibrant, de lugubre, qui allait remuer le fond des entrailles : c'était le dernier soupir d'une âme au désespoir, une inconsolable désolation.

La duchesse était profondément émue; la musique agissait fortement sur cette organisation délicate et nerveuse, et ici, peut-être, quelque arrière-pensée morale ajoutait-elle à l'effet du chant; peut-être prêtait-elle à ces simples paroles un sens idéal et figuré; et, se mettant elle-même en scène, accusait-elle aussi les destins de l'avoir trompée; peut-être voyait-elle, dans le naufrage du pêcheur, le naufrage de ses propres espérances. Qu'elle fût ou non sous l'empire d'une préoccupation personnelle, son

émotion était visible ; et elle cherchait si peu à dissimuler son attendrissement, que Chavornay vit briller une larme au bord de sa paupière.

Que devint-il à cette vue? L'amour, la jalousie, la haine se disputèrent son cœur et y soulevèrent un affreux orage. Cette larme où toute son âme était suspendue, ce n'est pas lui qui l'avait fait couler, c'était un autre, c'était son rival! Mais ce rival, du moins, ne la verra pas, il ne saura pas sa victoire : ce trophée le rendrait trop fier, il exalterait trop ses espérances. Plein d'une rage concentrée, Chavornay s'était levé brusquement et debout contre le mât de la galère, il s'était placé devant la duchesse, de manière à la cacher tout entière aux yeux de Campomoro. Le stratagème avait réussi, le chanteur ne vit pas couler ces larmes dont son rival était si jaloux, et il fut ainsi frustré du prix de la victoire; son succès était gâté. Mais, malgré cette triste consolation, Chavornay n'en demeurait pas moins vaincu, et il était au désespoir. Il avait vu son étoile tomber du ciel. Celle du Corse y brillait d'un éclat victorieux.

Les honneurs de la soirée lui appartenaient sans partage, et il n'était pas homme à user de la victoire en vainqueur généreux ; il en écrasait son rival.

Cependant la galère était rentrée dans Pise, et avait remonté le fleuve jusqu'au palais Lanfranchi, le plus beau du Lung'Arno, quoiqu'il ne se fasse remarquer que par la sévérité et la sobriété de son architecture. Ce nom de Lanfranchi reporte tout d'un vol aux jours de la république et aux tourmentes civiles du moyen âge. Les Lanfranchi marchaient en tête de ce parti gibelin, auquel Pise fut si constamment fidèle, et Dante a immortalisé leur nom dans l'épisode infernal de ce terrible Ugolin, leur rival, puis leur victime. Ils n'ont point de postérité dans la cité déchue. Le palais, seul héritier de leur nom, n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de caravansérail ouvert par la cupidité du nouveau maître au premier venu que la médecine, le hasard ou l'ennui amène à Pise. A ce titre, il a ajouté à la vieille gloire de son nom, une gloire contemporaine ; il a été

habité par Byron. Il l'était alors, c'est-à-dire neuf ou dix ans après le poëte, par le duc d'Arberg.

On aborda. Une jeune fille assise sur l'escalier du quai semblait attendre avec anxiété le retour de la galère.

— Qu'as-tu donc, Souqui, et que fais-tu là? lui demanda la duchesse avec bonté.

— Hélas, madame la duchesse, vous m'avez fait bien peur et je suis bien heureuse de vous revoir. Ne vous voyant pas revenir, j'avais été au-devant de vous jusqu'au bout du Lung'Arno, je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur. Mais, Dieu soit béni! je m'étais trompée.

— Tu es une bonne fille, lui dit Hélène en la baisant au front, et le Ciel te bénira parce que tu aimes ta maîtresse et que tu la sers fidèlement.

Souqui était une des femmes de la duchesse; c'était sa favorite et plutôt l'enfant de la maison qu'une mercenaire. Elle avait pour sa maîtresse un dévouement aveugle et presque fanatique; elle était si heureuse de la voir qu'elle bondis-

sait de joie sur le Lung'Arno et baisait furtivement le bord de son châle.

— Quelle vie douce est la vôtre ! dit Chavornay à la duchesse, en lui donnant le bras pour monter l'escalier du palais, tout le monde vous aime.

— C'est vrai, on m'aime plus que je ne mérite de l'être ; je devrais être bien heureuse.

Pourquoi ne l'est-elle pas? se demanda Chavornay. A-t-elle un chagrin secret, et ce chagrin quel est-il?

III.

LE BALCON.

Les promeneurs furent reçus à la porte du salon par un petit homme en habit noir et en cravate blanche.

— Ah! ah! dit-il d'une voix servilement familière, madame la duchesse a été réveiller les nymphes de l'Arno; prenez garde qu'elles ne s'en vengent par un rhumatisme aigu ou une bonne céphalalgie.

— Vous le voyez, dit la duchesse à Chavornay dont elle n'avait pas encore quitté le bras, c'est une conspiration permanente organisée contre moi; le docteur et le duc s'entendent, et ils me rendront malade à force de me le faire craindre. Allons, docteur, ce n'est pas généreux de vous ranger du côté du plus fort.

— Du plus fort, madame! dites du plus faible, car je suis contre vous, et l'on sait que toute la force est du côté du beau sexe. Ce que j'en dis, du reste, est par excès de zèle pour votre santé; le motif doit faire pardonner l'importunité.

—En débitant ces fadeurs il s'inclina profondément en donnant à son échine toute la courbe qu'elle pouvait comporter.

C'était le médecin de la maison, un certain docteur Vital, Allemand de naissance, et que le duc faisait voyager avec lui; sa figure plate et blême tenait de la chouette, elle avait quelque chose de sinistre et paraissait plus blême encore sous une grosse chevelure noire tout ébouriffée. Il avait le cœur plat comme le visage; né dans

les derniers rangs du peuple, il s'était prostitué aux grands, et s'était fait, par intérêt et par ambition, l'adulateur de l'aristocratie; obséquieux et rampant, il s'était introduit dans la maison d'Arberg par la flatterie, et la flatterie l'y avait maintenu; il espérait faire fortune à la faveur de ce haut patronage, et la médecine n'était pour lui qu'un moyen de parvenir.

Il appartenait sous le rapport de la science à cette classe de savants myopes qui ont des yeux pour ne point voir ; absorbés dans les menus détails de la matière, ils nient l'esprit qui l'anime, parce qu'il échappe à la courte vue de leur intelligence ; la créature leur cache le créateur, et ils voient l'arrangement sans soupçonner l'arrangeur. Ils vous diront combien de poils a la chenille, combien de pattes a le ciron ; toute recherche au-delà leur paraît oiseuse et folle ; ils ne voient pas même la loi, comment s'élèveraient-ils à la notion du législateur? Acharnés sur le fait et le fait cru, comme Ugolin sur son crâne, ils travaillent à rapprocher d'eux les limites de l'inconnu au lieu de les reculer, et ils

mettent tous leurs soins à borner les horizons de la connaissance humaine, tandis que le devoir de la science et son droit est de les étendre indéfiniment. Morcelant tout ce qu'ils touchent, parce que la partie est plus facile à saisir que le tout, et le détail plus que l'ensemble, ils entassent fragment sur fragment, débris sur débris, puis ils s'égarent eux-mêmes dans ces confus labyrinthes; le fil leur manque pour s'orienter; ils perdent le fruit de leurs ingrats labeurs, ils ne savent rien édifier sur ces lambeaux épars et stériles. Armés du scalpel assassin et fatigués eux-mêmes de tant de destruction, ils sont là, immobiles, impuissants au milieu des ruines qu'ils ont accumulées, semblables à ces sauvages qui, las du carnage, et la massue à la main, errent embarrassés sur le champ de bataille, ne sachant que faire de tous les morts dont ils ont jonché la terre.

Et si, remuant toutes ces dépouilles, fouillant tous ces décombres, un génie ardent, novateur, s'efforce de rappeler à la vie quelqu'un des cadavres jetés pêle-mêle dans cette morgue im-

pie; s'il ose s'emparer, pour les réunir, de tous ces membres dispersés et mutilés d'un même corps; si, de faits en faits, montant à l'idée et poursuivant le Créateur dans la créature, il porte dans sa science un esprit religieux et sacerdotal, et qu'il s'élève à la recherche des causes, à l'intelligence des rapports, malheur à lui! la tourbe éclate en invectives; elle crie à l'audace, à l'orgueil, quand elle ne crie pas à la démence ou à l'impiété. Jalouse par impuissance, intolérante par faiblesse, elle pousse jusqu'à la fureur le fanatisme de la médiocrité, et ferait boire encore la ciguë au divin maître de Platon. Voilà pourtant ce que ces gens-là ont fait de la science! Ils ont converti son temple auguste en une sorte d'ossuaire d'où la vie est proscrite, et où l'on ne rend plus de culte qu'à la mort. L'idole qu'on y sert est un squelette.

C'est là l'école où le docteur Vital avait fait son noviciat. Les leçons des maîtres avaient fructifié; cantonné dans un petit coin de la science humaine, le plus petit possible, il im-

molait l'idée au fait qui n'en est que la forme et l'emblème, c'est-à-dire qu'il niait imperturbablement ce qu'il ne voyait pas, en vertu de ce qu'il voyait mal. Prenant les bornes de son étroit cerveau pour les bornes de la pensée universelle, infinie, il s'arrêtait en chemin et voulait arrêter les autres à son point; il traitait hardiment de folie toute investigation supérieure, toutes ces mystérieuses divinations du génie qui font les grands hommes, et il eût volontiers envoyé aux Petites-Maisons tous les idéalistes passés, présents et futurs, à commencer par son maître Hippocrate. Au lieu de tourner la science à la gloire de Dieu et à la grandeur de la race humaine, il la tournait à la négation de l'un et à la dégradation de l'autre. L'homme était à ses yeux le dernier anneau de la chaîne des corps visibles, non le premier anneau de la chaîne invisible des esprits. Il ne cherchait pas les liens qui attachent l'humanité au monde supérieur, afin de rendre ces liens plus étroits et plus forts; mais il cherchait ceux qui la garrottent encore au monde inférieur, afin de les resserrer

davantage. Il faisait de la science dans un esprit chagrin, avec le foie, non avec le cœur. Pessimiste par envie, sa joie la plus vive était de mettre à nu comme Cham et d'étaler toutes les plaies de la nature humaine; il se complaisait à rapetisser l'homme, à le calomnier, et quand il l'avait bien traîné sur la claie, il était satisfait et reconnaissait alors en lui son frère, semblable à ces nègres qui ne sauraient adorer leur fétiche qu'après l'avoir noirci dans la boue.

La pensée n'était pour lui qu'une secrétion de cerveau; il vous disait cela sérieusement, et il avait fait un gros livre pour démontrer que l'âme n'est que la circulation du sang : c'était là sa thèse de prédilection.

— Toute la question est de s'entendre, disait-il quand il craignait d'avoir compromis sa carrière en allant trop loin. Horace se moque des auteurs dramatiques de son temps, qui, ne pouvant mener leurs pièces à terme, faisaient tomber tout à coup des nues quelque divinité qui se chargeait du dénoûment : c'est ainsi que tout le moyen âge en a agi avec la médecine.

Quand un ignorant ou un visionnaire était au bout de ses argumentations, il vous jetait au beau milieu de la discussion ce grand mot : Ame ! qui effarouchait les timides et clouait la bouche aux simples. On n'a pas l'idée à quel point ce mot vide de sens a contribué à obscurcir la science et à en retarder la marche. Il y avait des douleurs de l'âme, des affections de l'âme, des besoins de l'âme, tout était âme, et le pauvre corps n'était plus compté que comme le très-humble serviteur de cette souveraine imaginaire. Mais nous avons changé tout cela, et nous savons à quoi nous en tenir aujourd'hui sur toutes ces folles imaginations. J'ai démontré victorieusement, dans mon grand ouvrage sur la circulation, que l'âme n'est autre chose que le sang, qui, par son mouvement de va-et-vient ; porte la vie à toutes les parties du corps. Otez le sang, la vie cesse. Bien entendu, ajoutait-il en se tournant vers le duc, dont il craignait d'alarmer les scrupules religieux, qu'il ne s'agit ici que de médecine. Quant à la religion, c'est autre chose ; cela regarde les théologiens, et nous

autres médecins nous n'avons rien à voir là-dedans. Chacun son métier.

Cette distinction sublime mettait notre Esculape à son aise : protégé par elle, il se plongeait en toute sécurité dans les eaux bourbeuses du matérialisme, et y nageait avec délices : c'était l'élément naturel de cette épaisse intelligence ; elle s'y plaisait et ne comprenait pas qu'on pût se trouver mal là où elle se trouvait si bien.

Rien ne pouvait être plus antipathique à la duchesse qu'un pareil homme : c'était son médecin, ce n'était que cela, et si elle avait eu le choix, ce n'est pas certes sur lui qu'il fût tombé. Mais elle l'avait reçu de la main du duc qui était sous son joug, et elle le tolérait par condescendance. Sa présence ne lui en causait pas moins un malaise involontaire et lui gâtait tout à fait son intérieur ; sa bassesse et ses adulations la dégoûtaient, et il avait beau user avec elle de ménagements, par égard pour ce qu'il appelait les préjugés de l'éducation et les illusions du beau sexe, le fond perçait toujours, et ses ménagements étaient si

gauches et si embarrassés, qu'elle l'aimait encore mieux franc et même cru qu'hypocrite.

— Monsieur le duc, reprit le docteur, veuillez m'excuser si je ne fais pas ce soir votre partie d'échecs ; il faut que j'aille répondre à un professeur de Gœttingue qui m'attaque à propos de mon grand ouvrage sur la circulation, une espèce de philosophe manqué qui m'accuse de matérialisme, comme si un médecin pouvait être autre chose, toujours, bien entendu, en définissant les termes. Je vais lui écrire de belle encre. Concevez-vous, monsieur le comte, continua-t-il en se tournant vers Campomoro, dont les idées allaient à son esprit et dont la familiarité flattait sa vanité, qu'il y ait encore des idéologues dans ce siècle de lumières? C'est à mourir de rire ; autant vaudrait se déclarer tout d'un temps disciple de Confucius.

Cette dernière pointe était visiblement dirigée contre Chavornay, que le docteur haïssait comme son ennemi naturel, et parce qu'il le craignait, et parce qu'il voyait en lui un reproche vivant : tous les deux étaient nés dans le peuple ; mais

Chavornay s'en faisait gloire, tandis que Vital en rougissait comme d'une infirmité qu'il n'aimait pas qu'on lui rappelât, de même qu'un boiteux n'aime pas en rencontrer un autre boiteux. Ravi de son trait d'esprit contre les idéologues, il quitta le salon immédiatement après l'avoir décoché, désespérant sans doute d'en trouver un plus acéré; il avait disparu qu'on l'entendait encore rire dans l'escalier.

— Voilà un habile homme! dit le comte, qui avait des vues sur lui et qui regardait comme un coup de haute politique de mettre dans ses intérêts le médecin de la femme qu'on désire.

— C'est dommage, répondit Chavornay, qu'il prenne l'effet pour la cause comme le chien prend la pierre pour le bras qui l'a lancée.

— Toutes les fois, ajouta la duchesse, qu'il se met à disséquer notre pauvre nature humaine, il me rappelle ce musicien de l'autre jour qui avait brisé sa guitare sur le pavé dans un accès de folie, et qui niait la musique parce qu'il n'avait plus dans la main que des morceaux de bois.

— Allons, ma chère, interrompit le duc, vous êtes prévenue contre mon pauvre docteur, et quand vous vous y mettez vous êtes impitoyable. Le comte a raison et il n'y a ici que lui de juste : Vital est un habile médecin, très-convenable et fort à la mode ; j'ai confiance en lui et vous m'obligerez, Hélène, de lui témoigner un peu de bienveillance. Mon cher comte, le cœur vous dit-il d'une partie d'échecs ?

Campomoro s'en fût bien dispensé, car en se mettant au jeu il laissait en tête à tête la duchesse avec Chavornay, et cette idée lui était insupportable ; cependant il accepta la proposition, de peur de laisser pénétrer, en la déclinant, le motif de son refus ; mais il n'eut pendant toute la partie, qu'un œil sur l'échiquier.

La duchesse s'assit entre les joueurs pour suivre les coups, Chavornay avait passé sur le balcon. Accoudé sur la balustrade de fer, et accablé du sentiment de sa défaite, il regardait tristement couler le fleuve qui venait d'en être le théâtre ; il avait toujours devant les yeux l'incomparable beauté du comte, assis à la poupe

de la galère comme un triomphateur sur son char; il avait l'oreille encore tout ébranlée et l'âme toute frémissante de ces sons mâles et puissants; il voyait briller aux cils de la duchesse cette larme divine et terrible qui avait soulevé en lui une si furieuse tempête. Faisant sur lui-même de tristes retours, il tombait dans le découragement et concluait au désespoir; sa rêverie devenait de plus en plus sombre et il descendait avec effroi dans son cœur troublé par de naissants orages.

Il se croyait seul sur le balcon, il ne l'était plus. La duchesse l'avait rejoint sans qu'il l'eût aperçue, et, reprenant la conversation au point où elle l'avait laissée en montant l'escalier :

— Vous me croyez donc bien heureuse? lui dit-elle de cette voix qui faisait vibrer toutes les fibres de son cœur.

— Comment ne le seriez-vous pas? à moins que vous ne soyez ingrate envers la destinée.

— C'est vrai, dit-elle en étouffant un soupir; je suis bien ingrate. Et vous, êtes-vous heureux?

— Oh! moi c'est autre chose; il y a long-

temps que j'y ai renoncé : on naît heureux ou malheureux comme on naît laid ou beau, et moi je suis né sous une mauvaise constellation ; il y a longtemps que j'ai pris mon mal en patience ; ne pouvant le guérir je m'applique à le supporter.

— Est-il des maux incurables? et, s'il y en a, quels sont-ils?

— Bienheureuse ignorance ! Dieu vous la conserve, madame ! craignez de le tenter en voulant en sortir. Vous savez l'histoire de l'idole voilée des Égyptiens ; ceux qui voulaient la voir la voyaient, mais ils mouraient à sa vue.

— La défaite est poétique, mais elle ne me satisfait point ; toute tristesse a sa cause. Au reste, je ne veux pas forcer vos confidences, ni porter une main indiscrète sur vos blessures. On vous aime ici comme vous êtes.

— Je sais que vous êtes la plus tolérante des femmes comme vous en êtes la plus belle, et il n'y a pas de blessures que votre main n'adoucît. Mais je vous dis que vous ne ferez rien de moi ;

j'ai une nature ingrate et rebelle, vous ne sauriez la changer.

— Plus l'entreprise est difficile, plus elle me sourit; j'aime les obstacles, et vous savez bien que l'impossible est le dieu des femmes.

— Et croyez-vous qu'il ne soit pas celui des hommes? Mais, je vous le répète, madame, je suis un espèce de sauvage que vous ne réussirez jamais à civiliser; gardez vos leçons pour de plus dignes.

— Ce ne sont pas des leçons que je prétends vous donner; ce sont des soins si vous êtes malade, et des consolations si vous êtes triste.

— Ah! madame, je recevrais à genoux vos consolations et vos soins; mais il y a des maux que vous ne sauriez guérir, car vous ne sauriez les comprendre. J'ai mal pris la vie, voilà tout. Hélas! ce n'est pas ma faute. Né dans un monde, l'éducation, le hasard m'ont jeté dans un autre. Je regrette celui que j'ai quitté, sans pouvoir ni vouloir y rentrer; et, quant à l'autre, je sens qu'il serait fait pour moi, et pourtant je ne sais pas m'y faire. Ainsi, je ne suis

plus du premier, et je ne serai jamais du second. Je tiens de ma mère des instincts grandioses, et je forme des vœux supérieurs à mon état; romanesque, immodéré, j'ai soif d'aventures, et j'ai des aspirations effrayantes. La misérable vie que je traîne me paraît une dérision, et j'en rougis comme d'un opprobre; j'ai besoin d'air, de mouvement, d'action; j'étais fait pour le combat, pour la victoire, peut-être; j'appelle la guerre, la tribune, les émotions fortes, les hasards, les dangers, et je sens que je me fusse déployé à mon aise dans une grande existence, comme l'aigle qui veut l'espace pour étendre ses ailes. Ce n'est pas avec le monde seulement que je suis aux prises, la lutte avec moi-même est plus terrible encore; tantôt dans mes rêves de vertu stoïque et de renoncement, je poursuis un idéal qui fuit devant moi sous la forme d'un ange, et qui se change, au moment où je crois l'atteindre, en un démon railleur et sceptique dont le sarcasme me glace et me rejette en arrière; tantôt, las de m'acharner aux pas d'un fantôme, je me replie, je me roule sur

moi-même, je m'abîme dans mon néant, je m'impose à vingt-cinq ans l'insensibilité du vieillard; mais là encore je suis vaincu : ce calme factice ne saurait durer; ces décevants fantômes que j'ai cessé de poursuivre, ils me poursuivent à leur tour; ils viennent me troubler dans mes derniers asiles; ils reprennent pour me séduire leurs couronnes de fleurs et leurs voix mélodieuses. Emporté de nouveau sur leurs traces, je reprends mon vol vers les cieux, pour retomber bientôt dans les abîmes. Telle est ma vie : un orage sans trêve, un mécompte éternel. Et quand j'en vois tant d'autres s'accommoder de ce qui est, et prendre l'existence par ses bons côtés, je me demande pourquoi je ne sais pas, comme eux, pactiser avec elle et accepter ce que je ne puis refuser. Je descends alors au fond de moi-même, et, me consultant avec effroi, il me semble que je ne suis pas en harmonie avec le reste de la création, que je ne suis pas même un homme, mais une espèce d'être avorté, isolé au milieu de la famille humaine, immobile au sein du

mouvement universel, frappé d'impuissance et de solitude; mon orgueil se révolte contre une infériorité si peu méritée, si humiliante; je prends en pitié mes rêves et moi-même, et alors, madame, je souffre horriblement : voilà ce que j'ai, puisque vous voulez le savoir. Connaissez-vous beaucoup de remèdes à un pareil mal?

Ces derniers mots furent prononcés avec un sentiment d'amertume et d'ironie, qui n'était pas d'accord avec le ton général de cette confession mélancolique, faite d'une voix grave et sérieuse. La duchesse leva sur Chavornay un œil étonné, comme pour chercher dans les siens la cause de cette dissonance qui l'avait choquée, et où elle pouvait voir pour elle-même un reproche ou un défi. Préoccupée de cette idée et jalouse de comprendre, elle prolongea longtemps, sans songer à répondre, son regard interrogateur.

— Mais pourquoi vous dire tout cela? reprit Chavornay d'un ton brusque; à quoi bon vous occuper tant de moi? Et quel intérêt ces choses peuvent-elles avoir pour vous? Qu'y a-

t-il de commun entre vous, jeune, aimée, heureuse, et moi, enfant perdu de la société? Je vous parle un langage que vous n'entendez pas.

Un profond soupir échappé à la duchesse, et ce fut sa seule réponse, sembla dire à Chavornay, que si, en effet, ces choses avaient pu lui être étrangères, elles commençaient, hélas! à ne plus l'être, et qu'elle était entrée, elle aussi, dans l'ère du doute et des mécomptes. Toutefois, elle ne s'expliqua pas; sa pensée demeura voilée, et l'on put prendre ce soupir pour l'émotion d'une sympathie affectueuse et d'une pitié sentie; mais une préoccupation toute personnelle, un retour inquiet sur elle-même l'avait seul provoqué; le regret du passé, un vague effroi de l'avenir, l'avaient tout d'un coup saisie; il lui avait semblé entendre son histoire dans celle de Chavornay, et elle avait frémi des clartés prophétiques qu'il venait de jeter, sans le vouloir, sans doute, et par un hasard providentiel, dans son propre cœur. Muette et tremblante devant les sinistres perspectives qu'il ouvrait à ses yeux, elle avait été prise, malgré elle,

d'un subit accès d'égoïsme. Pour la première fois, elle avait écouté d'une oreille inattentive et distraite la plainte d'un être souffrant, et déversé sur elle seule tous les trésors de sa sollicitude. Cette crise était nouvelle dans sa vie; témoin vigilant de ces combats intimes, Chavornay ne s'y méprit pas, et tira de là je ne sais quels augures qui exaltaient ses espérances.

Mais il se tut; il ne fit pas de questions, et garda pour lui ses remarques. Peut-être en avait-il déjà trop deviné pour ne pas se taire. Sa clairvoyance même et sa pénétration le condamnaient au silence. Hélène, de son côté, n'était pas disposée à le rompre, et il régna longtemps. La lune brillait toujours aussi claire, aussi sereine, mais les quais étaient déserts; nul bruit du dehors ne troublait les échos silencieux du palais Lanfranchi. De loin en loin seulement, la botte d'un passant attardé faisait retentir les dalles sonores du Lung'Arno; le chant de quelque pêcheur, dont la barque invisible rasait la berge du fleuve, semblait sortir du sein des eaux. Mais la barque et le chant s'allaient perdre sous l'arche

des ponts ; le passant tournait la rue voisine, et l'on n'entendait plus rien que le frôlement à peine sensible de la robe d'Hélène, froissée par la brise contre la balustrade du balcon.

— Mais, ma chère, vous êtes incorrigible, dit tout à coup derrière elle la voix grondeuse de son mari ; il ne vous suffit pas d'avoir été chercher un rhume sur l'Arno, vous voilà encore là exposée nu-tête à l'air de la nuit ; vous voulez donc absolument vous rendre malade ; grondez-la, messieurs, et faites-lui entendre raison, car pour moi j'y renonce.

— Décidément, Fritz, répondit Hélène avec un sourire forcé, vous avez manqué votre vocation ; vous étiez né garde-malade.

Elle quitta le balcon sans rien ajouter et s'alla jeter sur un sofa avec un geste qui n'était pas sans impatience ; un œil pénétrant eût pu voir passer à travers ce sourire forcé une ombre de tristesse. Emportée dans les hautes régions de la rêverie et de l'idéal, son âme était retombée de bien haut et la chute l'avait froissée : ce brus-

que retour des méditations où elle était plongée aux trivialités où la voix de son mari l'avait tout d'un coup ramenée, avait blessé ses instincts poétiques comme une note fausse et discordante, jetée au milieu d'une symphonie de Beethoven, offenserait l'oreille et l'irriterait. Adieu les beaux songes et les rêves d'or! l'accord avait été violemment rompu et l'ange de l'harmonie avait repris son vol vers les cieux.

Les yeux fixés sur la duchesse avec un mélange de pitié mélancolique et d'admiration exaltée, Chavornay avait pénétré le petit orage qui venait de s'élever dans cette âme poétique et rêveuse, et il avait démêlé le dépit caché dans sa brusque repartie; tandis que les deux autres en riaient, il y vit, lui, l'expression d'un regret profond et comme l'explication du soupir qu'il avait surpris sur le balcon. Non, pensait-il, elle n'est pas heureuse; l'heure du grand mécompte a sonné pour elle, ses illusions tombent feuille à feuille; elle n'aime plus son mari; et cette découverte, au lieu de l'attrister, lui inspirait une joie égoïste, comme s'il se fût agi de

perdre un ennemi et d'élever sur les ruines de sa fortune un bonheur longtemps désiré.

Mais la présence de Campomoro éteignit cet éclair et rappela Chavornay aux émotions de la galère ; il fut blessé du premier regard que le Corse jeta sur lui en quittant le jeu ; il y avait dans ce regard de la colère et presque de la menace ; il y répondit par une froideur glaçante et hautaine.

— A vous parler franchement, mon cher comte, dit le duc, qui ne voyait ni ne devinait rien, ma victoire me fait peu d'honneur, vous avez fait des bévues d'écolier, vous n'étiez pas du tout au jeu.

— C'est vrai, j'ai joué sans application, j'étais distrait.

Et regardant tour à tour avec inquiétude Hélène et Chavornay, il semblait chercher dans leurs regards et leur maintien le résultat de ce long tête-à-tête, cause évidente de ses distractions. Du reste, il n'en continua pas moins à se comporter comme un homme qui a eu un succès et qui compte bien en tirer parti.

La nuit était avancée ; il fallait songer à la retraite ; alors une lutte sourde et muette s'engagea entre les deux rivaux : c'était à celui qui resterait le dernier ; aucun des deux ne voulait céder la place à l'autre, et ils seraient demeurés là toute la nuit, si la duchesse, prétextant la fatigue, ne se fût retirée la première dans son appartement.

IV.

UNE MÉPRISE.

Le duc Frédéric d'Arberg appartenait à l'une des maisons les plus riches et les mieux apparentées de toute l'Allemagne ; il avait même, par sa mère, des droits éventuels sur je ne sais quelle principauté microscopique de la confédération germanique. Il était l'unique rejeton de sa famille ; resté orphelin presqu'au berceau, il

avait recueilli à sa majorité tout cet immense héritage. La fortune n'avait pas borné là ses faveurs : le jeune duc joignait à tous ses avantages sociaux les avantages personnels; il était beau, bien fait, élégant : c'était, en un mot, ce que nos aïeules appelaient, dans leur idiome chevaleresque et mignard, un cavalier accompli. Qu'on juge si les séductions naissaient sous ses pas!

Mais Frédéric était peu susceptible d'entraînement : c'était un esprit froid, méthodique, positif, calculant bien, et pas du tout un homme à faire des folies. Quoique maître de sa fortune de si bonne heure, il n'en avait point fait abus : toutes ses dépenses étaient réglées, et l'ordre de sa maison eût fait l'admiration d'un gentilhomme de campagne. D'ailleurs, sa vie de garçon avait été si courte que le temps lui aurait manqué pour faire beaucoup de folies, s'il en avait eu le goût : un prompt mariage avait fixé sa destinée.

On comprend que l'alliance d'un si noble héritier dût être recherchée par l'aristocratie allemande, et que les mères de famille lui dres-

sassent bien des embûches; mais il était sur ses gardes, et ne donna dans aucun des piéges qui lui furent tendus. Il tomba dans ceux du hasard. Il voyageait en Bohême; une nuit qu'il courait la poste au clair de lune, et que, harmonieusement bercé par le cor des postillons, il s'abandonnait aux vagues rêveries d'un demi-sommeil, le cor se tut tout à coup et la chaise s'arrêta. Il se trouvait dans un bois assez fourré que la lune perçait à peine de ses rayons blêmes, et le premier objet qui frappa ses yeux, en mettant la tête à la portière, fut une femme en blanc au milieu de la route. Le duc n'était pas poëte: mais, flottant encore entre le sommeil et la veille, il eut un moment de trouble et d'illusion. Il se demanda s'il était dans le monde des réalités ou dans le royaume des songes, et peu s'en fallut qu'il ne s'écriât en tendant les bras vers l'apparition mystérieuse : « Es-tu la sylphide de l'air ou la fée de la forêt? » Ce fut là le seul accès d'imagination qu'il eut dans toute sa vie.

L'inconnue n'était ni fée ni sylphide, mais une simple mortelle en voyage, ainsi que lui, et

qu'un accident arrivé à sa voiture avait forcée de mettre pied à terre. Le duc offrit ses services; les préliminaires furent bientôt franchis, on devint communicatif, et les imaginations s'enflammèrent. Telles sont les rencontres de voyage; après cinq minutes on est amis, intimes à la sixième, et, en se quittant à la septième pour ne jamais se revoir, on échange des protestations de dévouement sans bornes et d'éternel attachement. Une heure après on a tout oublié, quoiqu'au moment on fût sincère. Voilà pourquoi les voyages blasent; ils font du cœur une grande route où tout le monde passe et où personne ne s'arrête.

Tel ne fut pas cependant le cas du duc : cette rencontre décida de sa vie. Tout, dans son inconnue, annonçait la grande dame; or, c'était là, aux yeux de Frédéric, le premier mérite d'une femme et sa suprême vertu; et puis elle était jeune, belle; elle avait la voix douce, la taille élancée; le lieu, la lune, l'imprévu, la jeunesse, firent le reste; et quand Hélène, c'est le nom dont il l'entendit appeler par un homme

en cheveux blancs, qui était son père, le quitta pour remonter en voiture, il lui sembla qu'on lui arrachait quelque chose, et il se jeta dans la sienne triste, inquiet, malheureux. Il avait vingt-deux ans !

Son premier soin, en arrivant à Prague, fut d'aller aux informations. S'il eût appris que son inconnue était une simple campagnarde sans naissance et sans fortune, la vanité, sans doute, l'eût bientôt guéri de son naissant amour ; mais la vanité elle-même conspirait contre lui ; sa mystérieuse Hélène était tout ce qu'elle lui avait semblé. Elle était fille d'un gentilhomme français du Bocage, intraitable Vendéen, qui, après avoir guerroyé derrière ses genêts jusqu'au dernier moment, avait émigré en Allemagne. Il avait erré quelque temps de ville en ville, comme ses compagnons d'exil, et il avait fini par se fixer dans un château de Bohême, dont il avait acquis la riche seigneurie, en épousant la châtelaine ; là, tandis que les trônes et les aristocraties croulaient autour de lui, il s'était livré tout à son aise aux habitudes

plus patriarcales encore que féodales de sa vie du Bocage.

Les mansuétudes du Consulat l'avaient peu touché, les avances de l'Empire moins encore. A peine la Restauration avait-elle pu le décider à repasser la frontière ; encore ne la repassa-t-il d'abord qu'en simple observateur : c'était un voyage de reconnaissance ; il en revint indigné ; on lui avait gâté son pays, il n'en voulait plus ; dans sa colère, il eût plus facilement pardonné *au Buonaparte* son usurpation, qu'à Louis XVIII sa Charte constitutionnelle. D'ailleurs, il ne possédait plus rien en France ; tous ses biens patrimoniaux avaient passé en des mains roturières ; il était, comme on disait alors, étranger sous le toit de ses ancêtres. Il aima mieux son manoir de Bohême, et y resta. Sa femme, d'ailleurs, avait peu d'inclination pour la France ; c'était une vraie Allemande, qui chérissait son pays par-dessus tout, et pour qui l'expatriation eût été une mort anticipée. Son mari l'aimait ; et, indépendamment de ses propres antipathies, il ne lui eût pas fait cette douleur.

Un seul enfant était né de cette union étrangère, et cet enfant était Hélène. Elle avait alors dix-huit ans. Riche et noble héritière, elle réunissait donc en elle tous les avantages sociaux qui pouvaient la faire rechercher par un homme comme le duc d'Arberg. Aucune convenance n'était blessée; or, c'était pour lui le point capital; et, quand il se fut bien assuré de la solidité de ses bases, il se laissa enflammer sans résistance et pensa sérieusement au mariage. Quel bon tour à jouer à toutes ces mères de famille complaisantes qui pavaient de leurs filles les chemins où il passait! Il songeait au moyen de se présenter convenablement au château qu'habitaient Hélène et son père, lorsqu'une seconde rencontre lui aplanit les voies; huit jours après la première, il la revit dans un bal à Prague; ils se retrouvèrent en vis-à-vis dans une contredanse, et la jeune fille avait beaucoup rougi.

— Quel heureux hasard! lui dit-il, et que veut de nous le destin?

Le destin avait pu se mêler du rapproch

ment, mais cette fois le hasard n'y était pour rien. La scène du bois n'avait pas fait moins d'impression sur Hélène que sur Frédéric; elle avait dû même en faire davantage sur une jeune fille à l'esprit de laquelle la vie solitaire et la lecture avaient donné un tour romanesque. La beauté de l'inconnu et son air grand seigneur l'avaient troublée ; elle était rentrée au château distraite et pensive, et son imagination s'était exaltée dans la dangereuse oisiveté de sa retraite : c'était le début d'un roman, elle voulait poursuivre le roman jusqu'au bout. C'est dans cette intention non avouée, qu'elle avait entraîné son père au bal, quoique d'ordinaire peu mondaine ; mais elle avait espéré, cette fois, y rencontrer son élégant inconnu. Ses vœux exaucés, elle avait rougi à sa vue, comme s'il avait pu lire au fond de son cœur le secret de sa présence.

Plus recherchée que de coutume et non sans cause, sa toilette attestait des soins minutieux et le désir de plaire. Quoique moins belle et moins développée, l'Hélène de Prague était déjà l'Hélène de Pise. La vanité du duc fut flattée

d'entendre proclamer reine du bal la femme qu'il regardait déjà comme sa fiancée. On dansa ensemble, on causa beaucoup, on se plut, si on ne se le dit pas, on ne se le cacha guère; bref, la cour fut offerte, acceptée, et le monde ne tarda pas à apprendre un mariage d'inclination, là où il s'attendait à un mariage de convenance.

Les jeunes époux partirent pour Paris aussitôt après leur mariage; resté veuf depuis quelques années, le père d'Hélène les accompagna. Malgré ses répugnances politiques, le cœur du vieux Vendéen n'avait pas rompu à toujours avec la France, et la voix du pays y criait souvent bien haut. Sous un prétexte ou sous un autre, il avait plusieurs fois repassé le Rhin, et maintenant que sa femme était morte et sa fille mariée, on pouvait supposer qu'il finirait par se dégoûter de sa vieille gentilhommière bohême, qu'il pardonnerait enfin aux Bourbons, à la France, et qu'il viendrait pacifiquement terminer ses jours sur les bancs du Luxembourg.

La vie parisienne ne saurait plaire à de jeunes

mariés; c'est trop de dissipation et un entraînement trop tyrannique. L'âme s'y disperse et s'y morcelle; on n'a pas le temps de s'y aimer. Hélène et Frédéric remirent donc à d'autres temps le séjour de Paris; et s'envolèrent vers l'Italie.

Leur père n'avait pas voulu être du voyage; il était resté en France chez de vieux amis de l'émigration, qui avaient fini par le désarmer, et, quelque temps après le départ de ses enfants, il était mort pair de France.

Les époux livrés à eux-mêmes avaient essayé d'abord de Florence; mais Florence n'est plus une ville italienne, c'est une colonie anglaise au milieu de l'Italie, et qui, pis est, une petite ville la plus bavarde, la plus fâcheuse qu'il y ait peut-être en Europe; ils en furent bientôt chassés et se réfugièrent, comme le poëte dont ils occupaient le palais, dans la solitude de Pise dont le climat, d'ailleurs, convenait à la santé d'Hélène. Le couple étranger avait fait sensation surtout la duchesse; l'éclat de cette planète voyageuse avait éclipsé, dès son apparition, les étoiles les plus brillantes du ciel pisan, mais ils ne voyaient per-

sonne et vivaient retirés dans leur intérieur ; la petite ville se demandait la cause d'une retraite si obstinée et d'une répugnance si marquée pour la vie mondaine. C'était, disait-on , prolonger beaucoup le tête à tête. Le mari était-il jaloux ? ou si c'était la femme? Du reste, ils menaient grand train, et le grand-duc de Toscane, auquel ils avaient été recommandés d'Allemagne, leur envoyait souvent de Florence du gibier de sa faisanderie.

Le secret de leur retraite était celui de leur amour, ils étaient venus pour s'aimer, comme les premiers chrétiens allaient au désert pour servir le nouveau Dieu. Pleins de l'égoïsme passionné des premiers transports, ils mettaient au ban de leur amour tout ce qui n'était pas lui. Six mois , ils avaient persévéré dans ce tête à tête exclusif, absolu ; funeste imprudence qui met trop tôt l'amour aux prises avec l'imperfection humaine, et qui hâte le jour effroyable où le bandeau tombe et où l'idéal et l'illusion viennent expirer au pied de la réalité ! Le soleil de ce jour néfaste s'était levé pour Hélène, et, quoi-

qu'il ne fît encore que poindre, il jetait déjà sur son avenir d'alarmantes clartés. Elle se comparait dans son effroi au voyageur égaré que le sommeil surprend au milieu du désert ; tant qu'il dort, de gracieux fantômes viennent caresser sa paupière ; bercé par les songes, il rêve de la patrie où son âme aspire , et de la famille qui l'attend autour de son foyer veuf ; son œil fermé voit des lacs , des bois , des fontaines : au réveil , il a devant lui l'aridité des sables et la mort au bout. C'est ainsi qu'elle-même s'était réveillée. Pise avait vu se dissiper les songes dorés du château de Bohême et la plaine aride se déroulait devant elle, triste , monotone, solitaire.

Hélène avait hérité de sa mère une âme poétique, que la vie retirée n'avait fait qu'exalter encore en la tournant à la rêverie et à l'enthousiasme. Son éducation avait été très-distinguée, recherchée même, mais libre et trop indépendante; elle avait flatté ses penchants au lieu de les discipliner , et acclimaté son âme dans les hautes régions de la poésie et de l'idéal, au point qu'elle ne pouvait plus vivre ailleurs. Élevée

presque seule dans le château paternel, elle avait trop peu vu le monde pour être initiée par lui au sens des réalités; ses rares et courtes apparitions dans les salons de Prague ne faisaient qu'enflammer son imagination; elle prenait au sérieux tous ces masques; ce pompeux néant l'éblouissait : c'était, pour son esprit fasciné, comme la réalisation des fantaisies orientales; elle se croyait là, innocente jeune fille, au seuil d'un temple mystérieux dont les portes, encore closes à son âge, devaient un jour s'ouvrir pour elle; et rêvant je ne sais quelles vagues délices, quelles félicités inconnues, elle jugeait des merveilles du sanctuaire par la magnificence du vestibule. Et quand, sortie émue et rêveuse de ces palais de fées, elle retournait aux fleurs de ses prairies et aux oiseaux privés de ses volières, elle peuplait sa solitude d'êtres purs et charmants comme elle, elle passait ses journées dans le commerce des invisibles.

Son père l'aimait trop pour la contrister par les froids conseils du vieil âge et les leçons tou-

jours dures de l'expérience. Elle ne sera que trop tôt initiée, disait-il ; laissez-lui ses rêves et ses illusions ; et puis un père n'est pas un confident ; s'il entrevoit quelque chose, il ignore plus qu'il ne devine ; le mystère virginal des premiers troubles est impénétrable à ses yeux ; à peine est-il visible à la vigilante sollicitude d'une mère. Or, Hélène avait perdu la sienne au moment même où elle allait devenir son amie et le dépositaire de ses pudiques langueurs.

Quand vint la saison d'aimer, quand les fleurs les plus chères dépérissaient faute de soins et que ses oiseaux les plus familiers redevenaient sauvages, parce qu'ils étaient oubliés ; quand elle s'oubliait elle-même des matinées entières à voir couler l'eau des prairies, et de longues soirées à écouter le rossignol des bois, alors que devint-elle ? Errant seule au milieu d'une nature vide, elle n'avait plus assez de fantômes pour animer le désert. La vue de sa beauté la troublait, sa voix la faisait soupirer ; et dans quel sein répandre ces soupirs furtifs ? à qui confier le secret

de ces incompréhensibles émotions? Toute palpitante de sanglots involontaires, brisée par les élans d'une tendresse vague, immense, sans objet, elle embrassait la nature entière, comme dit Schiller, son poëte de prédilection, et la nature, hélas! répondait par un froid silence à ses étreintes passionnées.

C'est alors que le duc d'Arberg lui était apparu dans cette nuit romanesque qui avait décidé de leur avenir à tous deux. Depuis la mort de sa mère, Hélène allait rarement dans le monde; peu de jeunes gens venaient au château; le duc lui fit une vive impression; il était beau, il lui parut le plus beau des hommes; sa distinction, son élégance, la subjuguèrent; le type intérieur de la jeunesse solitaire était réalisé. Pour achever l'ouvrage du hasard, elle attacha une idée superstitieuse à leur fortuite rencontre, et l'on sait le reste.

Qui eût dit qu'un hymen si volontaire, célébré sous de si doux auspices, portât en lui la source de tant de larmes! Le soleil paraît, on lève l'ancre, on part en chantant et l'on ne voit

pas que le nuage enflammé du matin est gros des orages de la journée.

Séduite par ignorance, entraînée par la nouveauté même des impressions, Hélène avait commis la grande méprise; elle avait cru aimer Frédéric, et ce sont ses propres rêves qu'elle aimait en lui. Cette idole créée par elle, elle-même l'avait façonnée et parée, en répandant sur elle tous les trésors de sa poétique intelligence, de son âme ardente et crédule, et c'est ainsi transfigurée, et à travers cette auréole d'emprunt qu'elle l'avait adorée, comme les idolâtres adorent l'œuvre de leurs mains. Et comment ses yeux se seraient-ils dessillés, quand le monde, prosterné lui-même aux pieds de son idole, sanctionnait son erreur et ses illusions? Comment l'enfant naïve et inexpérimentée se fût-elle préservée, quand, nous-mêmes, vétérans des passions, nous, à peine cicatrisés des blessures du combat, nous allons tomber encore tous les jours, et après tant d'épreuves, dans les piéges de ce mirage imposteur?

Les premiers temps tout alla bien : la verve

durait et le prestige avec elle. Le changement, le voyage, ici encore la nouveauté, ce grand élément d'espérance et de déception, tout cela prolongea l'illusion printannière; mais après l'été vint l'automne; la première feuille tomba, puis la seconde, et le vent glacé du nord agitait déjà la dernière au bout de son frêle rameau. Le long et imprudent tête-à-tête du palais Lanfranchi avait décidé la crise; l'épreuve était trop forte; peu d'hommes, et de supérieurs au duc, y eussent résisté, il y avait succombé; Hélène comprit qu'elle s'était trompée. Parce que Frédéric était élégant, amoureux, jeune, elle l'avait cru poétique comme elle, comme elle enthousiaste et passionné; lui prêtant une grande âme, parce qu'il était grand seigneur; de l'intelligence, parce qu'il était beau, elle s'était plu à réunir en lui toutes les harmonies : mais ces harmonies n'existaient qu'en elle, tous ces masques brillants étaient menteurs; ils cachaient le vide.

Le duc avait en lui tous les contraires de sa femme : habitudes, goût, nature, tout en eux

était opposé. Elle abordait, elle, toutes choses par leur côté grand et poétique; lui, par le côté prosaïque et vulgaire, et il ne voyait dans la plus belle soirée d'Italie que le serein et le rhume.

Elle aimait le juste et le beau, indépendamment de tout, par cela seulement que c'était le juste et le beau, et son âme se révoltait d'instinct contre tout ce qui n'était pas eux; le duc, au contraire, immolait en tout l'absolu au relatif et le droit au fait; une laideur acceptée était pour lui la beauté, et l'injustice était justice à ses yeux, pourvu qu'elle fût consacrée. Esclave de la mode et du préjugé, il voyait dans l'ordre établi l'ordre éternel; ce qui existait était bien parce que cela existait, et toute infraction aux lois conventionnelles de la société lui semblait une hérésie condamnable. Toujours et exclusivement préoccupé de la convenance sociale, il la prenait pour règle en tout, et il y conformait sa conduite et ses idées. Quand il avait dit : « Cela est convenable, » il ne lui restait plus rien à dire : c'était son éloge le plus hyperbolique et le plus raffiné.

Apôtre des idées reçues, et discipliné jusqu'à la routine, il pratiquait, en fait d'opinion, l'obéissance passive au plus haut degré, et suivait l'ornière, sans dévier d'une ligne, avec un aplomb d'esprit imperturbable. L'horizon pour lui c'étaient les clôtures de la route ; s'il ne voyait ni au travers ni au-delà, ce n'est pas qu'il fermât les yeux ; il avait beau les ouvrir, il ne voyait pas, il n'avait la vue ni assez perçante ni assez longue. Son esprit, sans portée, n'atteignait à rien ; le monde supérieur de la pensée était un livre clos pour lui.

Si pauvrement doté du côté des facultés intellectuelles, il n'était guère plus riche sous le rapport des sentiments. Il n'en avait pas précisément de mauvais, il en avait même d'excellents, mais en germe, et aucun assez énergiquement développé pour imprimer à sa physionomie un caractère tranché ; en la voyant si effacée, si terne, on se surprenait presque à regretter qu'en héritant du nom de ses ancêtres, le jeune patricien n'eût pas hérité de leurs instincts vio-

lents, superbes, mais forts; c'eût été du moins une individualité, et il n'en avait point. Et puis ces instincts de race ont pu avoir de la grandeur; ils n'excluent nécessairement ni les passions généreuses, ni les vertus magnanimes; quelquefois même ils les supposent et ils s'allièrent souvent avec elles. Mais le duc avait répudié toute cette partie de son héritage, ou plutôt elle ne lui avait pas été léguée; ses aïeux l'avaient emportée avec eux dans la tombe. Ce n'est pas qu'il ne fût plein de sa naissance et qu'il ne partageât tous les préjugés de sa caste, mais c'était de la vanité, ce n'était plus de l'orgueil; et ces prétentions féodales, jadis hautaines, aujourd'hui timides, presque honteuses, étaient descendues chez lui à des proportions si mesquines, à des subtilités si puériles, qu'elles avaient perdu le privilége d'être offensantes. Il demeurait bien convaincu, dans son for intérieur, que la noblesse confère une supériorité personnelle, mais il n'eût osé le dire ailleurs qu'entre ses pairs; jaloux en secret de ce qu'il appelait son droit, il ne se fût pas mésallié : ce

n'eût pas été convenable ; mais il pactisait sans impertinence apparente avec tous les rangs de la société. Au demeurant, il était bon, affectueux, et s'il n'avait pas l'âme grande, il l'avait sensible. Peu libéral, mais point avare, il calculait par esprit d'ordre, et son train de maison répondait à sa fortune et à son rang ; il était honorable sinon magnifique. Avec ses qualités et ses défauts, il devait mettre et mettait en effet les vertus civiques au-dessous des vertus domestiques, et il eût dans toutes les classes un excellent père de famille. Tel était au fond ce cavalier accompli, que la société avait si artistement façonné, type pur et complet de cette aristocratie européenne, qui semble avoir pris à tâche de venger le bourgeois-gentilhomme du temps passé, en nous donnant le spectacle du gentilhomme-bourgois.

Voilà ce qu'était Frédéric : on a vu ce qu'était Hélène. Filles de patries étrangères, ces deux âmes servaient des dieux rivaux, aspiraient à des cieux contraires. Où celle-ci cher-

chait la vie, celle-là aurait trouvé la mort; et la félicité de l'une était pour l'autre une calamité. Jamais les méprises de l'amour n'avaient lié à une commune chaîne deux natures plus dissemblables.

Le premier symptôme du désenchantement d'Hélène avait été de rompre le tête-à-tête et de lever la consigne imprudente qui avait si longtemps scellé sa porte. Depuis que sa paix intérieure était troublée, elle avait senti le besoin de renouer avec le monde et l'avait appelé à son aide : secours tardif, qui ne pouvait plus la sauver, et qui, même invoqué plus tôt, aurait pu tout au plus différer l'heure inévitable des découvertes. La société pisane offre peu de ressources; la duchesse ouvrit de préférence sa maison aux étrangers, qui lui en offraient davantage : c'est dans ce temps que Campomoro et Chavornay, bientôt après, avaient été introduits chez elle. Tous deux voyageurs, ils n'étaient à Pise qu'en passant; et les innocentes séductions du palais Lanfranchi avaient seules

prolongé leur séjour. Campomoro avait été présenté au maître de la maison, Chavornay à la maîtresse. Il en était résulté que Chavornay était plutôt l'ami de la duchesse, Campomoro l'ami du duc. Et quand l'amour était venu, le caractère respectif des deux rivaux n'avait fait que les maintenir l'un et l'autre dans leur position primitive : l'un avait témoigné au mari plus d'amitié, l'autre plus de froideur.

La duchesse avait été frappée de la grande figure du comte, et la beauté de sa voix l'avait charmée ; présent il avait du prestige, mais en son absence, elle avait toujours moins pensé à lui qu'à Chavornay, et ses sympathies avaient toujours été pour ce dernier. Son isolement, sa tristesse l'avaient touchée ; et sa naissance plébéienne était pour elle un attrait et une originalité. C'était un langage nouveau, des idées nouvelles et une physionomie qu'on ne pouvait plus oublier : quoique moins belle et moins régulière que celle du comte, elle était distinguée, fière, quelquefois même altière ; mais cette âpreté allait à sa na-

ture, et ne lui messeyait pas. Il lui était apparu, au milieu du monde effacé des salons, comme une individualité fortement prononcée, dont le frottement n'avait pas adouci les aspérités ; sa brusquerie un peu sauvage lui plaisait ; on sentait l'homme descendu hier de sa montagne, et qui y remontera demain aussi fier et aussi indépendant qu'il en est descendu. Et puis sa conversation était forte, variée, souvent éloquente ; quand il parlait il ne restait à l'ignorance de Campomoro et à la médiocrité du duc, que le parti du silence, s'ils ne préféraient être écrasés.

Telles avaient été les premières impressions de la duchesse ; et l'habitude d'un commerce journalier n'avait fait que les fortifier. Un jour d'absence était senti ; un plaisir qu'il ne partageait point n'était pas complet ; il lui semblait que dans ses chagrins elle ne voudrait jamais d'autre confident que lui : c'était là une affection bien tendre et de bien vives sympathies. Hélène ne s'était jamais encore demandé si ce n'était que cela et s'il n'y aurait point au-

tre chose. Pourtant elle recherchait volontiers le tête-à-tête avec lui ; elle se surprenait bien souvent à faire des comparaisons entre lui et son mari ; et Chavornay sortait toujours vainqueur de ces épreuves.

V.

LA CITADELLE.

La résignation d'Hélène avait beau être muette et circonspecte, le silence même est un aiguillon ; et plus, d'un côté, la réserve est grande, plus, de l'autre, la vigilance est éveillée. La duchesse avait trahi son secret par le soin même qu'elle avait mis à le cacher. Non, se répétait Chavornay en sortant du palais Lanfranchi, non elle n'aime

plus son mari, il l'ennuie, et le prestige est à jamais détruit.

Ce problème résolu, un autre restait à résoudre, mais celui-là Chavornay ne se le posait qu'en tremblant. Le cœur désormais libre, mais enchaînée encore au traité indissoluble, et liée par un serment volontaire, Hélène irait-elle accepter un autre amour et s'engager dans un nouveau lien? A peine relevée du pied d'un autel qui avait, la veille, toutes ses adorations, tout son culte, s'irait-elle agenouiller si vite au pied d'un nouvel autel? et passe-t-on ainsi, en un instant et sans transition, du temple d'un dieu dans le temple d'un autre? Le sens humain et tous les instincts nobles et délicats ne se révoltent ils pas à la seule idée d'une si brusque apostasie? N'y avait-il pas de la folie à la rêver et une sorte d'ignominie à la solliciter à son profit en se faisant tout à la fois le prêtre et le dieu?

Toutes ces questions et bien d'autres, Chavornay se les posait dans le secret de son âme, et il demeurait suspendu entre la crainte et le doute. Tout ébranlé encore des émotions de la

soirée, il voulut sonder sa plaie et se rendre compte de son état; jusque-là, la fièvre lui avait ôté le sang-froid; on ne juge le mal que dans le repos qui suit l'accès. Loin de le rassurer cet examen l'épouvanta : il trouva en étudiant son cœur que le trait avait pénétré jusqu'au fond, et la seule idée de l'arracher lui causait une douleur si vive qu'il n'avait pas le courage d'y porter la main; il sentait en lui tous les symptômes d'une passion forte, profonde et déjà si impérieuse qu'elle lui ôtait jusqu'à la volonté de la combattre. Il n'était donc qu'un sophiste; ses raisonnements n'étaient que des désirs, ses résolutions, des espérances. Il avait cru délibérer dans la plénitude de sa liberté, et déjà son âme était chargée de fers; il se croyait fort, intact, bien loin encore d'être entamé, et la brèche était faite et l'ennemi était au cœur de la place; il fallait s'avouer vaincu.

Jamais encore il ne s'était fait une confession si sincère, si complète; il eut quelque honte de sa défaite; ses farouches instincts d'indépendance s'alarmèrent; il se demanda avec inquiétude s'il

était à ce point esclave qu'il ne pût déjà plus briser sa chaîne? Et puis était-ce là une chaîne faite pour lui? qu'espérait-il et quel but après tout se proposait sa téméraire imprévoyance? Était-ce à lui, homme obscur, homme pauvre, à se venir prosterner devant les idoles d'un monde qui n'était pas le sien, et n'imitait-il pas en aimant une duchesse d'Arberg, ces coupables enfants d'Israël qui abandonnaient leurs frères et leur Dieu pour aller sacrifier aux femmes etrangères.

Chavornay ne se faisait point d'illusion sur lui-même et il voyait bien que sa position dans le monde était fausse. Né avec tous les instincts, tous les goûts, tous les besoins d'une grande existence, il se trouvait sans moyens de les satisfaire et condamné par sa pauvreté à une vie chétive et misérable, il en souffrait quelquefois, plus souvent il s'y résignait; mais il ne se dissimulait pas que sa condition bornée le mettait en état d'infériorité dans un monde dont il ne pouvait partager les plaisirs ni les habitudes. L'égalité a beau être proclamée dans les lois, elle n'est

pas encore dans les mœurs, encore moins dans les cœurs, et la supériorité sociale réside, quoi qu'on en dise, dans la position et bien plus dans les avantages de la naissance et de la richesse que dans le caractère et dans l'intelligence. L'aristocratie naturelle, celle de l'esprit, est bien proclamée mais elle est loin encore d'avoir l'empire, et c'est de celle-là dont était Chavornay. Il appartenait à ces générations transitoires suspendues pour ainsi dire entre l'avenir qui leur est promis et le passé qui les enchaîne encore et les tyrannise; elles ont le sentiment de leur droit, mais le fait est contre elles; l'action sociale à laquelle elles aspirent ardemment leur est refusée, à moins qu'elles ne commencent par faire d'abord fortune et par se fabriquer un piédestal. Ainsi, leur vie est une lutte occulte, incessante, presque toujours stérile, et, si plus heureux que ses frères, quelque enfant de ces générations écrasées arrive au but, c'est déjà trop tard, il a consumé dans les privations et dans de sourds et obscurs combats ses plus belles années, et le temps de la jouissance, il l'a passé

dans l'attente. Oh ! si l'on pouvait pénétrer au fond de cette société qui s'agite dans l'ombre et qui murmure, que d'âmes froissées on y verrait ! que de vies manquées ! que de droits méconnus ! que de vœux déçus quoique légitimes ! que de nobles intelligences, que de grands cœurs étouffés sous le pied de la médiocrité triomphante et de la bassesse heureuse !

Chavornay avait la conscience de ce grand désordre, il le sentait d'autant plus vivement qu'il en était victime, et il y avait été ramené plus fortement encore depuis qu'il se trouvait en rivalité avec un homme si supérieur à lui par les avantages sociaux, pour une femme si loin de lui par la fortune et par la naissance. Elle m'accueille, pensait-il, mais c'est par condescendance, peut-être, et ces sentiments d'égalité qu'elle professe ne sauraient être sincères ; le préjugé est plus fort qu'eux ; c'est le pivot autour duquel roule le monde où ils sont rois, comment ne lui seraient-ils pas dévoués ? Je ne suis pour elle qu'une singularité, mon encens n'est point assez recherché pour sa vanité patri-

cienne; elle préférera toujours à un esclave plébéien, un esclave gentilhomme, et dédaignera le don volontaire de cette liberté jalouse à laquelle j'attache un si haut prix.

L'expérience du monde n'avait pas encore appris à Chavornay, qu'en fait d'amour, l'inégalité des rangs est moins sensible à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie sociale, et qu'elle disparaît même tout à fait au sommet de l'échelle. Un gentilhomme fait tourner la tête à une bourgeoise, mais s'il se fait aimer d'une duchesse ce n'est pas à titre de gentilhomme. C'était donc faute d'être assez profondément initié dans les mystères de l'orgueil humain, qu'il s'exagérait les dangers qu'avait pour lui, sous ce rapport, la rivalité du comte.

Mais, indépendamment de ce danger chimérique, l'idée qu'il lui faudrait disputer Hélène à un tel homme révoltait sa fierté, car, après tout, le Corse n'était qu'un homme à bonnes fortunes, et l'amour vrai répugne à de pareilles luttes; il veut bien disputer à lui-même l'être aimé, mais le disputer à d'autres et surtout à

de semblables rivaux, c'est à quoi il ne saurait consentir. La lutte, d'ailleurs, n'était-elle pas téméraire? était-elle égale? Parviendrait-il jamais à triompher d'un rival si beau, si peu scrupuleux, qui avait la liberté de ses mouvements et qui pouvait se livrer tout à son aise, et avec ses emportements de sauvage, à toute la fougue de ses désirs et à l'impétuosité de son caractère entreprenant et audacieux? Lui, au contraire, ne pouvait prendre l'offensive, et sa position même le condamnait à la réserve : c'est tout au plus s'il pouvait se laisser deviner. L'initiative lui était interdite; il fallait qu'Hélène vînt à lui; il ne pouvait aller à elle le premier, car elle était duchesse, et lui, qu'était-il? L'idée qu'elle se pourrait méprendre sur la nature et sur l'origine de son amour, et n'y voir qu'un calcul intéressé indignait son cœur fier et ombrageux. Ainsi les rôles étaient intervertis par les positions respectives, et Chavornay arrivait à cette conclusion décourageante, que si la duchesse n'était pas une femme d'excep-

tion il ne serait jamais aimé d'elle, et y a-t-il des femmes d'exception?

Tandis qu'il se consultait ainsi avec lui-même il marchait les yeux et la tête basse, et ne voyait rien des objets extérieurs. Un bruit sec et sonore le tira brusquement de sa rêverie; il leva la tête en tressaillant, et s'aperçut qu'il avait prodigieusement dérivé; au lieu d'aller prendre la place des Cavaliers, où il demeurait, il avait descendu tout le Lung'Arno et se trouvait alors au pied de la Citadelle. Le bruit qui l'avait réveillé se renouvela plusieurs fois : c'étaient les gardes-chiourmes qui faisaient leur ronde nocturne, et ils frappaient les barreaux avec un levier de fer afin de s'assurer que la lime des prisonniers ne les avait pas attaqués. Les échos de la rive opposée répétaient le choc, puis le silence renaissait plus profond et plus calme, pour être troublé de nouveau, à de courts intervalles, par le sourd gémissement des barreaux heurtés violemment. Cette sinistre épreuve contrastait avec la tranquillité de la nuit et jetait l'âme en

de tristes pensées. La ville dormait profondément, et la lune répandait sur elle ses limpides clartés. La citadelle tachait le ciel de sa masse noire, et le levier inquisiteur des geôliers rendait encore plus lugubre la vue des sombres murailles. Mais, la visite finie, tout se tut, et le silence reprit possession de la nuit.

Il fut encore interrompu. Une voix lente et monotone sortit des flancs muets de la citadelle : c'était un prisonnier qui chantait une chanson d'amour pour abréger le temps et tromper les longues insomnies de la captivité. Ce chant plaintif attendrit Chavornay et le fit retomber sur lui-même, car, lui aussi était captif; une force invincible l'enchaînait sur cette terre étrangère, et l'amour chantait aussi dans son cœur des hymnes de deuil et de désespoir. Mais le caractère de l'amour et son plus beau privilége est de grandir dans la souffrance; on s'attache à la femme aimée par les maux qu'elle cause, autant, plus peut-être, que par le bonheur qu'on en reçoit; il y a dans les tourments subits pour elle la consolation et quelque chose de l'en-

ivrement du martyr; on souffre, mais on veut souffrir; l'épreuve n'est pas forcée, on l'accepte; le sacrifice est volontaire, et nul calcul, nulle contrainte n'atténue le prix du dévouement. Ainsi l'honneur est sauvé et l'orgueil s'exalte, bien loin de rougir, car il est dans la loi de liberté, et la liberté élève l'âme et l'ennoblit. Plus Chavornay souffrait pour Hélène, plus Hélène lui était chère; il l'aimait de toute la force de sa douleur et il aspirait à elle dans les élans d'une tendresse infinie et passionnée. Il lui semblait voir passer, sur les flots de l'Arno, cette femme si belle et déjà trop chère, qui tantôt lui jetait des sourires, tantôt s'armait d'un œil dédaigneux. Appelé tour à tour et repoussé par cette vision chérie, il s'élançait sur sa trace ou s'arrêtait glacé sous son regard, et il pleurait amèrement. Saint baptême des larmes qui purifie l'amour et l'élève à Dieu par la douleur et par la passion.

Le chant de la citadelle avait cessé; mais Chavornay demeura longtemps appuyé contre le mur du quai. Cette crise violente avait changé

peu à peu le cours de ses pensées ; il se fit en lui comme une révolution ; il se ressaisit lui-même, pour ainsi dire, et reprit d'une main plus calme et plus ferme la balance de ses destinées. L'honneur, le devoir, tous ses principes accoururent à son aide; les préceptes de sa mère lui revinrent à la mémoire, et il se mit à envisager sa position en honnête homme. Avait-il le droit d'aimer cette femme? était-elle libre? pouvait-elle être à lui? était-il bien de le désirer? S'il l'aimait sincèrement et fortement, devait-il se réjouir qu'elle se détachât de son mari? ne devait-il pas plutôt s'en attrister et l'aider à retourner à lui? Ce métier de séducteur lui convenait-il; et, au lieu de voir dans Campomoro un rival, n'y devait-il pas voir un ennemi d'Hélène, dont il fallait la préserver pour elle, et sans préoccupations intéressées?

Ces scrupules s'emparèrent de lui avec une telle énergie qu'il prit sur place, et à l'instant même, la résolution d'arracher le trait auquel tout à l'heure encore il ne se sentait pas la force de toucher, de convertir son amour égoïste en

une amitié dévouée, et de détourner de la tête chérie d'Hélène les orages qui la menaçaient, en se plaçant entre elle et son ennemi. Mais cette conversion ne pouvait se faire tout d'un coup; il était trop faible encore pour n'avoir pas tout à craindre; il fallait s'éloigner quelque temps d'elle, s'éprouver dans l'absence et ne la revoir qu'après avoir fait quelques pas dans la voie difficile de la guérison.

Cet effort de volonté fut suivi d'une exécution immédiate; quelques heures après, Chavornay était à Livourne.

VI.

INTÉRIEUR.

Le lendemain, la duchesse était souffrante; soit prédisposition de cette organisation délicate, soit que les sinistres prophéties du duc et du docteur se fussent accomplies, elle s'était trouvée incommodée à la suite de la promenade de l'Arno, et avait dû garder la chambre. Enveloppée dans une robe du matin, de couleur

claire, et ses longs cheveux blonds négligemment noués derrière la tête, elle était couchée sur une chaise longue, dans une de ces attitudes molles et chastement voluptueuses qui n'appartenaient qu'à elle et qu'elle prenait tout naturellement. Son petit pied, chaussé d'une pantoufle rose, posait sur un tabouret brodé par elle; sa joue était enfoncée dans les coussins, et la main appuyée sur le front. Le duc était auprès d'elle.

— Vous le voyez, ma chère, je suis condamné à avoir toujours raison contre vous. Je vous disais bien que cette promenade sur l'eau était une imprudence. Que vous en reste-t-il aujourd'hui?

— Le souvenir d'une soirée divine, et de quelques heures ravissantes.

— Achetées par la fièvre, elles sont trop chères.

— Non, mon ami, elles ne sont pas trop chères; la fièvre se guérit, et un souvenir agréable ne s'oublie pas.

—Je le veux bien; mais enfin, il faut être raisonnable. Est-ce que le comte n'aurait pas tout

aussi bien chanté au salon? Quelle nécessité y avait-il à cette promenade?

— Si elle n'était pas nécessaire, elle était charmante; et, croyez-moi, Fritz, cela vaut bien une petite migraine.

Le duc n'était point convaincu, et secouait la tête d'un air incrédule et grondeur.

— Ah! reprit-il, en voyant entrer Vital, voilà du renfort qui m'arrive. Docteur, venez donc gronder la duchesse, et grondez-la bien fort, car nous n'en ferons jamais rien sans cela.

Pendant cette conversation, Hélène n'avait pas changé d'attitude; elle avait répondu à son mari d'une voix languissante et sans le regarder; sa main n'avait pas quitté son front; elle tendit l'autre au médecin sans se déranger et sans parler.

— Nous en serons quittes, dit-il, après lui avoir tâté le pouls, pour un petit refroidissement. Je craignais pis que cela; quelques soins nous rendront maîtres du mal; mais, ajouta-t-il en s'établissant dans un fauteuil, permettez-

moi, madame la duchesse, de vous gronder, puisque monsieur le duc m'y autorise, et parlons sérieusement. Vous n'êtes pas raisonnable, et je vous avais bien dit que cette promenade ne vous produirait rien de bon; vous voyez que mes conseils ne sont pas si mauvais et que vous vous repentez de ne pas les suivre. Vous savez que vous avez une santé délicate et qu'elle exige des ménagements; c'est même pour cela que nous avons prolongé le séjour de Pise, dont l'air vous convient et ne peut manquer d'exercer sur vous une influence heureuse; mais tout le bénéfice du climat est perdu si vous le neutralisez par vos imprévoyances. La fraîcheur du fleuve vous est contraire et bien plus encore les intempéries de la nuit; vous en avez déjà ressenti les mauvais effets. Vous n'êtes plus ce que vous étiez dans les commencements; votre humeur est changée, vous êtes souvent pâle, et vous avez des accès de mélancolie que vous n'aviez point autrefois; il y a là quelque désordre caché; toute tristesse est le résultat d'une lésion d'organes ou d'une perturbation dans les flui-

des ; il nous faut dès aujourd'hui rechercher la cause du mal afin de le combattre dans sa racine, avant qu'il ne s'invétère et que l'hypocondrie ne dégénère en maladie chronique. Est-ce du cœur que vous souffrez ou de la tête?

La duchesse ne répondait à cette longue enquête que par de légers signes de tête et attendait en silence le terme de ce qu'elle appelait sa persécution ; mais le docteur allait toujours et poursuivait sa lourde autopsie, sans s'apercevoir que cette fleur tendre et sensitive se crispait sous ses gros doigts.

— Ne vous étonnez pas, continua-t-il, de l'insistance de mes questions, cela aurait pu passer autrefois pour de l'indiscrétion, mais notre rôle est changé et notre mission est maintenant un véritable sacerdoce; le médecin a remplacé le confesseur; plus heureux seulement et surtout plus utile que nos prédécesseurs, où ils n'avaient à ordonner que de vaines formules ou des pratiques superstitieuses, nous avons, nous, de beaux et bons médicaments, bien efficaces

et bien sûrs. Que voulez-vous? les pauvres gens n'en savaient pas davantage; le progrès des lumières ne leur avait pas encore appris que toutes leurs douleurs, soi-disant morales, n'étaient que des douleurs physiques.

Arrière! docteur à vue courte; cesse de contrister par tes plats sophismes cette âme inquiète, créée pour l'idéal et pour la foi. La Providence t'a fait l'honneur de confier à tes soins une organisation de choix, la plus exquise des natures; elle te donne à consoler les souffrances morales les plus intimes, les plus délicates, et tu ne vois là que des lésions d'organes et des perturbations de fluides! Va, pauvre et chétif écolier, retourne à l'école des maîtres; va demander aux républiques de l'Italie comment Pythagore leur enseignait ton art, et aux Agrigentins comment Empédocle le pratiquait dans leur ville, alors qu'en récompense ils lui offrirent la royauté. Et votre maître à tous, cet Hippocrate, qui retrouvait, jusque dans les maladies, ce quelque chose de divin dont son âme était possédée, qu'il rougirait, s'il revenait sur

la terre, de disciples comme vous! Va te prosterner aux pieds de ces grands hommes et te former à leurs leçons; si ton cœur se transforme et s'épure à leur parole; si, des bas lieux matériels où tu rampes, tu t'envoles avec eux aux célestes régions des esprits; si, cherchant Dieu dans son œuvre, tu t'élèves à lui par la pensée, et qu'amollie enfin par les harmonies de la création et les saintes contemplations de l'ordre éternel, ta dure intelligence s'ouvre au sentiment de la grâce et de la beauté, alors reviens, revendique ce sacerdoce dont tu te seras rendu moins indigne, et veille, à genoux, sur cet ange terrestre dont Dieu t'a donné la garde.

Le duc écoutait en silence et avec un religieux recueillement les consultations du docteur; il n'en était point choqué; ces deux esprits vulgaires se convenaient; tous deux allaient terre à terre et envisageaient les choses par les mêmes côtés. Le duc était loin d'accepter la supériorité de sa femme; il se croyait au contraire bien supérieur à elle, et il était bien aise de voir le docteur se joindre à lui pour combattre, par le po-

sitif et l'autorité de la science, ce qu'il appelait son exaltation de jeune fille. Il l'aimait, et son importunité n'était au fond que de la sollicitude; peut-être aussi n'était-il pas fâché de faire sentir à sa femme sa supériorité prétendue, et le mentor perçait trop souvent derrière l'époux. Placée entre ces deux natures, également communes, la patiente était en butte à une double persécution : quand l'un avait fini, c'était le tour de l'autre; il n'y avait pour la victime ni trève ni repos.

— Le docteur a raison, dit Frédéric, quand Vital fut sorti; vous êtes changée et je ne vous reconnais plus moi-même; vous êtes triste, sérieuse, et vous n'avez plus votre sérénité d'autrefois. Avez-vous quelque chagrin secret? Regrettez-vous l'Allemagne? la France? Voulez-vous que nous y retournions? Que voulez-vous faire? Que manque-t-il à votre bonheur?

En prononçant ces paroles, le duc avait pris la main de sa femme et la pressait affectueusement dans les siennes. Alors seulement elle quitta l'attitude qu'elle avait conservée jusqu'a-

lors; elle ôta sa main de son front, et, retournant sa tête à demi cachée dans les coussins, elle fixa sur son mari un long et doux regard.

Le duc était beau, mais de cette beauté régulière qui lasse à force de monotonie; chacun de ses traits pris isolément était irréprochable, mais ils composaient un ensemble froid et sans expression; il manquait à ce visage inerte la beauté de l'âme, cette beauté du dedans, comme dit si énergiquement le roi-prophète, sans laquelle la physionomie humaine est sans puissance. Ses cheveux d'un blond doré, mais trop clair, décrivaient sur son front des courbes gracieuses, mais ils ne pouvaient donner à ce front étroit et fuyant la hauteur ni la largeur qu'il n'avait pas, et qui sont les signes de l'intelligence. Son œil était d'un bleu pur et limpide, mais il était vague et saillant; quoique élégante et bien arquée, sa bouche était fade, et son sourire ondoyait dans les ambiguités d'une bonhomie équivoque: on pouvait prendre cela pour de la bonté, on pouvait le prendre aussi pour autre chose.

Les yeux fixés tristement sur ce visage inanimé, Hélène s'efforçait d'y retrouver ce qu'elle avait cru naguère y voir, et y cherchait maintenant en vain. L'auréole était dissipée, et avec elle le prestige. C'était comme une statue qu'on sait par cœur à force de l'avoir étudiée, et qui a perdu tout le charme de la découverte et de l'inconnu. En vain y cherche-t-on le spontané, l'imprévu ; l'irrévocable ciseau a fixé la forme, et, le mouvement intérieur n'existant pas, rien ne saurait la modifier. Ce qu'on a vu hier, on le voit aujourd'hui, on le verra demain. Tel était le duc ; jamais la passion n'illuminait ses traits de clartés inattendues ; jamais la pensée ne les transfigurait : c'était une eau froide et dormante dont nul vent n'agitait la surface immobile, et où le ciel ne se réfléchissait jamais.

Les regards d'Hélène restèrent longtemps attachés sur lui avec une impression de regret, d'angoisse dont il ne comprît pas la profondeur, et quand il lui fallut répondre à ses questions, et dire enfin la cause de sa tristesse, elle fut trop heureuse de pouvoir rejeter ce jour-là sur la

migraine et sur la fièvre. Pouvait-elle lui répondre : j'ai un chagrin secret, c'est vrai ; vous voulez le savoir, le voici : je ne regrette ni l'Allemagne, ni la France; je regrette les tendres erreurs de mon jeune âge, et l'illusion des premières amours? Je vous ai cru l'âme grande, vous l'avez étroite ; je l'ai crue poétique, elle est vulgaire ; je vous ai cru de l'intelligence, et vous êtes frappé de médiocrité. Vous êtes fils d'une patrie, je suis fille d'une autre ; nous ne parlons pas la même langue, et nos âmes ne sont pas en communication. Voilà pourquoi je suis triste? Ne pouvant répondre ces terribles paroles, elle était évasive ou silencieuse.

Un laquais fit cesser ce pénible tête-à-tête en annonçant Campomoro.

— Allez le recevoir, dit la duchesse à son mari, et veuillez m'excuser auprès de lui ; je suis trop faible aujourd'hui pour recevoir personne.

Cependant elle se disait que si c'eût été Chavornay il eût été reçu ; ignorant son départ, elle remarquait non sans quelque tristesse qu'il était

moins empressé que le comte; il lui semblait que sa présence eût été pour elle un soulagement et une heureuse diversion. Lui, du moins, l'aurait comprise. Jamais il n'avait remporté une victoire plus éclatante sur son rival; jamais la balance n'avait penché de son côté d'une manière si sensible; jamais Hélène ne s'était avoué si franchement à elle-même sa partialité pour lui.

Rendue à la solitude, à la liberté, elle se cacha la tête dans les deux mains, et se prit à fondre en larmes. Longtemps elle s'était obstinée à nier l'évidence et à jeter un voile épais sur le soleil : cette triste consolation ne lui était plus permise; elle avait en vain combattu, l'inexorable vérité avait triomphé de ses résistances, et pris, pour ainsi dire, d'assaut son âme épuisée et vaincue : toutes les illusions dont elle s'était fait un rempart, elle les avait vues tomber une à une jusqu'à la dernière; elles étaient là mortes à ses pieds. Elle contemplait d'un œil morne et découragé ces tristes dépouilles, et l'idée de l'avenir l'épouvantait.

Dans l'état de dégradation où sont aujourd'hui les lois et les mœurs, le mariage est le saut de Leucate; peu d'amours en reviennent. La société est fondée sur le mariage, et, par une étrange contradiction, c'est la société elle-même qui le sape et qui conspire contre lui par sa facilité et par sa tolérance. La loi et les mœurs ont cessé d'être en harmonie, et, l'équilibre rompu, le désordre commence. Les mœurs et la loi ont à s'en partager la responsabilité; usées et faussées par le temps et par le déplacement des croyances, elles ont un égal besoin d'être refondues et de repasser par le grand creuset réformateur.

On ne saurait donner le nom de mariage à ces immolations sacriléges où la victime est livrée, comme Iphigénie, au profit d'intérêts étrangers; l'amour n'entre pour rien dans ces accouplements arbitraires : mais, à ne parler que des unions consenties et voulues ardemment, le monde les environne de tant d'embûches, et elles portent en elles-mêmes tant de périls, qu'il faut un honneur bien puissant

et une force de volonté rare pour résister à tous ces ennemis conjurés. Quand c'est la femme qui se détache la première, elle est doublement à plaindre, car le contrat subsiste toujours, et, condamnée à la clôture domestique, elle n'a pour se distraire, ni les mille soins du dehors, ni la liberté de l'autre sexe. Son intérieur est tout pour elle; si l'orage y porte le trouble et la dévastation, sa vertu est incessamment menacée de périr sous les ruines.

Le masque tombe, l'époux reste et l'amant s'évanouit. Voilà le moment critique! Les femmes froides se consolent vite; ayant peu aimé, quand elles cessent d'aimer tout à fait, la révolution est bénigne et presque insensible; elles se réfugient dans l'habitude, et s'arrangent sans peine une assez douce existence. Les femmes frivoles prennent leur parti encore plus lestement; elles se jettent dans le courant du siècle, qui est pour elles un véritable Léthé, et l'on sait où ce courant mène. Mais il est une classe de femmes, classe d'élite et de prédilection, qui ne sauraient composer aussi aisément avec leur

destinée; tendres et trop ardentes pour se passer d'affection, trop délicates pour consentir jamais à convertir en habitude un sentiment, trop loyales et trop fières pour transiger avec l'honneur et pour s'engager dans les voies occultes et tortueuses de la duplicité, elles prennent au sérieux ce que les autres traitent à la légère, et le devoir leur livre de violents combats.

Telle était la duchesse; le moment de la crise fut affreux pour elle. Quand son erreur lui fut connue, quand elle se fut bien convaincue qu'elle avait été la victime et de ses propres fascinations du grand malentendu de la jeunesse, son premier soin avait été de repoétiser l'idole et de lui rendre les prestiges dont l'impitoyable main de la nécessité l'avait dépouillée. Effort sublime, mais impuissant! On opère ce miracle une fois, à la seconde on échoue. En vain refit-elle mille et mille fois le tour de cette étroite intelligence, elle était pétrifiée dans ses limites, et la pierre en était à jamais scellée. En vain jeta-t-elle à pleines mains, dans ce sol ingrat, les poétiques semences de sa fantaisie, le sillon ne

s'ouvrit pas pour les recevoir; elles périrent toutes en germe, et il n'y eut pas de moisson. C'est alors qu'elle était retombée sur elle-même, découragée, écrasée par le sentiment d'une si incurable médiocrité. Elle n'avait plus trouvé de refuge que dans la résignation. Mais quand elle songeait qu'elle n'avait que vingt ans, que c'était pour la vie, et que la plus effroyable des solitudes, celle du cœur, était désormais son partage, elle se révoltait contre un pareil avenir, et ne se sentait pas de force à en porter le poids. C'est là ce qu'elle appelait sa plaine aride et monotone; elle reculait d'effroi à l'idée de la traverser seule.

Si seulement elle avait eu, pour la soutenir dans le voyage, le puissant intérêt de la maternité; mais le ciel n'avait pas béni son union; il ne l'avait pas rendue mère. Elle était donc seule par la force des choses, oisive par sa position sociale, et elle se demandait avec désespoir comment donc elle allait faire pour remplir les longues heures de sa solitaire oisiveté.

Quoique son mari l'aimât, il ne pouvait rien pour son bonheur, et il la tourmentait à son insu par une infériorité dont il n'avait pas la conscience ; il ne travaillait pas à s'élever jusqu'à elle, puisqu'il se croyait placé plus haut ; il s'efforçait, au contraire, de la faire descendre à lui. Une lutte sourde était engagée entre eux, et le temps ne pouvait que l'aigrir et l'envenimer, jusqu'à la convertir en une guerre ouverte. Alors tout serait perdu, et une rupture violente deviendrait inévitable.

Et puis les lois de la nature lui semblaient violées ; elle rougissait d'être supérieure à son mari ; elle aurait voulu changer de rôle, et faire passer sur sa tête le noble apanage intellectuel dont Dieu l'avait enrichie. Elle eût avec joie poussé l'abnégation jusque-là.

Toutes ces luttes étaient d'autant plus violentes dans le cœur d'Hélène, que le sentiment du devoir avait en elle de profondes racines : l'honneur était son dieu. L'idée d'une trahison la révoltait ; cachant sous sa mollesse et ses langueurs une chaleur d'âme inextinguible et une

tendresse ardente, elle versait des larmes amères sur la solitude qui l'attendait; mais elle s'y résignait comme à un malheur irréparable, et acceptait son rôle de victime sans arrière-pensée, sinon sans tristesse. Elle avait fait volontairement et librement le serment de fidélité, elle entendait le tenir à tout prix; elle était trop loyale pour l'éluder, et sa fierté même lui faisait un devoir de la résignation, et lui commandait le silence.

Tandis qu'elle était là, récriminant ainsi avec le passé, et se posant le problème de sa destinée, Souqui était entrée dans sa chambre sans être entendue. Quand la duchesse, qui avait tenu, tout ce temps, son visage caché dans ses mains, le découvrit, elle aperçut la pauvre enfant debout devant elle et tout en larmes; elle avait vu pleurer sa maîtresse, et elle s'était mise à pleurer aussi. Hélène, attendrie, la fit asseoir devant elle sur un tabouret. Le père de Souqui, vieux vendéen dépaysé, avait été concierge du château où la duchesse était née; il était mort, et l'orpheline avait été élevée avec sa maîtresse,

quoique plus jeune qu'elle de plusieurs années ; depuis, elle était entrée à son service, et ne l'avait plus quittée.

— Hélas ! madame, disait l'enfant naïve, il faut que vous souffriez beaucoup ; je ne vous ai jamais vue si triste. Si seulement je pouvais vous soulager.

— Oui, mon enfant, je souffre, tu n'y peux rien.

Et la vue de la jeune fille la reportant tout d'un coup à ce château de Bohême dont elle était si près encore et déjà si loin :

— Parle-moi, s'écria-t-elle en sanglotant, et en se recouvrant le visage de ses deux mains, parle-moi de nos jeunes années et de nos folies de quinze ans et de ces beaux jours champêtres où j'étais si heureuse, et qui ne reviendront plus.

— Oh ! oui, madame, vous étiez alors bien heureuse, et vous ne pleuriez pas comme aujourd'hui. M. le docteur a raison, vous êtes bien changée. Ce n'est pas que vous soyez moins belle ; au contraire, vous l'êtes tous les jours

davantage ; vous avez l'air d'une reine ; mais votre beauté a quelque chose de triste qui serre le cœur. Allez, madame la duchesse, je ne suis qu'une pauvre fille, et vous êtes une grande dame ; mais c'est égal, je prie bien souvent Dieu pour vous ; il ne méprisera pas mes prières, car je les lui adresse du fond de l'âme ; je lui en adresserai tant qu'il faudra bien qu'il les exauce, et il vous rendra la santé. Croyez-moi, madame, ce climat d'Italie ne vous vaut rien, retournons en Bohême : l'air de la patrie vous guérira, c'est un remède infaillible.

— Et toi aussi, ma bonne Souqui ! murmura douloureusement la duchesse ; mais comment en serait-il autrement? ajouta-t-elle en se parlant à elle-même. Comment pourrait-elle comprendre ce qu'ils ne comprennent pas? Ils ne conçoivent tous que les maladies du corps, comme si l'âme n'avait pas aussi les siennes. Qu'irais-je faire aux lieux paternels? Changer de ciel n'est pas changer d'âme, et promener son mal n'est pas le guérir. Toute lutte, hélas! est inutile, je porte mon ennemi dans mon

sein. Voilà ce qu'ils ne sauraient comprendre.

Tandis qu'elle se parlait ainsi à elle-même, Souqui, assise à ses pieds, la regardait sans comprendre. Revenue à elle, la duchesse s'aperçut d'une altération dans ses traits.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? lui dit-elle; c'est toi qui es malade, tu es pâle à la mort.

En courant au devant de sa maîtresse la nuit précédente, Souqui avait gagné aussi un refroidissement; elle avait la voix prise, et déjà si faible qu'elle menaçait de s'éteindre tout à fait. Doublement touchée d'un mal dont elle était la cause, Hélène la força de se mettre au lit, et lui donna, quoique malade elle-même, les soins les plus tendres.

Voilà comment se passaient les journées d'Hélène. Privée de la flamme intérieure qui vivifie tout, elle ne prenait intérêt à rien; la peinture ne lui plaisait plus, la musique était délaissée, ses poëtes les plus chers abandonnés; l'altération de sa santé et les menaces du docteur la réjouissaient presque, bien loin de l'alarmer, elle appelait la mort comme une délivrance.

Mais pourquoi Chavornay ne venait-il pas? quelle cause pouvait le retenir loin d'elle toute cette longue journée? Elle se sentait ce jour-là, si seule, si abandonnée, qu'elle eût répandu avec joie sa douleur dans son sein, et qu'elle eût réclamé pour elle les consolations qu'elle lui offrait la veille à lui-même. Lui, du moins, ne l'aurait point fatiguée des banalités dont les autres l'obsédaient; et c'est dans un pareil moment qu'il s'absentait! Pourquoi donc ne venait-il pas? S'il était malade aussi! S'il lui était arrivé quelqu'accident, en retournant chez lui seul au milieu de la nuit!

Agitée de cette inquiétude passionnée qui n'est que le premier symptôme de l'amour, Hélène s'exagéra ses craintes au point de n'y pouvoir résister, et, Chavornay n'ayant point paru le soir, elle envoya chez lui sous un prétexte; on répondit qu'il était parti sans dire où il allait ni quand il reviendrait. Que signifiait ce mystérieux départ? était-ce un piége de l'amour pour attiser un feu prêt à naître? était-ce une faveur de la Providence pour l'étouffer à sa

naissance? Hélène fut occupée de lui toute la nuit comme elle en avait été occupée tout le jour. Le matin un sentiment nouveau était né dans son cœur, le remords.

VII.

LE LUNG'ARNO.

Le Lung'Arno de Pise est la plus belle ligne de quais qu'il y ait en Europe ; au lieu de s'enfuir tout droit comme à Florence, le fleuve décrit au cœur de la cité un demi-cercle dont la courbe fuyante est pleine de grâce et de mollesse. Le double rang d'édifices publics et privés qui bordent la rive est d'un effet simple et noble ; il y

règne une sorte d'uniformité qui n'est point de la monotonie et qui n'exclut ni le caprice ni la variété. A côté d'un palais de marbre somptueux s'élève une maison modeste, à côté d'une église une forteresse. On trouve là réunis, comme sur un terrain neutre, tous les systèmes d'architecture, tous les styles et tous les ordres. Chaque école, chaque époque y a son représentant et son modèle, depuis le gothique indigène du quatorzième siècle jusqu'au pastiche gréco-romain du dix-neuvième; mais le hasard a si artistement groupé ces éléments, pourtant si disparates en eux-mêmes, qu'il les a mis d'accord et que l'œil se plaît à leur union bien loin d'en être blessé; c'est une chaîne précieuse dont aucun des anneaux n'est semblable à l'autre, mais qui, vue d'ensemble, charme autant par l'harmonie du tout que par la diversité des parties. Trois beaux ponts de pierre jetés symétriquement sur le fleuve servent de communication entre les deux moitiés de la ville, et le Lung'Arno est le rendez-vous général de la population pisane, sa

promenade de tous les jours et de toutes les saisons. Le palais Lanfranchi occupe l'une des extrémités de la rive droite, celle des deux qui est la plus riche et la plus fréquentée parce qu'elle est au midi.

Les dernières clartés d'une brillante journée d'automne enflammaient les quais; c'était une véritable illumination, c'était plus : le marbre des palais se teignait d'un rouge si vif, les vitres des balcons et des croisées jetaient des éclairs si ardents qu'on eût dit la ville en proie à un vaste embrasement. L'Arno réfléchissait l'incendie dans ses ondes jaunes et paresseuses.

La duchesse était seule sur son balcon ; frappé des derniers rayons du soleil, son visage rayonnait dans une auréole d'or, et toute sa personne nageait dans les chaudes et fantastiques vapeurs du couchant; on eût dit quelque divinité d'Homère dans sa nuée lumineuse. Le crime de l'idolâtrie se commettait là comme aux premiers jours ; il n'est pas un promeneur qui ne levât la tête en disant : Qu'elle est belle! et tous

rendaient dans leur cœur un culte à la beauté. Mais l'encens ne montait pas jusqu'à elle. Nonchalamment accoudée sur la balustrade, et la tête appuyée sur sa main, elle avait l'œil fixé sur la Spina, charmante petite église gothique bâtie à l'autre extrémité de la rive opposée, et qui est le bijou de Lung'Arno ; c'est un œuvre de Jean de Pise, l'un des premiers maîtres de l'école italienne ; et la duchesse, qui avait le sentiment du beau à un haut degré, l'avait prise en si grande affection qu'elle en avait fait, pour ainsi dire, son oratoire : les teintes du couchant lui donnaient en ce moment une physionomie si pittoresque, si extraordinaire, qu'elle n'en pouvait détacher ses yeux.

La duchesse était rêveuse et se sentait, ce jour-là, plus seule, plus abandonnée que jamais ; plusieurs jours s'étaient passés, et Chavornay n'avait point reparu ni donné de ses nouvelles, et le cœur d'Hélène flottait entre l'inquiétude et l'irritation. L'absence de cet ami, qu'elle ne croyait pas si cher, l'avait re-

plongée dans le néant ; sa solitude et son vide étaient affreux. En était-elle donc déjà arrivée à ce point que lui seul pût les remplir? Elle était si préoccupée de lui que son regard avait cru bien des fois le voir dans la foule qui passait à ses pieds, et son cœur avait souvent battu violemment ; mais ce n'était pas lui, et ces fréquents mécomptes étaient autant de rechutes qui la brisaient. Tandis que son regard, errant dans la multitude, ne cherchait que lui, un homme la salua familièrement de la main et monta les degrés du palais. C'était Campomoro qu'elle n'avait pas revu depuis leur promenade de l'Arno ; elle rentra dans sa chambre pour le recevoir.

Le départ de Chavornay avait été pour le Corse un coup de partie. Sa présence le gênait depuis trop longtemps pour qu'il ne se hâtât pas de profiter de son absence. Il résolut de brusquer les choses. Il trouvait son rival bien simple de lui laisser le champ libre dans un moment aussi critique. Mais, pensait-il, il se sera rendu justice et il aura profité de la leçon indirecte

que je lui ai donnée dans la galère. Quant aux scrupules, aux combats, aux principes qui avaient éloigné Chavornay, il ne les eût pas compris ; et il l'eût trouvé bien plus simple encore s'il avait connu la véritable cause de sa retraite. Il n'était pas homme à reculer devant de pareils fantômes et à perdre en doutes le temps de l'action. Que la duchesse aimât son mari ou qu'elle ne l'aimât pas; qu'elle fût libre ou non de donner son cœur, tout cela lui importait peu; il ne s'informait pas si l'union qu'il se proposait de rompre était légitimée par une affection réciproque, ni s'il était bien ou mal de troubler l'intérieur d'une femme, et d'abuser de la confiance d'un ami. Il avait là-dessus une morale commode ; il établissait en principe et en fait que les femmes se marient pour être libres, et qu'elles ne veulent être libres que pour choisir après la noce. Cela posé, il ne voyait pas pourquoi ce ne serait pas lui qu'on choisirait. N'étant gêné par aucune considération supérieure, il allait tout droit devant lui comme une espèce de brute aveugle ; il appelait cela de la passion.

Séducteur banal, il appliquait à toutes les femmes, sans discernement, la même règle, la même tactique, et il ne doutait pas de réduire la duchesse comme il en avait réduit tant d'autres. Noble Hélène, comment votre idéale et pure image n'éveillait-elle pas de plus chastes désirs? et quels profanes assauts votre honneur allait-il avoir à soutenir! L'acte avait suivi de près la pensée; la tête échauffée par ses projets de conquête, le Corse avait pris son temps pour trouver la duchesse seule, et il venait avec la résolution bien arrêtée d'ouvrir la campagne par un coup d'éclat.

Il éprouva cependant, en franchissant le seuil de cette chambre immaculée, une émotion qui était nouvelle pour lui; un frisson involontaire parcourut ses membres, comme si le génie invisible, commis à la garde de ce sanctuaire, eût posé la main sur son cœur pour l'avertir à l'éloigner. Mais l'avertissement fut perdu. Le sauvage prit le dessus et triompha de cette timidité passagère, dernier hommage rendu, dans sa conscience, à la vertu. La vue de ce lit qui était

le lit de son ami, et qu'il venait déshonorer, qu'il déshonorait déjà par la pensée, enflamma ses esprits au lieu de les calmer, et l'amour-propre se mettant de la partie : Je suis un sot et un niais, se dit-il à lui-même, si je sors d'ici comme j'y suis entré.

Il aborda la duchesse avec résolution; si elle eut été une femme plus versée dans ces sortes de mystères, elle eût pu lire, dans le premier regard qu'il jeta sur elle, tout ce qui se passait en lui.

Les premières paroles du comte répondirent également à ses préoccupations intérieures et trahirent ses arrière-pensées; il ne parla à la duchesse que de sa beauté.

— Vous êtes favorisée du ciel, lui dit-il, ce qui enlaidit les autres femmes, ne fait que vous embellir. Je crois, en vérité, duchesse, que vous êtes malade par coquetterie.

Hélène, convalescente, était plus belle, en effet, que jamais; la légère pâleur répandue sur ses traits, rendait plus charmant son doux visage; ses yeux étaient chargés de langueur et

encore un peu affaiblis ; toute sa personne respirait une adorable mollesse ; il lui était resté de son indisposition une sensibilité exquise, qui n'échappa point à l'œil intéressé du Corse, et dont, en maître expert, il se félicitait. Dans cet état d'irritabilité, il la jugeait incapable de résistance et la tenait déjà pour vaincue. Tous ses calculs étaient justes, il n'oubliait qu'une chose, c'est qu'une âme loyale et fière veillait sur ce corps faible et languissant.

La toilette du comte était fort recherchée, il y avait passé bien des heures ; la duchesse l'en plaisanta et lui souhaita beaucoup de succès dans ses conquêtes ; elle souhaitait, sans le savoir, sa propre défaite.

— Trève de galanteries, dit tout à coup Campomoro, après avoir échangé quelques propos oiseux ; je ne suis point venu, duchesse, pour vous faire des compliments, mais pour vous faire une querelle.

— Une querelle, à moi ?

— Et très-sérieuse, je vous assure !

— Et sur quoi, je vous prie?

— Sur votre partialité pour les gens du commun, et votre sévérité pour nous qui, certes, les valons bien.

— Quoi! vous avez encore sur le cœur notre petite discussion de l'autre soir?

— Certainement que je l'ai sur le cœur, et je vous en ai gardé rancune. Pourquoi nous traiter si mal? Est-ce à vous, duchesse d'Arberg, à prendre parti pour ces gens-là? Eh! madame, laissez-les se défendre eux-mêmes, il n'est pas généreux d'abandonner ainsi les vôtres pour épouser si chaudement la cause de nos ennemis. Entre nous nous pouvons bien parler, mais devant eux il faut être plus circonspect, car autrement c'est leur prêter des armes contre nous.

— Et vous trouvez qu'ils en ont assez sans leur en donner encore?

— Je ne trouve pas cela, mais je dis que ce n'est pas politique et que ce n'est pas généreux.

— Vous êtes sévère, monsieur le comte.

— Non, madame, je ne le suis pas trop, car enfin vous avez joué le rôle de faux-frère, en attaquant, comme vous l'avez fait, l'aristocra-

tie, à laquelle vous appartenez. Que voulez-vous que disent les petites gens, si elles voient que nous ne nous soutenons pas mieux?

— Les bonnes causes se soutiennent d'elles-mêmes; elles n'ont pas besoin de tant de manége et d'habileté pour triompher.

— Je vous demande pardon, madame, les meilleures causes ont besoin d'être défendues vaillamment, aujourd'hui surtout que les sophismes courent le monde, et que les doctrines subversives menacent de toute part la société?

— Mon Dieu! comme vous prenez l'affaire tragiquement! on dirait, à vous entendre, que j'ai porté le coup de mort à l'aristocratie et ébranlé l'ordre social jusque dans ses fondements.

— Vous n'avez pas ébranlé l'ordre social, mais vous avez jeté le découragement dans nos cœurs. Eh quoi! madame, on sera gentilhomme, on aura été accueilli par vous avec bonté, on vous sera dévoué, on verserait son sang pour vous, et un homme de rien, un homme presque suspect, venant on ne sait d'où, vivant on ne sait de quoi, n'aura qu'à se présenter

pour nous éconduire! et on l'accueillera par cela seul qu'il sera bizarre, singulier, sans usage! Ah! madame, cela ne saurait être; ce serait pousser trop loin le caprice et l'amour des choses étranges. Vous ne voudriez pas nous faire cet outrage.

Le comte prononça ces paroles avec tant de chaleur que la duchesse fut émue; elle devint sérieuse, et fixa sur Campomoro un œil surpris; le bandeau tomba, elle commença à comprendre. De ce moment elle fut sur ses gardes.

— Voyons, reprit le comte du ton d'un homme qui croit avoir fait impression, et avec l'idée fixe de perdre son rival; qu'est-ce que votre protégé a pour lui?

— D'abord, qu'il ne ressemble pas aux autres.

— Et très-heureusement les autres ne lui ressemblent pas, car il n'est pas amusant. Je veux bien vous accorder qu'on puisse s'amuser un instant de ses manières rudes, pour ne pas dire rustiques, mais ce sont là des divertissements dont on se lasse bientôt, et vous devez en avoir assez, duchesse. Je m'étonne même qu'avec

votre élégance et votre tact exquis vous l'ayez souffert si longtemps dans votre intimité; vous avez vraiment beaucoup trop d'indulgence.

— La rancune vous rend dur; ce que vous dites là, monsieur le comte, est fort méchant et n'est pas juste; l'homme dont vous parlez n'est déplacé nulle part; il tient son rang dans le monde aussi bien que lequel que ce soit d'entre vous, et je ne connais rien de plus honorable que lui.

— Honorable tant qu'il vous plaira, mais est-il rien de plus obscur? Certes, c'est bien assez que la bonne compagnie soit envahie par la mauvaise, sans se voir encore préférer ces gens-là, et immoler à eux si impitoyablement. Je ne reconnais plus à ces sentiments la duchesse d'Arberg.

— Avais-je si tort, lorsque je vous disais l'autre soir que votre dédain n'était que de la crainte? Vous vous plaignez qu'on vous préfère des plébéiens, travaillez donc à vous faire préférer; cela est votre affaire, messieurs les gentilshommes, et ne nous regarde point.

— Une question, duchesse ; on peut vous demander ces choses-là, vous n'êtes ni une prude, ni une bourgeoise, répondez en conscience. Quoi que vous en disiez, prendriez-vous un homme comme cela pour amant ?

La duchesse tressaillit intérieurement à cette question abrupte, et ne sut pas se rendre compte du singulier effet qu'elle produisit sur elle. Il est telle pensée qu'on peut porter longtemps dans son cœur vague, obscure, confuse, et qui formulée tout à coup par une bouche étrangère, frappe comme une nouveauté téméraire.

— La question est crue, répondit la duchesse après un instant de silence, et je ne vois pas qu'il soit besoin de me prendre à partie et de me mettre moi-même en scène. Mais, à dire vrai, je ne crois pas qu'aucune femme, si grande dame fût-elle, pût s'offenser de l'amour d'un homme d'honneur.

— Vous éludez, duchesse : jamais l'amour n'offense, pas même celui d'un page pour une reine ; mais l'accepter et y répondre, voilà la question. Mais franchement, cela n'engage à

rien, c'est une simple hypothèse, le prendriez-vous pour amant?

— Pourquoi non, puisque nous parlons par hypothèse? répliqua la duchesse d'un air détaché.

Mais elle ne put si bien jouer l'indifférence qu'une rougeur imperceptible ne se répandit sur son front.

— Oh! duchesse, vous voulez rire, s'écria Campomoro un peu déconcerté; vous n'en feriez rien, vous avez trop le sentiment de votre rang et de votre dignité personnelle pour les compromettre jamais à ce point. Une femme comme vous, et un homme comme lui!...Oh! c'est impossible; cela serait un sacrilége et une profanation.

— Mais enfin, monsieur le comte, où en voulez-vous venir, et quel est le but de cette querelle? Que voulez-vous de moi?

— Ce que je veux! s'écria le Corse avec son impétuosité naturelle, ne le savez-vous pas? Je veux savoir quel est mon rôle auprès de vous, quel est le sien, et si je serais, par hasard, sur le même rang que lui dans votre intimité? Car enfin, madame, il faut vous décider; cette

position ambiguë m'est insupportable autant qu'elle m'humilie, et je désire savoir où j'en suis, et sur quel pied je suis avec vous?

— Je n'ai rien à vous dire là-dessus que vous ne sachiez déjà, et je m'étonne de l'exigence tout à fait nouvelle de vos prétentions.

— Si mes prétentions sont exigentes, elles sont du moins fondées; j'ai des droits sur vous.

— Des droits?

— Ne fût-ce que ceux de l'antériorité et d'un accueil plein pour moi d'espérances.

— Que voulez-vous dire, monsieur, et quelles espérances vous ai-je données? Prenez garde, ceci devient de la suffisance.

— Oui, madame, vous m'avez donné l'espérance de compter pour quelque chose dans votre vie, et de n'être pas confondu avec un tas de gens que je ne connais pas et que vous ne connaissez pas vous-même. Si le premier venu, que le hasard fait sortir de terre, vient me supplanter au moment où je suis en pleine sécurité,

j'aime mieux céder dès à présent la place, et abandonner tout à fait la partie.

— Vous êtes le maître, monsieur, d'agir à cet égard selon vos convenances; quant à moi, je ne saurais changer mes manières ni aliéner ma liberté. J'ai vu toujours en vous l'ami de mon mari, c'est à ce titre que vous avez été reçu ici et que vous le serez toujours.

Pendant toute cette conversation, la duchesse n'avait pas quitté son fauteuil ni changé d'attitude; seulement, elle avait croisé instinctivement ses bras, comme si elle eût craint que le comte ne voulût s'emparer de sa main. Revenue de sa surprise, et maîtresse de son premier trouble, elle avait repris sa tranquillité accoutumée ; la sérénité de son visage, la grâce paisible de toute sa personne contrastaient avec les paroles sévères tour à tour et moqueuses qui sortaient de sa bouche. Sa voix même était à peine altérée, et les traits de son ironie n'en étaient que plus acérés. Campomoro en perdit contenance; jamais on ne lui avait opposé une si ferme résistance, et il en frémissait de dépit

et d'étonnement ; mais en vain son cœur superbe bondissait de colère, comme le taureau sous la lance du picador, il s'était réduit lui-même au silence et fixait sur la duchesse un œil interdit. Aucune femme encore n'avait produit sur lui un semblable effet ; le séducteur était séduit. Il vit bien qu'il s'y était mal pris et qu'il avait manqué son coup ; mais, en tacticien habile, il ne se laissa pas décourager par un premier échec, et il ne songea plus dès lors qu'à se ménager une retraite honorable, sauf à reprendre sa revanche un autre jour, en amenant le combat sur un terrain plus favorable.

— Vous ne m'avez pas compris, madame, reprit-il d'un ton qu'il chercha à rendre simple et presque candide, et il faut que j'aie bien mal exprimé ma pensée, pour que vous l'ayez si mal saisie. Il ne s'agit ici ni de fatuité ni de suffisance, et mes prétentions n'ont rien que de très-naturel et de très-légitime. Je vous connais avant lui, et il m'a été cruel, je vous avoue, d'être sinon supplanté, du moins confondu avec lui. C'est là une susceptibilité dont vous ne

me pouvez faire un crime, car elle prouve le haut prix que j'attache à la place que vous avez bien voulu m'accorder dans votre intimité. Ma querelle n'a pas d'autre but, et vous avez eu tort de vous hérisser comme vous l'avez fait.

La duchesse ne fut pas la dupe de ce revirement subit. Elle avait en une heure acquis l'expérience de dix ans. Elle fut amèrement triste tout le reste du jour ; ce n'est pas qu'elle eût perdu une illusion ni que sa tristesse eût le caractère du désenchantement. On ne souffre par les autres, que dans la mesure des sentiments qu'on leur porte ; un indifférent blesse, un ami seul peut contrister ; or, Hélène n'avait jamais eu pour Campomoro qu'une estime assez médiocre ; elle l'avait admis sous les auspices du duc, mais elle le tenait pour un homme personnel, peu délicat, et sa tentative, dont elle comprit fort bien le sens et toute la portée, ne l'étonna pas beaucoup.

Sa mélancolie avait une cause plus profonde, plus intime ; en descendant au fond d'elle-même, elle s'attristait des motifs de sa résistance. Elle

avait repoussé le comte par honneur, par fierté, par devoir, parce que ses intérêts de délicatesse et de dignité personnelle s'étaient trouvés blessés; mais le cœur était resté neutre, et tous ces motifs, si nobles qu'ils soient d'ailleurs, lui paraissaient bien froids. Elle aurait voulu faire hommage de sa victoire à son amour pour le duc; mais elle était si complètement détachée, que la pensée de son mari n'était pas intervenue une seule fois dans la lutte : elle avait combattu sans lui, et un triomphe ainsi obtenu était sans valeur pour elle.

Il est vrai qu'il lui avait peu coûté, car elle n'aimait pas Campomoro; mais si elle l'eût aimé, si au lieu de rester neutre, son cœur se fût mis en révolte contre sa conscience, qu'elle eût été faible et vulnérable! L'épreuve qui ne s'était pas présentée cette fois pouvait se présenter une autre; et alors que deviendrait-elle? où puiserait-elle sa force et sa vertu? Une femme sans amour est déjà à demi vaincue. Au sentiment de sa solitude se joignait donc tout d'un coup celui des dangers dont elle était peu-

plée; cet avenir si triste était plein de piéges, plein de combats; le désert aride et monotone se chargeait d'effrayants orages.

Un remords ajoutait à sa tristesse. Si son mari avait été absent du combat, il n'en avait pas été de même de Chavornay; son souvenir, au contraire, avait été son plus fort auxiliaire: placé entre elle et le comte, il avait été comme une égide où les traits de celui-ci s'étaient brisés; et tous les projets du séducteur, tous ses plans de conquête avaient tourné au profit du rival invisible qu'il voulait perdre.

Il ne s'en présenta pas moins le lendemain, comme à l'ordinaire, au palais Lanfranchi, et même il y dîna. Assis à côté de la duchesse, il se comporta, pendant tout le dîner, en parfait cavalier, et ne fut pas embarrassé une seule fois de sa contenance. Il ne cherchait ni n'évitait ses yeux, et il était avec elle et avec le duc comme s'il ne se fût rien passé. Parfois, pourtant, il jetait sur Hélène à la dérobée des regards singuliers, qu'il détournait quand elle pouvait les surprendre. Ce n'était pas de l'amour, ce n'é-

tait pas de la haine : c'était l'un et l'autre. Il ne pouvait pas se dissimuler qu'il avait été repoussé ; et il nourrissait dans son âme de Corse une profonde rancune. Toutefois il aimait à se persuader qu'il n'avait pas été tout à fait compris, et que la duchesse avait pris le change. Ses manières avec lui pouvaient le lui faire croire ; elle le traitait comme de coutume et si naturellement, qu'il pouvait, en effet, croire la scène de la veille oubliée.

Placée en face du duc, entre le docteur et le comte, Hélène promenait tristement ses yeux sur ces trois hommes, dans lesquels il lui semblait voir trois ennemis ligués contre elle : de sourds pressentiments l'obsédaient ; son imagination frappée rêvait je ne sais quels vagues dangers, dont l'idée la glaçait d'effroi. Elle se sentait seule sur terre, abandonnée de Dieu, jouet de la destinée ; et le seul ami qu'elle eût, ou crût avoir au monde, Chavornay lui-même l'abandonnait. Dans ce grand abandon, elle avait vers lui, du fond de sa solitude, de prodigieuses aspirations ; il lui apparaissait comme

un homme à part devant lequel tous les autres s'effaçaient. Puis le doute entrait dans son âme. Peut-être, hélas! se disait-elle avec amertume, est-il comme tous les autres! Et elle tombait alors dans le découragement. Mais quelque chose en elle lui répondait que cela ne pouvait être, qu'il était enfant d'une autre race, d'un autre monde; qu'il avait trempé son âme à d'autres sources, et sucé dans les montagnes le lait robuste et pur de la vertu.

VIII.

LIVOURNE.

Livourne est le lieu d'Italie le moins propre à donner les distractions que Chavornay venait lui demander : c'est la ville mercantile par excellence, et ce n'est que cela ; c'est une ville d'hier, bruyante, populeuse, sans architecture, sans histoire, le contraire en tout de Pise, la vieille république, la ville des souvenirs et des monu-

ments. Livourne n'est qu'un entassement de Juifs, de Grecs, de trafiquants venus pour faire fortune des quatre points cardinaux. Tout cela pullule, se pousse, se presse dans une longue rue droite, uniforme, bordée de deux haies de boutiques, et flanquée de maisons de cinq étages, où l'air et l'homme sont emprisonnés, par spéculation, dans l'espace le plus étroit possible. C'est un bourdonnement sourd, confus, éternel comme celui d'un fleuve roulant au fond d'un ravin. Chacun est là pour soi, chacun fait son affaire ou veut la faire. Tout le monde est à louer, tout est à vendre. Le boutiquier étale emphatiquement sa marchandise, le mendiant ses plaies; le voiturier vante sa voiture, le batelier son bateau; la mère offre sa fille.

Malheur au passant qui hésite en marchant, surtout s'il est reconnu pour étranger, et qui ne va pas droit devant lui, l'œil fixe, le jarret tendu, l'air occupé! il est la victime dévouée au supplice; c'est à lui qu'on s'acharne, on se le dispute comme une proie, on se l'arrache;

il élude, on l'assaille ; il se fâche, on redouble ; il passe de mains en mains, il tombe de piége en piége ; et, pour échapper à une si opiniâtre persécution, il court, il vole, il s'enfuit, de colère et de lassitude, dans les rues de derrière. Mais là c'est bien pis ; il est sur le bord du canal, à la porte béante des magasins ; les camions l'assourdissent, les faquins le poussent, les ballots l'écrasent ; et l'on appelle cela la *Nouvelle Venise!* Il peut fuir plus loin ; il se réfugie dans les faubourgs, il ne fait que changer d'ennemis ; une population sale et chétive l'entoure avec une avide curiosité, et l'indiscrétion va jusqu'à l'audace. Une vieille juive, en haillons, le tire par son pan d'habit pour le conduire à la synagogue ; une fille pâle, maigre, affamée, lui montre du coin de l'œil une porte sombre et basse.

Sur le port, même agitation, même bruit. Ici on radoube à grands coups de hache une vieille felouque démâtée ; là on lance, en chantant, un galant brigantin ; un autre est encore sur le chantier. La machine à draguer le port

tourne en mugissant sous les pieds des forçats, comme une gigantesque roue d'écureuil ; d'énormes chaudières de goudron brûlant salissent l'azur du ciel par les tourbillons d'une fumée épaisse, et mêlent leurs fortes exhalaisons au doux parfum des oranges entassées à côté du charbon et du *baccalà*. Un navire part, un autre arrive ; les douaniers courent, les marins jurent, le canon résonne, la cloche tinte, les poulies gémissent sous l'effort des câbles, les chaînes crient, les ancres tombent lourdement en faisant rejaillir au loin l'onde amère.

Les marchands circulent d'un pas affairé, leurs factures à la main ; le capitaine regagne son bord en lisant sa pratique ; les colporteurs juifs épient au passage les nouveaux débarqués. Nonchalamment appuyé contre une borne, entre un mendiant et un vendeur d'orviétan, un Algérien, dans son beau costume oriental, fume sa pipe d'un air mélancolique et rêveur ; planté devant lui comme un terme, un conscrit des pacifiques armées du Grand-Duc, le regarde d'un œil hébété, les bras pendants, la bouche

ouverte, le schako sur la nuque. Les matelots anglais prennent possession des tavernes, et chantent le *God save the king,* en avalant le grog insulaire; le Provençal poursuit de ses galants propos la Livournaise au teint olive, aux ardentes prunelles, qui relève en fuyant son *mezzaro* blanc pour être mieux vue et pour mieux entendre; un nègre ivre la coudoie en trébuchant, et va tomber sous les Maures de bronze enchaînés aux pieds de la statue du vieux Ferdinand; plus noir que ses noirs compatriotes, et plus immobile qu'eux, l'Africain s'endort à l'ardeur du soleil, et rêve du pays des négresses et des bananiers.

Telles sont les scènes qui se succèdent, se croisent, se confondent dans la capitale de Mammon. Que pouvait faire l'amant d'Hélène dans cette Babel aux mille races, aux mille voix? On y parle toutes les langues, la sienne seule n'y trouvait pas d'échos; on y aborde de tous les points du globe, et dans cette caravane immense, bigarrée, pèlerin de l'amour, il ne trouvait pas un frère à qui serrer

la main, pas une âme qui servît ses dieux. Le lucre, monstre à l'œil louche, au sourire faux, est l'idole au pied de laquelle se prosternent ces multitudes insatiables; sa main crochue leur enfonce au cœur ses griffes de fer.

Ballotté par les flots toujours agités de ce peuple tumultueux, Chavornay était seul au milieu de la foule, comme le navire est seul au milieu des vagues. Livourne était pour lui le désert peuplé du poëte, et il s'en exilait comme lui. Tantôt, pour échapper à tout ce tumulte, il faisait l'ascension du phare; tantôt il se jetait dans une frêle barque, comme Shelley, et s'allait réfugier au sein de l'océan; mais le premier objet qu'il découvrait du haut du fanal, c'était cette Pise qu'il avait fuie, qu'il voulait oublier, et qui brillait impitoyablement à ses yeux au bout de l'horizon; en mer, il la retrouvait encore par la pensée, rappelé à elle, ou par la Gorgone, cette île dantesque qu'il avait si souvent contemplée avec Hélène du haut de la Tour penchée; ou par la Méloria, écueil tragique où Pise joua deux fois avec Gênes le sceptre de la mer. Ainsi

les lieux, les noms, tout, jusqu'aux catastrophes de l'histoire, le ramenait invinciblement à Pise, et Pise, pour lui, c'était Hélène. Que lui avait donc servi sa fuite?

Toutefois, quand son regard pouvait échapper à la Gorgone et à la Méloria, il se calmait au spectacle de la mer. Cette grande image de Dieu pacifiait son âme en la plongeant dans l'infini. Assis à l'écart sur les rochers du Môle, il passait de longues heures dans ses contemplations silencieuses. Les bruits lointains du port se perdaient dans le murmure des vagues; quelques voiles argentées étincelaient au soleil; rasant les flots d'une aile oblique, les mouettes blanches voltigeaient autour de sa tête, et la mer, sa grande et fidèle amie, venait lui baiser amoureusement les pieds. Toujours et jamais semblable à elle-même, elle se déployait devant lui dans son infinie variété et sa sublime monotonie; elle semblait sympathiser à toutes les émotions de son cœur, et lui parler une langue profonde, inconnue, comme un écho d'un monde invisible. Un jour, calme et limpide,

elle lui souriait avec grâce ; la veille elle était sombre et gémissait avec lui. Puis, d'autres fois, orageuse et courroucée, elle se levait dans sa colère, bouillonnait au fond de ses abîmes et se brisait en écume contre les rochers ; alors elle semblait improuver sa plainte et lui reprocher ses langueurs ; c'était assez de contemplations, assez de larmes ; il fallait guérir, agir et se consoler ; il était temps de faire sa destinée, de s'ouvrir une carrière et de payer enfin son tribut d'action à cette grande et douloureuse famille humaine, dont il n'était encore qu'un membre oisif et parasite.

Tandis qu'absorbé tout entier dans ces communications intimes et mystérieuses, il oubliait le temps, le canon des batteries annonçait le départ du soleil qui descendait sous l'océan comme un char de feu, le crépuscule jetait son voile gris sur l'espace, les premières étoiles s'allumaient au couchant ; tous les bruits de la terre s'assoupissaient par degrés, le silence et la solitude s'emparaient de tous ces lieux naguère encore si bruyants, si peuplés, et les échos du

port n'étaient plus troublés que par le pas égal et lent des sentinelles. Les faibles clartés des navires endormis se réfléchissaient dans l'onde obscure. Resté seul au milieu de ces vastes et muettes ténèbres, Chavornay répétait à la nuit ses confidences et redisait le nom d'Hélène aux étoiles du firmament. Panthéiste par amour, et toute passion forte est panthéiste, il associait la nature entière à ses douleurs, à ses combats, à ses remords. Hélas! il n'avait pas d'autre confident sur la terre, pas d'autre ami; isolé parmi les hommes, écrasé par le sentiment de son abandon, il avait besoin de sympathies, d'épanchements, de tendresse; dans l'ardeur de ses transports solitaires et souffrant de trop de vie, il animait de son âme, il embrasait de son souffle, comme le statuaire mythologique, toute cette inerte matière; et parce qu'elle reflétait, miroir fidèle, son image à ses yeux, il lui prêtait une vie propre, c'est lui qui vivait en elle.

Quand la mer le fatiguait et que son cœur trop faible fléchissait sous ces robustes images de l'infini, il sortait de la ville et s'en allait errer

dans la plaine. Cette plaine est un désert aride et nu, peuplé de buffles et coupé de canaux où les barques vont à la voile ; les buffles s'arrêtent pour les voir passer et les suivent au loin d'un œil farouche et stupide. C'est un coup d'œil unique : en voyant cette campagne toute sillonnée de voiles, on dirait que la terre n'est de ce côté-là qu'une continuation de la mer, et Livourne paraît une île. Le cimetière des Anglais occupe le seuil de ce singulier désert, et ses tombes de marbre blanc, jetées au milieu des cyprès et des ifs, ajoutent à l'originalité du paysage. Les mânes de ceux qui sont morts sur cette rive étrangère planent sur la solitude et gémissent dans les vents du soir.

Un matin que Chavornay plus triste que de coutume, avait erré au hasard dans la Maremme mélancolique, le Montenero lui ferma le chemin: c'est le lieu de plaisance des marchands livournais, et il est tout chargé de leurs villas. Au pied, dans un site sec et découvert, est une grand maison rouge qui fut habitée par Byron ; or, Byron était alors pour l'amant d'Hélène, comme la Gorgone et la Méloria, Pise et le pa-

lais Lanfranchi. Il gravit la montagne ; nue à sa base, elle est ombragée plus haut de chênes verts et d'oliviers; au sommet s'élève la somptueuse église de la Madone-de-Montenero, patrone de ces parages ; tapissée de marbres précieux et d'ex-voto de toute espèce, l'église domine la côte et s'aperçoit de très loin en mer. La divinité qui l'habite est en grande vénération parmi les marins, tous les navires sont placés sous sa protection, tous les papiers des capitaines, rédigés en son nom. Dans le moment même où Chavornay était là, un bâtiment partant de Livourne tirait le canon en l'honneur de la vierge secourable, pour obtenir d'elle un heureux voyage.

— Brûle ta poudre, mon beau navire, et si tu comptes sur la Madone, tu auras la peine de décompter !

Ces mots prononcés à demi-voix derrière Chavornay lui firent tourner la tête, et il vit un matelot qui sortait de l'église, de mauvaise humeur.

— Mon ami, lui dit-il, tu n'as pas l'air content de la Madone, que t'a-t-elle fait?

— Pardieu! on serait mécontent à moins. Périr au port, cela s'est-il jamais vu? Ça n'a pas le sens commun; c'est se moquer du monde. Imaginez-vous, monsieur, un trois-mâts comme il n'y en a plus, qui filait ses six nœuds sans se gêner. Nous revenions du Levant où nous avions fait de bonnes affaires; chacun rapportait un petit pécule; bonne cargaison, bonne santé, bon vent, jamais on n'avait fait plus heureux voyage. Nous avions déjà passé la Méloria, et l'on voyait la côte comme si on y était; toutes les voiles étaient au vent, et nous sifflions comme des *gogolis;* tout à coup le bâtiment toucha si fort, qu'il s'ouvrit; tout fut perdu, et nous fûmes trop heureux de sauver notre peau. Je ne sais où notre pilote de malédiction avait les yeux, il nous avait jetés là-bas, près du Fare, sur un écueil que nous connaissons tous comme notre hameau; un enfant de deux jours sait cela. C'est égal, il ne faut pas dire trop de mal du camarade, il l'a payé cher: le pau-

vre garçon était si content d'arriver, que la joie lui avait tourné la tête; il venait se marier avec la plus belle fille du port, et c'est la mort qu'il a épousée en arrivant ; le choc a été si violent, qu'il a été jeté par-dessus l'arrière, et il s'est noyé. Voilà l'histoire, monsieur, et Dieu sait si nous avions prié la Madone régulièrement soir et matin, et si nous avions brûlé pour elle de l'huile et de la poudre. Croyez, après cela, ce que vous disent ces prêtres ; pour moi, je commence à en rabattre, je crois que les robes noires font leurs affaires avant les nôtres et avant celles du bon Dieu. Écoutez ce que vient de me faire celui-ci. Ma mère habitait une petite maison ici près. A peine débarqué, j'y cours, je frappe, et un inconnu m'ouvre la porte. « — Ta mère est morte, me dit-il, et il n'y a » plus rien à elle ici ; on a tout vendu pour » payer les frais d'enterrement. » — Je vous demande, monsieur, si c'est agréable d'apprendre ainsi la mort de sa mère? Pauvre vieille! elle m'aimait tant, et elle eût été si heureuse de me revoir! Une idée ajoutait à mon

chagrin : je pensais qu'on n'avait point dit de messe pour son âme, et je suis venu ce matin, chez le curé, pour le prier d'en faire dire une. « — As-tu de quoi la payer? m'a-t-il demandé; » tu sais que cela coûte deux pauls. — Hélas! » monsieur le curé, lui ai-je répondu, je » n'ai pas seulement deux quatrins. — Là-des- » sus, je lui ai conté mon aventure. — J'en » suis bien fâché, a-t-il dit en me congé- » diant; mais je n'y peux rien, c'est l'Église » qui le veut ainsi. Moi, je suis pauvre aussi, » j'ai bien de la peine à me soutenir. » — Pendant qu'il me chantait cela, il avalait un énorme plat de macaroni, et il avait devant lui un fiasque de Montepulciano, et un quartier d'agneau à nourrir tout l'équipage d'un vaisseau de guerre. Que voulez-vous? monsieur, il a bien fallu y renoncer, puisqu'il m'a mis à la porte. Je vais vendre ma veste à Livourne, pour avoir les deux pauls, car enfin, il faut bien que je fasse dire une messe pour ma pauvre vieille mère. Je ne peux pas laisser son âme au purgatoire.

— Garde ta veste, lui dit Chavornay, en lui remettant un francescone dans la main, voilà de quoi payer le curé.

— Merci, monsieur, vous me rendez bien heureux. Je vais faire dire avec cela cinq fameuses messes, et dans la cathédrale encore; car ce mauvais prêtre n'aura pas mon francescone. Pauvre vieille, tu ne t'attendais pas à cet honneur-là!

Il était si heureux, qu'il ne pensait plus à son naufrage, et de grosses larmes de joie coulaient sur ses joues basanées par le soleil égyptien; il les essuyait d'une main rude. Comme il avait déjà commencé à descendre la montagne, il se retourna vers Chavornay.

— Monsieur, lui cria-t-il, vous venez sans doute ici, comme tous les étrangers, pour voir la vue; regardez donc là-bas, vers le sud-ouest, cette ligne bleue, c'est la Corse; vous êtes favorisé, on ne la voit pas tous les jours si bien; c'est la madone qui veut vous récompenser de

votre action généreuse. Vous m'avez réconcilié avec elle.

Mais la brise emporta ses naïves bénédictions; Chavornay ne l'écoutait plus, un mot venait de le replonger, tout d'un coup, au plus profond des abîmes au-dessus desquels ce récit naïf l'avait tenu un instant suspendu, comme un navire endormi, qu'une brusque rafale emporta bien loin du rivage, au sein des hautes mers!

Le pauvre matelot ne se doutait pas des adieux qu'il faisait à son bienfaiteur. Le nom de la patrie de Campomoro fut pour Chavornay comme un éclair suivi de la foudre : une épaisse nuée se déchira devant lui, de nouveaux horizons se déroulèrent à ses yeux, éclairés de lueurs sinistres ; c'est comme si on lui eût dit : Voyez le Corse aux pieds de la duchesse d'Arberg. L'impression fut si vive, qu'il ne regarda pas même l'île maudite, il chercha Pise à l'horizon. Un rayon de soleil la frappait alors d'aplomb pour la lui mieux laisser voir ; elle étincelait au pied de la montagne, et se détachait plus bril-

lante et plus belle, sur le fond noir et sévère de l'Apennin. On eût dit une ville enchantée, au milieu d'un ciel fantastique. Il vit distinctement, le dôme, le baptistère, la tour penchée, tous ces monuments consacrés ; peu s'en fallut qu'il ne vît Hélène sur son balcon.

Il fixait sur la cité de douleurs un œil sombre ; les passions infernales de la jalousie bouillonnaient en lui. Vertu stupide! se disait-il en se prenant lui-même en pitié, conseillère des poltrons et des dupes, toi qui décores du nom pompeux d'austérité l'impuissance et qui ériges la couardise en fierté, je te rends grâce des tendres sollicitudes dont tu m'entoures, et des leçons que tu m'as si généreusement prodiguées! Je suis vraiment magnanime, et mon abnégation peut être offerte en exemple; j'ai vaincu Grandisson. J'ai fui charitablement, de peur de gêner mon rival; et pour lui laisser pratiquer plus à son aise toutes les mines de la séduction, je cours les plaines et les montagnes, et je converse innocemment avec la mer et les étoiles. Certes, on ne saurait s'immoler de

meilleure grâce, ni pousser plus loin l'héroïsme de la niaiserie. Loin de moi, pédante imbécile! arrière, avec tes scrupules puérils et tes timides temporisations! N'as-tu pas assez attristé ma jeunesse, et que veux-tu faire de moi? Arrière! que je marche une fois au moins dans ma force et dans ma liberté! que j'affronte une fois le péril face à face, que je lutte avec lui corps à corps et que j'accomplisse enfin ma destinée. La destinée de l'homme est d'attaquer, non de fuir; et ta morale d'eunuque est indigne de la virilité?

Une fois sur les pentes glissantes du scepticisme, Chavornay, extrême en tout, y roulait avec une effrayante rapidité et ne s'arrêtait qu'au fond du précipice. Il poussait le doute jusqu'au blasphème, l'ironie jusqu'à l'imprécation. Dans ces crises rares, mais affreuses, il abdiquait tout, il s'abdiquait lui-même; il brisait d'un bras désespéré jusqu'au dernier des fils qui l'attachaient à la vertu; et quand il avait ainsi créé en lui le vide et les ténèbres, et livré son âme aux puissances infernales, il se félicitait de son

ouvrage, il s'y complaisait, et, comme Oreste, il rendait grâce aux dieux.

Dans cet état, il descendit la montagne et marcha à grands pas vers Pise.

IX.

QUIPROQUOS.

— Vous savez la nouvelle, le comte Campomoro a quitté la Paola.

— Bah ! pour qui ?

— *Chi lo sa!*

— Tout le monde le sait et ce n'est pas difficile, car il ne se gêne guère ; il a quitté la Paola pour la duchesse d'Arberg, et, ma foi ! il n'a pas

perdu au change. Elle l'a pris pour cavalier servant; au théâtre, à la promenade, il ne la quitte plus, il passe sa vie au palais Lanfranchi.

— *Chè!*

— On ne parlait que de cela hier, chez le Gonfalonier. Campomoro y est venu un instant, et comme on le félicitait de sa bonne fortune, il s'est défendu mollement, et n'a pas dit non.

— Ce sont des airs qu'il se donne.

— Non, le fait est positif. Soit bizarrerie, soit froideur, la duchesse avait longtemps repoussé les adorateurs; *Ma!*... elle a fini par faire comme toutes les autres; plus tôt, plus tard, elles en viennent toutes là; un autre soupirant a reçu son congé, et Campomoro est resté maître du champ de bataille. Les voilà qui viennent tous les deux en calèche.

— *Per Bacco!* qu'elle est belle!

— Quels yeux!

— Quel teint!

— Quelle grâce! quelle mollesse dans tout son corps!

— Et ses cheveux, c'est de l'or tissé par la main des fées !

— Poëte, tu t'embrases !

— Tenez, en voyant cette femme, je comprends qu'on achetât une nuit de Cléopâtre au prix de la vie.

— L'Égyptienne tarifait haut ses faveurs. Heureusement qu'il n'y a plus d'échafaud à la porte des boudoirs.

— Heureux Corse !

— Il a l'air d'un triomphateur.

— Le fat, il nous écrase.

— Comme il est empressé !

— Pourtant la duchesse a l'air fatigué ou ennuyé, elle lui répond à peine.

— Purs airs de grande dame.

— Les voilà qui s'arrêtent devant le palais Lanfreducci.

— N'est-ce pas là que demeure le comte?

— Précisément.

— Elle va donc chez lui?

— Il paraît.

— Pas possible !

— Regardez plutôt.

— C'est vrai.

Cette conversation avait lieu en plein Lung'-Arno, dans un groupe de dandys pisans rassemblés pour prendre le frais à la porte du café des Stances. Presque seul dans l'intérieur et à demi-caché dans un enfoncement obscur, un jeune étranger prenait du sorbet en silence. Il paraissait fort échauffé et ses bottes étaient couvertes de poussière : cet étranger était Chavornay. Arrivé de Livourne à pied et dans le même état qu'il en était parti, il s'était jeté de lassitude dans le premier café qu'il avait trouvé sur son passage, et il essayait en vain d'éteindre, à force de glace, l'inextinguible ardeur qui le consumait.

Il n'avait pas perdu un mot de ce qui venait de se dire; jamais criminel ne fut condamné à un supplice plus atroce et plus raffiné. Il semblait qu'on eût à plaisir fouillé dans le plus profond de son cœur, pour le torturer dans ses fibres les plus délicates, les plus sensibles. L'amour, l'orgueil, la jalousie, toutes les passions

les plus irritables, les plus saignantes de son âme avaient été appliquées, tour à tour, à cette affreuse question; plus sa blessure était vive et douloureuse, et plus la main des bourreaux avait paru se plaire à la déchirer. Les plus secrètes retraites de son intimité avaient été violées, ses plus saints autels indignement profanés. Hélène, sa noble et chaste Hélène, avait été déflorée à ses yeux par la parole impure de ces reptiles immondes, comme un ange tombé du ciel dans les antres de Belphégor, et condamné à un lâche silence, il n'avait pas lancé au milieu de cette tourbe impudique les saintes foudres de la vérité. Son démenti eût été un aveu et n'eût fait que sanctionner la calomnie. Pris lui-même à partie, il s'était vu traîner aux pieds de cet aréopage insolent; et humilié dans son orgueil, dans sa vertu, il avait vu livrer à la risée son amour pur et silencieux.

Puis, rappelé par la vue même de Campomoro et tout ce qu'on racontait de son triomphe à l'orage encore grondant du Montenero, il avait senti les aiguillons brûlants de la jalou

sie rentrer un à un dans son cœur. Ses pressentiments n'étaient donc pas des imaginations vaines, c'étaient des illuminations d'en haut : il était donc bien vrai qu'il avait travaillé pour son rival, et que son imbécile retraite lui avait aplani les voies. A cette heure même elle était sous son toit : il n'était revenu que pour l'y voir entrer.

Sans adopter les grossiers commentaires de la foule, il y avait toutefois dans ces calomnies de bas lieu une infernale complication de mensonge et de vérité d'autant plus perfide et plus alarmante, que si tout n'était pas vrai, tout n'était pas faux, et que la vérité rendait le mensonge probable, en tournant contre elle-même toutes les apparences.

La passion de Campomoro pour Hélène n'avait jamais été, comme toutes les passions d'hommes à bonnes fortunes, que du désir et encore plus de vanité ; ces gens-là n'aiment pas. L'universelle réputation de beauté, dont jouissait en Italie la duchesse d'Arberg l'avait enflammé plus que sa beauté même. Quelle gloire

qu'une telle conquête ! et quels cœurs seraient rebelles au Pâris de cette nouvelle Hélène? Quoique mis hors de combat à une première tentative, il ne s'était pas tenu pour battu ; il s'était trop avancé pour ne pas s'avancer encore ; il ne pouvait plus reculer sans s'avouer vaincu ; et quelle honte pour lui s'il y avait au monde une femme qui pût se vanter de l'avoir éconduit ! C'était un homme déshonoré.

Dès qu'il eut attaché à sa défaite une idée de déshonneur, il se jura à lui-même de triompher et il se crut tout permis. Il était convaincu, d'ailleurs, que l'attaque une fois commencée, on offense bien plus les femmes par la retraite que par l'insistance ; elles pardonnent plus difficilement un petit outrage qu'un grand ; et il n'y a de salut avec elles que dans l'excès même de l'audace. Il s'accusa d'en avoir manqué, de n'avoir été, contre sa coutume, ni assez entreprenant ni assez pressant, d'avoir perdu trop de temps en paroles, d'en avoir laissé trop à la réflexion, d'avoir en un mot manqué à tous ses principes. Il s'était tenu dès lors à l'écart pour

réparer ses pertes ; et il attendait une occasion favorable de rouvrir la campagne avec avantage.

Les hostilités suspendues, il n'avait pas perdu l'espoir d'amener Hélène à composition, et de la réduire, comme il disait, par la douceur. Il savait par expérience que les jeunes femmes ne se rendent pas au premier coup, qu'elles résistent longtemps, et que ce premier pas est difficile. Elle n'est pas si loin de moi qu'elle se l'imagine, pensait-il pour s'encourager ; elle n'a pas raconté la scène à son mari, car il m'a reçu comme à l'ordinaire. Elle ne lui dit donc pas tout : elle ne l'aime plus. Et il disait, comme Hélène : Une femme sans amour est à demi vaincue.

Chavornay l'inquiétait bien un peu, mais par boutades ; il ne faisait pas à un homme comme lui l'honneur de prendre au sérieux sa rivalité ; il ne craignait qu'un caprice féminin : les femmes sont si bizarres ! Au reste, ce rival avait battu en retraite et abandonné la partie.

C'est sous l'empire de ces préoccupations machiavéliques que le comte avait repassé le

seuil du palais de Lanfranchi. Elle sera à moi! s'était-il dit en en sortant; et il s'était répété en y rentrant: Elle sera à moi! Il lui en avait bien un peu coûté de se présenter à elle après le tête à tête en question; mais il avait triomphé de ces premières répugnances. Le but le faisait passer sur les moyens, et il espérait toujours qu'Hélène n'avait pas bien compris. Depuis ce jour, il s'était conduit vis-à-vis d'elle avec une exquise politesse; il n'est pas de soins dont il ne l'eût entourée, de prévenances qu'il n'eût eues pour elle. Il semblait vouloir faire oublier une faute: Hélène le crut; il ne voulait que ressaisir une position perdue.

Mais tandis qu'il affectait pour elle un si grand respect dans le particulier, il la déshonorait en public. Il se montrait avec elle plus qu'il ne l'avait jamais fait, l'accompagnait partout, et provoquait, par ses assiduités empressées, des commentaires qui servaient ses desseins. Il voulait la compromettre, c'était pour lui une demi-possession. A ceux qui lui demandaient s'il était heureux, il ne répondait pas oui, mais il ne

répondait pas non ; il faisait le modeste, et paraissait un homme discret quand il n'était qu'un lâche imposteur. Afin de donner mieux le change au monde, il avait rompu, d'une manière éclatante et sans motif apparent, une intrigue où il était engagé depuis son arrivée à Pise, voulant indiquer par cette rupture, sans le dire positivement, que nul ne peut servir deux maîtres. La maîtresse disgraciée était cette Paola dont il avait été question au café des Stances, une fille de théâtre, moitié courtisane, moitié comédienne. Hélène mise dans la balance avec Phryné! Mais le Corse n'y regardait pas de si près.

Et quant à la visite de la duchesse au palais Lanfreducci, elle n'avait rien en soi que de fort innocent, et il fallait que la rumeur publique fût déjà bien prévenue pour l'incriminer. Le palais Lanfreducci, qu'habitait Campomoro, est l'un des plus beaux de Pise, sinon par l'architecture (sous ce rapport, il est bien inférieur à la sévérité bramantesque du palais Lanfranchi)

du moins par la magnificence ; il est de marbre blanc, et la matière l'emporte de beaucoup sur l'art. On l'appelle vulgairement le palais de la Journée, à cause du mot *Alla Giornata* gravé au frontispice, et une chaîne de fer suspendue au-dessus de la porte est, dit-on, un monument de l'humilité du fondateur, qui aurait été prisonnier des Sarrasins au temps des croisades. Les appartements sont spacieux ; mais leur plus bel ornement est un magnifique tableau du Guide, représentant l'Amour divin frappant d'une flèche mortelle l'Amour profane. Le nouveau locataire aurait pu tirer de la contemplation de ce grand symbole une moralité salutaire ; mais il n'était pas homme à s'élever à l'intelligence des mythes, il ne voyait là que deux enfants qui badinaient. La duchesse ne connaissait pas ce chef-d'œuvre; il avait été souvent question de l'aller voir, et elle y allait alors; voilà tout le crime. Seulement le comte avait eu soin de choisir l'heure où il savait tout le troupeau doré de Pise rassemblé devant le café des

Stances, afin de donner à l'innocente démarche de la duchesse un parfum de scandale. On a vu qu'il avait réussi selon ses vœux.

Quant à Chavornay, il aurait dû deviner l'objet de sa visite, car il en avait été parlé plusieurs fois devant lui, et il devait être lui-même de la partie; mais l'excès de la douleur lui avait ôté la mémoire, et la rage le rendait crédule. Loin de chercher des excuses, la jalousie cherche partout des crimes; accusatrice impitoyable, elle les suppose, elle les crée.

Le soleil s'était couché, le crépuscule couvrait le Lung'Arno, la calèche avait repassé devant le café, en butte aux mêmes interprétations, aux mêmes impuretés, et Chavornay n'avait pas quitté sa place. Il n'avait pas osé se montrer, de peur d'ajouter à toutes ses angoisses celle d'être reconnu. C'est une dernière épreuve à laquelle il n'avait pas eu la force de s'exposer : tapi dans sa niche, il se cachait dans l'ombre; la moindre clarté l'irritait; il eût voulu plonger l'univers entier dans les ténèbres, afin d'y ensevelir sa honte. Enfin, le groupe

insolent qui le tenait assiégé se dispersa, tout l'essaim de frélons pisans s'envola au théâtre, où il y avait une représentation extraordinaire, et où la duchesse et son cavalier ne pouvaient manquer d'assister. On se promettait bien d'avoir l'œil sur eux, et d'enrichir la chronique d'une abondante moisson d'observations scandaleuses.

Ahi, Pisa vituperio delle genti!

s'écria en lui-même Chavornay lorsqu'il les vit s'éloigner, que tu as bien mérité l'anathème du vieux Florentin! ô Pise, tu es l'opprobre des nations! Et, saisi d'indignation à la vue de ce vil troupeau d'oisifs et de calomniateurs, il se demandait ce qu'avait servi à leur mère, la vieille république, de dominer les mers, de régner au Bosphore, de tailler en églises et en palais le marbre des montagnes, et de peindre les murs immortels du Campo-Santo, s'il devait sortir de ses flancs magnanimes de pareils enfants. Donnez à ces générations déchues, donnez-leur des fuseaux, puisque le ciseau de l'artiste et l'épée du

citoyen sont trop lourds pour leurs mains efféminées ; qu'elles aillent filer au fond des boudoirs le linceul du génie et de la liberté !

Rendu à lui-même , Chavornay prit à peine le temps de rentrer chez lui, et il vola au théâtre. Placé en observation de manière à ne rien perdre de ce qui se passerait dans la loge de la duchesse ; il attendit. Elle ne tarda pas à paraître, si belle que son entrée fit sensation : il s'éleva de toutes les parties de la salle un murmure d'admiration. Le cœur de Chavornay battit violemment. Le duc accompagnait sa femme , mais étant sorti dès le commencement du spectacle , il ne tarda pas à être remplacé par Campomoro , à cette même place que Chavornay lui-même avait si souvent occupée. C'est alors que ce drame commença pour lui.

L'œil attaché sur les acteurs avec une fixité dévorante , il ne perdait pas un de leurs gestes , pas un de leurs regards. Hélène était calme et plutôt silencieuse ; le comte , au contraire , agité et très empressé. Il travaillait visiblement à at-

tirer l'attention sur lui, et il voulait qu'on le vît là, seul avec la duchesse d'Arberg. Accoudé sur le bord de la loge, il se penchait vers elle, en lui parlant de cet air moitié familier, moitié respectueux, qui veut faire deviner plus qu'il ne cache; Hélène n'y prenait pas garde; elle ne changeait ni de visage ni d'attitude: mais Chavornay était dans sa fournaise ardente. Jusque-là, cependant, rien dans la duchesse n'avait justifié les airs que se donnait le Corse; seulement elle les souffrait, elle semblait les autoriser par sa tolérance, et puisqu'on les lui permettait, n'était-ce pas qu'il avait le droit de les prendre?

Voici qui devenait plus significatif. Le mouchoir de la duchesse étant tombé, Campomoro le ramassa avec empressement, et Chavornay crut voir, il vit en effet, qu'en le lui rendant il le porta à ses lèvres. Dans ce moment Hélène parut émue, son sein battit fortement, ses yeux devinrent inquiets, et son teint pâle s'anima tout d'un coup; elle venait d'apercevoir Chavornay, et c'est la joie, la surprise de ce retour inattendu qui avaient produit en elle ce trouble et cette agita-

tion. Mais Chavornay ne s'en doutait pas, il se croyait invisible, il ignorait son bonheur.

Ils s'aiment! ils s'aiment! se répétait-il avec rage, et, victime de cette amère dérision du destin, il était réduit au désespoir par ce qui devait le combler de félicité. Il quitta brusquement la salle et s'alla renfermer chez lui: il n'en pouvait voir davantage, il en savait assez. Hélas! il en avait trop vu, plus même qu'il n'avait craint d'en voir.

Son Hélène était donc comme toutes les autres, et voilà ce qu'elles aiment! des hommes qu'au fond du cœur elles méprisent et dont elles ne voudraient pas pour leur ami. Mais ils sont beaux, présomptueux, entreprenants, ils sont gentilshommes, et lui! Qu'avait-il fait de venir s'atteler à ces chars patriciens comme un captif qui sert au triomphe du vainqueur? Était-ce là sa place? était-ce là son rôle parmi les hommes? Dieu ne l'avait-il doué d'un cœur droit et fier que pour l'humilier aux pieds des femmes et pour le fausser au contact des grands? Pourtant son Hélène était si belle, elle avait des instincts si nobles! Quel

Dieu l'avait donc aveuglée? quel vertige l'avait jetée au pouvoir d'un tel homme? Et lui qui s'était jugé indigne d'elle, lui qui s'était tenu à l'écart par modestie autant que par honneur, se voir préférer un Campomoro! Quelle humiliation! quelle ironie!

Mais peut-être ne l'aimait-elle pas? peut-être s'était-il mépris et ses yeux prévenus l'avaient-ils trompé? Vain sophisme! il n'avait que trop bien vu. Ces regards inquiets, cette rougeur, ce trouble, ce sein palpitant, n'était-ce pas là de l'amour? n'était-ce pas cet amour qu'il avait si ardemment rêvé et dont la pensée seule lui avait donné, dans son infortune, tant d'heures d'enthousiasme et de ravissement? Si du moins elle n'aimait personne, si son cœur fût resté libre, il aurait pu se résigner à l'aimer en silence, à vivre par elle et pour elle, à son insu; il aurait élevé dans le secret de son âme un autel saint et mystérieux dont elle eût été le dieu, lui le prêtre, et il fût mort fidèle à son culte; mais son dieu était profané, un encens étranger brûlait sur son autel.

Il perdait son Hélène, et en la perdant il n'avait pas pour se consoler dans ce grand abandon le sentiment du sacrifice ; il n'avait pas renoncé à Hélène, on la lui avait arrachée. Il ne lui restait plus qu'à fuir, qu'à dire un éternel adieu à cette Pise, hélas! qu'il ne pouvait maudire, car s'il y avait bien souffert, il y avait aussi connu d'ineffables douceurs.

Fortifie donc ton âme et reprends ton bâton de voyage, agreste fils des montagnes : retourne au pays des aigles et des chamois; pauvre enfant perdu retourne au milieu des tiens. L'air des palais n'est pas fait pour toi, et tu ne saurais courber ta tête sous le joug de ce monde inique et frivole. N'es-tu pas né sous le chaume libre des Alpes? N'as-tu pas grandi parmi les bergers? Voilà tes pairs, c'est là ta patrie! Hélas! pourquoi l'as-tu quittée? Pourquoi faut-il que le retour au pays natal soit un exil!

La douleur de Chavornay avait pris un caractère plus calme et moins âpre ; ce n'était plus les orageux transports du Montenero, mais une mélancolie grave et profonde ; son cœur s'était

brisé. Un bruit de voix et de pas le tira de sa rêverie ; il ouvrit sa fenêtre et vit une procession traverser la place des Cavaliers ; c'était la Miséricorde qui venait de ramasser un moribond ou un mort dans quelque carrefour. La procession passa sous ses yeux en chantant des litanies, et se perdit dans les ténèbres de la rue Saint-Frediano. Minuit sonnait lentement à l'horloge voisine d'Ugolin. Ces chants funèbres, ces robes noires, ces torches rouges et fumantes firent sur l'esprit de Chavornay une impression funeste et presque superstitieuse; il lui sembla voir des ombres venues des tombeaux pour lui en montrer la route et qui l'invitaient à les suivre dans les silencieux royaumes de l'oubli. Cette imagination s'empara de lui violemment, et le spectre du suicide passa devant ses yeux. Sans liens sur la terre, sans famille, seul au monde, condamné à survivre à toutes ses espérances, à tous ses rêves, il se comparait à Ugolin seul dans sa tour, vivant encore après avoir vu périr tous ses enfants, et il se demandait si une prompte mort ne valait pas mieux qu'une pareille agonie.

Cette tragique idée le tyrannisa au point qu'elle ne le lâcha plus ; elle le suivait comme une ombre obstinée, marchait avec lui, s'asseyait avec lui, et s'il se jetait sur son lit pour lui échapper, elle se dressait à son chevet. Comme Jacob au désert, il passa la nuit tout entière dans ce terrible combat, luttant corps à corps avec l'esprit de ténèbres.

X.

APOLOGUE.

La duchesse n'était pas sortie du théâtre plus calme que Chavornay. Effrayée de l'impression qu'avait faite sur elle sa présence inattendue, elle avait employé tout le reste de la soirée à combattre son émotion et à reprendre sa sérénité. Campomoro, qui n'avait pas vu son rival, prenait complaisamment pour lui le

trouble et l'agitation d'Hélène. Enfin elle vient à moi ! se disait-il avec un sentiment de triomphe. Jamais elle n'en avait été si loin ; elle ne l'écoutait pas ; et quand il avait baisé son mouchoir, elle était si absorbée dans la pensée de Chavornay, qu'elle n'avait pas même vu cette impertinence.

Elle s'attendait d'un moment à l'autre à voir Chavornay entrer dans sa loge, et son unique occupation était de se composer pour le recevoir. Elle redoutait son arrivée autant qu'elle la désirait ; et, ne le voyant pas paraître, elle ne savait si elle devait se féliciter ou se plaindre de son indifférence. Elle espérait au moins le voir chez elle après le spectacle ; il ne vint pas. Elle passa toute cette nuit dans les larmes. Que signifiait cette rupture, et que lui avait-elle donc fait ? Elle évoquait tous ses souvenirs, elle les passait tous en revue et n'y trouvait rien qui justifiât une si étrange conduite. Peut-être l'avait-elle blessé involontairement ? Mais non, elle ne pouvait le croire : en cherchant dans son cœur, elle n'y trouvait pas l'ombre d'un senti-

ment hostile à son égard; ils l'étaient si peu, qu'elle n'osait déjà pas descendre jusqu'au fond, de peur d'y trouver plus de tendresse pour lui qu'elle ne s'en voulait avouer à elle-même.

Une affreuse idée lui traversa la tête. La brusque disparition de Chavornay coïncidait si exactement avec la tentative et les assiduités de Campomoro, qu'elle se refusa un instant à voir dans cette coïncidence un pur effet du hasard, et elle se livra à d'effroyables interprétations. Ces deux hommes se seraient-ils ligués contre elle? L'un l'aurait-il cédée à l'autre en vertu d'un pact ignominieux? Aurait-elle été l'enjeu d'une partie infâme? Serait-elle restée au gagnant?... Ces horribles soupçons lui percèrent le cœur, comme autant de flèches empoisonnées; mais ils étaient si injurieux pour Chavornay, qu'elle ne s'y arrêta pas longtemps et les chassa comme le cauchemar d'une nuit troublée.

Elle passa presque toute la journée sur son balcon, et son œil, plein d'une seule image, croyait la voir dans tous les passants : mais

Chavornay ne passa pas, et Hélène rentra triste et découragée.

— Chavornay est de retour, lui dit le duc à dîner.

— Ah!... fit la duchesse avec une profonde dissimulation.

— C'est singulier qu'il ne soit pas venu nous voir; cela frise même l'impolitesse. Partir sans rien dire, ne pas donner une seule fois de ses nouvelles et revenir comme il est parti; tout cela est pour le moins fort étrange. Quand je vous disais, ma chère, que les gens sans naissance sont aussi sans usage. Vous avez beau être démocrate à faire trembler : qu'avez-vous à répondre à cela?

— Qu'il se peut que vous vous trompiez, et qu'il n'est peut-être point de retour.

— Il était hier au théâtre.

— Ah!... fit encore Hélène avec la même dissimulation.

— Vous ne l'avez donc point vu?

— Non.

Un mensonge! Hélène, femme d'honneur et

de loyauté; un mensonge! Et pourquoi ce mystère? Pourquoi, au théâtre, pourquoi, le lendemain, avoir fait un secret du retour de Chavornay? Pourquoi, dans vos perplexités et vos doutes, ne lui avoir pas écrit tout simplement à lui-même, puisqu'il est votre ami, afin de lui demander l'explication d'une conduite en effet si extraordinaire? Hélène, vous agissiez là en femme coupable. Où donc étaient vos pensées? Aimiez-vous déjà tant cet homme, que vous n'osassiez plus prononcer son nom?

Honteuse de son mensonge, le premier qu'elle eût fait de sa vie, la duchesse fut prise d'un grand remords et au moment d'en demander pardon à son mari et de lui avouer à genoux les troubles de son cœur. Cet acte de courage l'eût soulagée, peut-être : une fausse honte la retint. Son mari, d'ailleurs, l'eût-il comprise? Qui sait s'il n'eût pas ri de ses terreurs? Et qu'avait-elle, après tout, à lui avouer, puisqu'elle ne s'avouait rien à elle-même?

Le soir elle se retrouva seule, en présence de ses trois ennemis, dans le vaste salon désert

du palais Lanfranchi. Aucun de leurs sentiments n'était en harmonie avec les siens, aucune de leurs paroles n'allait à son âme. Que vouliez-vous qu'elle fît contre trois? qu'elle se tût. Ainsi faisait-elle, semblable à une aigle blessée, tombée de la nue dans une basse-cour. Le Corse dressait la crête comme un beau coq, le duc faisait la roue comme un paon débonnaire, le docteur barbottait dans l'eau sale, et tous les trois, chacun dans son espèce, poussait le cri qui lui était propre.

Plus dégoûtée que jamais de ce concert de voix discordantes, elle allait se retirer, lorsque tout à coup Chavornay entra. Elle le reçut tacitement comme un libérateur, et jamais ange envoyé du ciel ne trouva un plus doux accueil sous la tente du patriarche. Si la bouche ne dit pas tout ce que le cœur pensait, le trouble des yeux fut sensible. La réception du duc fut polie mais un peu pincée; Campomoro fit un salut bref et en reçut un plus bref encore; Chavornay s'excusa en deux mots sur son absence : des affaires imprévues l'avaient appelé à Livourne

inopinément, et le temps lui avait manqué pour prendre congé.

Il était grave, sérieux, et l'on sentait en lui le calme d'une résolution fixée; son parti était pris : après avoir triomphé du suicide, il avait triomphé de l'amour, du moins il le croyait. Il avait appelé à son aide la fierté, l'honneur, tous les éléments de la dignité humaine; il s'en était fait une triple cuirasse, il jugeait son cœur désormais invulnérable. Il avait en lui un fond de stoïcisme où il se réfugiait dans les grandes circonstances, et qui lui manquait rarement au jour de l'épreuve. C'est là qu'il s'était retiré, et il y avait trouvé une retraite sûre, inviolable. Comme un vieux lion blessé dans sa tanière, il attendait de pied ferme les coups de la destinée et défiait la douleur. Cette attitude intérieure donnait à son maintien quelque chose de raide et d'un peu tendu.

On ne peut prévoir l'effet qu'eût produit sur lui la duchesse s'il l'eût vue seule, mais Campomoro était là, et sa présence était pour l'œil prévenu de Chavornay un correctif salutaire.

La conversation reprit son cours, il s'y mêla peu, il ne faisait guère à ces gens-là l'honneur de discuter avec eux, il les laissait à leurs préjugés, à leurs systèmes, à leur imbécillité. Le docteur pérorait à son ordinaire sur l'identité de l'âme et du sang; le duc développait tout à son aise sa théorie du convenable et du terre-à-terre intellectuel; le comte soutenait l'indifférence des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des actions humaines, faisant même fort bon marché du dernier centième.

Lui et le duc n'étaient guère matérialistes que par ton, par ignorance, par imitation, par timidité d'esprit, par faiblesse d'intelligence, parce qu'ils avaient la vue courte et ne voyaient pas plus loin. Le duc même l'était sans savoir qu'il l'était, il faisait du matérialisme comme M. Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter. Le docteur seul en faisait sciemment par système autant que par instinct.

Les trois adeptes se partageaient ainsi, selon leur capacité et leur position sociale, le royaume inférieur de la matière. Ridiculisant l'idéal,

l'héroïsme, l'enthousiasme, ils les traitaient de folie, de duperie, de vertige, et reléguaient au rang des chimères les attributs les plus augustes de l'humanité, tout ce qui fait qu'elle est, qu'elle vit, qu'elle marche sous l'œil de Dieu à l'accomplissement de ses laborieuses destinées; ils s'appliquaient à l'envi à dépouiller l'homme de ce qu'il y a en lui de divin, et, lui arrachant le sceptre de la création, ils le précipitaient avec une joie sacrilége du trône de l'esprit dans l'abjection des brutes; on eût dit les compagnons d'Ulysse, changés en bêtes, vantant les douceurs de leur nouvel état. Mais Ulysse, c'est-à-dire Chavornay, s'était gardé du philtre malfaisant, et les croassements du troupeau stupide ne montaient pas jusqu'à lui. Ce calme les irritait : il était seul, ils se sentaient en nombre, ils devinrent agressifs.

Les matérialistes le sont toujours avec leurs adversaires; comme s'ils avaient la conscience de leur propre infériorité et du dégoût qu'inspirent leur morale et leurs doctrines, ils se vengent du mépris par la haine. Ils traitent le principe

spiritualiste en ennemi naturel, s'acharnent à lui et le poursuivent à outrance jusque dans ses hommes, faisant d'une question de philosophie une querelle personnelle. Cette hostilité éclate à tout propos dans le monde, et ensanglante toutes les pages de l'histoire. Dans cette lutte éternelle, opiniâtre, le beau rôle appartient à l'esprit, rôle de mansuétude, de charité, de martyre.

Chavornay était spiritualiste ardent, convaincu, passionné; à ce titre et indépendamment même de tout autre motif de jalousie et de division, il était donc naturellement antipathique aux trois acolytes. Ce soir-là, ils étaient particulièrement animés et avaient le propos aigre et blessant, Chavornay de son côté n'était pas d'humeur patiente. Tant de luttes, de douleurs, de mécomptes, lui avaient laissé au fond du cœur une irritation sourde qui ne demandait qu'à éclater. Il était amer et caustique; s'il se fût livré, il eût été violent, impétueux; mais il mit sa force à se contenir et il réussit à renfermer sa colère dans les limites de l'ironie.

— Mon cher monsieur, lui disait le docteur, il ne faut pas vous monter la tête, ni vous repaître d'illusions, il faut voir les choses comme elles sont. Notre pauvre humanité n'est qu'un peu de matière organisée, et il est démontré, je vous l'ai dit bien des fois, que ce qu'on appelle pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau. Il n'y a pas si loin que vous voulez bien vous l'imaginer de nous au singe, et l'orang-outang, croyez-moi, n'est pas loin de passer homme.

— Cela fera, dit la duchesse, un charmant modèle d'*Ecce-Homo!* Il est dommage que ni le Guide, ni Raphaël ne l'aient fait poser; mais patience! leurs successeurs seront plus heureux.

— Madame la duchesse veut rire, mais si elle savait l'anatomie elle verrait que la différence n'est pas si grande; elle est même imperceptible. Pour moi, je ne sais en vérité auquel des deux donner la préférence, ni de quel côté est l'avantage; Boileau a raison :

Le plus sot animal à mon avis c'est l'homme.

— Au moins, ajouta-t-il en essayant de donner à sa face blême un air de malice, messieurs les idéologues ne m'accuseront pas cette fois de partialité ; je les bats avec leurs propres armes, je cite un poëte.

— Chacun conclut pour soi, répondit Chavornay, et permis à chacun de se regarder comme l'homme de Boileau. Mais puisque le docteur a cité un poëte, je vais vous citer une espèce d'apologue que j'ai lu je ne sais plus dans quel livre oriental, et dont vous ferez vous-mêmes l'application. — « Un jour les hommes se plaignirent à Dieu et lui dirent : Vous nous avez donné la raison pour nous conduire, la pensée pour vous comprendre, le cœur pour nous aimer les uns les autres et pour vous bénir ; mais à quoi bon ? toutes ces choses nous fatiguent fort ; voilà les animaux qui n'ont rien de cela, et cependant ils vivent, ils sentent, ils jouissent, ils sont plus heureux que nous ; nous voudrions être comme eux. Dieu répondit : Qu'il soit fait ainsi qu'ils désirent ! Et les hommes retournèrent à l'état d'animaux.

» Mais bientôt ils se plaignirent et dirent à Dieu : Vous nous avez donné des yeux pour voir, des membres pour marcher, des voix pour nous appeler, des oreilles pour nous entendre; mais à quoi bon? toutes ces choses nous fatiguent fort; voilà les plantes qui n'ont rien de cela, et cependant elles vivent, elles sont plus heureuses que nous; nous voudrions être comme elles. Dieu répondit : Qu'il soit fait ainsi qu'ils désirent! Et les animaux retournèrent à l'état de plantes.

» Mais bientôt elles se plaignirent et dirent à Dieu : Vous nous avez donné des racines qu'il faut enfoncer en terre, des feuilles que le vent agite, des fleurs qu'il faut laisser épanouir, des fruits qu'il faut porter ; mais à quoi bon ? toutes ces choses nous fatiguent fort; voilà les pierres qui n'ont rien de cela, et cependant elles existent, elles sont plus heureuses que nous; nous voudrions être comme elles. Dieu répondit : Qu'il soit fait ainsi qu'elles désirent! Et les plantes retournèrent à l'état de pierre; et le monde ne fut plus qu'une masse inerte, sans voix, sans âme, et il roulait en silence dans les espaces, et le gé-

nie de la mort s'assit sur cette matière informe, et il émana de lui comme une vapeur humide et corrosive qui consuma lentement la pierre, et Dieu permit que son œuvre rentrât dans le néant d'où il l'avait tirée. » — C'est à vous, messieurs, de voir où vous voulez vous arrêter.

A ces mots il quitta la conversation et s'alla jeter sur un sofa, en face de la duchesse.

Tandis qu'il parlait, elle avait tenu les yeux fixés sur lui sans les en pouvoir détacher. Jamais il ne lui avait paru si beau, c'est-à-dire que jamais elle ne l'avait tant aimé. Toute sa personne respirait une dignité froide et sévère; tout en lui était distingué; miroir fidèle de son âme, son visage était empreint d'une fierté peut-être un peu superbe, mais point arrogante, et l'ironie rendait sa bouche encore plus belle. Si gentilhomme veut dire homme noble, certes, le gentilhomme ici n'était ni le duc avec sa physionomie terne, effacée; ni le comte, avec son œil effréné et sa lèvre sensuelle; c'était le plébéien Chavornay; il avait, lui, la vraie noblesse, celle de l'âme, et la vraie beauté, celle qui vient

du dedans et qu'illumine la pensée. Il était en tout le contraire du duc, et, passant de l'un à l'autre, les regards d'Hélène faisaient malgré elle de tristes rapprochements et des comparaisons alarmantes.

Assis en face d'elle, Chavornay ne la perdait pas de vue ; il la contemplait en silence avec une ardeur magnétique, et si ses yeux la quittaient un instant, c'était pour se porter sur Campomoro qui était près d'elle, et qui prenait, pour en imposer à son rival, les airs dégagés d'un conquérant. — Il est donc vrai, se disait alors Chavornay, en reportant ses regards sur la duchesse ; elle a rendu son cœur à cet homme ! Hélène succède à la Paola !... Cela lui paraissait une telle ignominie, une telle profanation ; tous les instincts délicats et nobles lui semblaient tellement outragés par cette union sacrilége, toutes les harmonies de la nature tellement faussées, que des voix s'élevaient en lui et lui disaient : Non, cela ne saurait être, cela n'est pas ; cet homme n'est qu'un fat et un menteur.

L'attitude de la duchesse semblait donner un

démenti à tout ce qu'il avait cru, à tout ce qu'il croyait encore. Elle était, selon sa coutume, à demi couchée sur son divan, la tête appuyée sur sa main, et elle répondait aux empressements du comte par une froideur marquée; elle lui parlait à peine et ne le regardait pas; mais Chavornay était trop prévenu pour se rendre à ces apparences. — Comme elle a vite appris à dissimuler! pensait-il; la ruse est donc entrée dans ce cœur loyal, digne compagne d'un si indigne amour! Et il retombait dans sa triste certitude.

Cependant Hélène était si ravissante qu'il n'en pouvait arracher ses yeux, et pourtant il se prétendait guéri. Sentant son inconséquence, il se mentait à lui-même et voulait se faire croire qu'il ne contemplait cette femme que comme une statue qu'on regarde parce qu'elle est là, et qu'on admire parce qu'elle est belle. Placé sous l'égide de cet ingénieux sophisme, il ne songea plus à détourner les yeux et poussa presque jusqu'au vertige son ardente contemplation. Immobile, muet, il ne pensait plus, il respirait à peine; absorbé dans une impression vague, pro-

fonde, indéfinissable, unique, il paraissait avoir perdu la faculté de la parole et du mouvement; toute sa personne était comme paralysée, c'était une véritable, une invincible fascination. Et il appelait cela une guérison. O stoïque vertu! sublime austérité du portique! voilà donc vos victoires, et c'est ainsi que vous gardez vos conquêtes!

Tout à coup la pensée qu'on pouvait l'observer le réveilla en sursaut. Il fut pris d'un accès de timidité excessive, et son regard fit avec inquiétude le tour du salon. Il se rassura : le duc était à une partie d'échecs avec Campomoro; le docteur venait de sortir. Chavornay reporta son regard sur Hélène; leurs yeux se rencontrèrent, elle rougit beaucoup.

— Elle a honte d'elle-même! se dit l'implacable inquisiteur; elle n'ose plus soutenir mon regard. Et faisant sur lui un puissant effort, il se leva brusquement, et passa sur le balcon, sans lui avoir adressé la parole.

Le grand air le soulagea; la nuit était fraîche et le ciel si limpide, qu'il distingua à la

clarté des étoiles la neige de l'Apennin. Cette vue le reporta aux Alpes, à ces Alpes qu'il allait revoir, et il se rappela alors ce qu'il avait oublié, c'est que son départ était irrévocablement fixé, et qu'il n'était venu ce soir au palais de Lanfranchi que pour prendre congé de la duchesse et du duc. Comme il se disposait à rentrer dans le salon pour remplir enfin l'objet de sa visite, Hélène se leva du divan, où elle était restée, et fit quelques pas vers le balcon; mais elle s'arrêta, parut hésiter, et se décida enfin à avancer. Chavornay fut impitoyable; il vit son embarras, et ne fit pas un pas vers elle; il la laissa venir jusqu'à lui.

— Que vous avons-nous donc fait, pour nous traiter ainsi? lui dit-elle sans préambule et d'une voix dont l'assurance forcée déguisait mal la timidité. Vous partez sans rien dire, vous n'écrivez pas, et nous apprenons votre retour par hasard. Vous avons-nous fait quelque chose, ou bien est-ce un caprice?

— Oh! madame, vous voulez rire en vérité, le caprice me siérait mal.

— Alors c'est de la bizarrerie.

Chavornay, un peu surpris de cette brusque et franche interpellation, balbutia quelques excuses banales.

— Ne vous excusez pas, car vos excuses sont des défaites; tout le monde a des affaires, tout le monde fait des voyages, mais on écrit à ses amis, et l'on ne part pas en traître comme vous l'avez fait. D'ailleurs, on vous a vu hier au théâtre, pourquoi n'êtes-vous pas venu dans ma loge comme à l'ordinaire? Vous ai-je fait quelque chose?

— Rien, répondit-il d'un air qu'il essayait de rendre dégagé et même ironique; mais hier, au théâtre, vous aviez l'air si bien occupée, que je me serais fait scrupule de vous déranger.

— Au nom de Dieu, pas d'ironie; vous savez que je n'entends rien à demi-mots, et que je n'ai su de ma vie deviner une énigme. Si vous voulez que je vous comprenne, il faut dire les choses par leur nom. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dans ma loge?

— Et bien! madame, pour vous parler fran-

chement, parce qu'on avait l'air d'y désirer la solitude; et moi, je n'aime à être de trop nulle part. C'est de la bizarrerie, peut-être, mais je suis fait ainsi, moi.

— Je ne vous comprends pas encore, répliqua la duchesse qui commençait pourtant à comprendre, à moins que vous n'ayez l'intention de me faire une plaisanterie de mauvais goût.

— Je ne plaisante pas; on se comportait avec vous de manière à faire croire que toute visite serait importune, et qu'on avait le droit d'exiger le tête-à-tête.

— Exiger le tête-à-tête! Que voulez-vous dire? Ceci passe la plaisanterie et devient sérieux.

— Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous dis cela; vous êtes bien libre de vos actions, et je n'ai rien à y voir; n'ayant aucun droit sur vous, je n'ai ni reproches ni observations à vous faire, et toutes plaintes de ma part seraient ridicules. Je conçois que les assiduités d'un gentilhomme, beau, élégant, à la mode, flattent infiniment une femme, et lui soient plus agréa-

bles que celles de tel homme pauvre, obscur, sans nom ; mais quand on est tout cela, madame, et que de plus on est fier, on se retire, de peur de se rendre incommode. Vous m'avez demandé une explication franche, la voilà.

— Elle est franche, en effet, elle l'est même beaucoup, mais elle n'est pas claire, et je n'ai pas encore saisi le sens de cette brusque sortie.

— Vous avez aujourd'hui l'entendement dur; je m'exprime, ce me semble, en termes assez catégoriques.

— Monsieur, dit la duchesse blessée, vous en avez dit trop pour n'en pas dire davantage, je m'offenserais de vos réticences, et personne n'a le droit de m'offenser.

— Eh! madame, quand un homme baise en public le mouchoir d'une femme, et que cette femme le souffre, on peut bien supposer qu'elle désire être seule.

— Baiser mon mouchoir! à moi! Qui vous a fait un pareil conte?

— Personne.

— C'est donc vous qui l'inventez ?

— Madame, je n'invente rien, je l'ai vu.

— Où ? qui ? Que voulez-vous dire enfin ? Expliquez-moi toutes ces énigmes.

— Dispensez-moi, au contraire, d'en dire davantage, j'en ai déjà plus dit qu'il ne me convenait d'en dire; il me siérait mal de vous demander vos secrets.

— Je n'ai point de secrets, monsieur.

— En effet, ce que j'ai vu, toute la salle a pu le voir comme moi.

— Mais qu'avez-vous donc vu ?

— Je vous dis, madame, que j'ai vu le comte Campomoro baiser votre mouchoir dans votre loge, et c'est la raison pour laquelle je n'y suis point allé.

— Alors je suis aveugle, car je ne l'ai pas vu. L'insolent !

— Vous êtes la seule, madame; et votre émotion avait pu faire croire qu'il en était autrement.

— Mon émotion ! Je me souviens, en effet, que j'ai été émue, mais par une tout autre

cause; puisque nous en sommes venus jusqu'ici, je puis bien vous dire que cette cause était vous.

— Moi !

— Je vous avais aperçu, et, ne vous voyant pas venir dans ma loge, j'ai été si affectée de ce procédé et de votre départ et de votre silence, que je n'ai pu me remettre durant tout le spectacle. Je me trouvais bien folle d'avoir pris tant d'amitié pour vous, et je n'en ai pas dormi de la nuit. Voilà la cause de mon émotion; soyez à l'avenir plus circonspect dans vos commentaires, et moins téméraire dans vos jugements.

Cet aveu noble et touchant, et surtout le regard qui l'accompagna, firent tomber la colère de Chavornay; il avait été révolté de ce qu'il avait d'abord pris pour une dissimulation profonde et un mensonge flagrant; mais les paroles d'Hélène portaient avec elles un si grand caractère de vérité, que ses soupçons injurieux s'envolèrent, et avec eux toutes ses terreurs; il ne doutait plus, il aimait.

— Serait-il possible, madame? s'écria-t-il

éperdu, en prenant la main de la duchesse, je ne suis qu'un rustre et un brutal ; je ne suis pas digne de mon pardon.

— Allez! répondit Hélène sans retirer sa main, ne péchez plus.

Ici ils furent interrompus, et ils ne purent plus se parler seuls le reste de la soirée ; mais ils échangèrent des regards imprudents qui les consolaient du silence : Je la calomniais, se disait Chavornay repentant ; elle ne l'aime pas, et je ne suis qu'un être inquiet et soupçonneux.

— Il est jaloux, pensait Hélène, m'aimerait-il vraiment? Et cette idée, au lieu de l'effrayer, faisait battre son cœur d'une joie ineffable et nouvelle.

Chavornay était entré au palais Lanfranchi, septique, indigné, jaloux, il en sortit croyant, apaisé, plus amoureux que jamais, et ne songeant plus à un départ, dont le nom n'avait pas même été prononcé.

XI.

LE BAL.

Le grand principe de Campomoro, en fait de séduction, était de frapper vite et fort afin d'étonner; il aimait à vaincre par surprise, et à prendre d'assaut les femmes, comme il disait, et par un coup de main. Ce qu'il voulait d'elles peut être pris en effet de cette manière. La loi des âmes, au contraire. est la liberté; elles ne

se violentent pas, elles se rendent ; elles ne veulent rien accorder, comme elles ne veulent rien devoir qu'à la persuasion ; il n'y a de douceur pour elles que dans l'abandon volontaire, et leur union ne saurait s'accomplir qu'en vertu du contrat libre, amoureusement consenti. Le Corse ignorait ces doux et tendres mystères ; aucune femme encore ne l'y avait initié, et il les confondait toutes dans un mépris stupide et brutal. Pour lui, l'amour était tout entier dans la possession ; et, comme au fond de ses désirs il y avait toujours un fond de férocité, il était homme à se porter aux dernières extrémités pour arriver à ses fins. Si sa vanité surtout était en cause, il était capable de tout.

Il avait mal débuté avec la duchesse, et cette idée l'importunait. Il avait besoin de se réhabiliter à ses propres yeux ; il ne lui suffisait plus de compromettre Hélène, il fallait qu'il la possédât ; mais l'occasion qu'il épiait avec tant d'angoisse ne se présentait pas, et menaçait de ne pas se présenter de longtemps, car il pouvait supposer qu'Hélène, malgré son pardon et son

apparent oubli, était sur ses gardes et partant difficile à surprendre. Le retour de Chavornay, qu'il s'était flatté d'avoir éloigné à jamais, rendait sa position plus délicate et le tête-à-tête presque impossible ; mais cet obstacle même était un aiguillon ; il ne pouvait plus reculer sans passer pour avoir été supplanté par son rival ; et quelle honte pour un homme comme lui, si le monde, après l'avoir cru vainqueur, le voyait vaincu, et vaincu par un Chavornay !

Et puis l'attente commençait à lui paraître longue : ce rôle de dissimulation et de contrainte qu'il s'était imposé, lui pesait ; ses instincts violents le sollicitaient puissamment, il fallait en finir, même au prix d'un scandale public ; aussi bien n'est-ce pas le scandale qui l'effrayait ; il le recherchait, bien loin de le fuir. Il se reprochait toujours d'avoir échoué la première fois par sa faute, et de s'être mépris sur le véritable caractère de la duchesse ; maintenant il la connaissait mieux. C'est une tête romanesque, se disait-il, il faut l'étonner par un coup audacieux, imprévu, saisissant, quelque chose

qui la frappe, l'entraîne et la détermine immédiatement, avant qu'elle ait eu le temps de la réflexion. Mais pour tenter ce coup décisif, il fallait une occasion, et c'est cette occasion qui n'arrivait pas. Il l'attendait de son habileté, le hasard la lui présenta.

Sur ces entrefaites, la cour était venue de Florence à Pise pour passer la saison d'hiver, et le gonfalonier lui donna un bal, dont la duchesse d'Arberg devait être le plus bel ornement. Un bal italien est un bal comme tous les autres. On est là à Paris, on est à Vienne, à Moskou, on est partout, excepté en Italie. Le génie de l'imitation règne en despote dans les salons italiens, et le plaisir y vit d'emprunt. Toutes les nations de l'Europe lui font l'aumône : la France lui envoie sa contredanse aux mille trames, l'Allemagne sa valse indolente, la Russie sa sauvage mazurka, mais les danses nationales sont proscrites comme roturières ; nées sous le chaume, elles sont sévèrement consignées à la porte des palais. Une seule a trouvé grâce, la montferrine ; encore n'oserait-elle se

présenter tous les jours. Modeste et simple villageoise, elle entre d'un pied furtif et se glisse au milieu du beau monde avec timidité. Mais le joyeux *trescone*, mais la volcanique tarentelle sont à l'index; on les relègue au village. Les exilées sont bien vengées par la monotonie et l'ennui qui débordent à pleine coupe dans ces salons si dédaigneux; et tandis qu'on baille sous les lustres, le tambour de basque, la guitare et les castagnettes enivrent le peuple d'harmonie et de joie sous les oliviers de la Lombardie, et sous les orangers napolitains.

Le bal du gonfalonier était un bal comme tous les autres. Il n'est pas besoin de dire quelle en était la reine; toute comparaison même eût été injurieuse, tant la distance était immense entre elle et les autres femmes. On peut trouver les étoiles brillantes tant que durent les ténèbres, mais quand le soleil a paru, cherchez les étoiles. La duchesse d'Arberg n'était pas de ces météores impétueux qui emportent bruyamment dans leur tourbillon des nuées d'adorateurs. Les adorateurs se rangeaient de-

vant elle ; ils bordaient la haie sur son passage, et se prosternaient par la pensée, frappés de silence et de respect. On eût dit un de ces anges bénis de Dieu qui visitaient la terre en sa jeunesse ; les hommes s'agenouillaient devant eux, les adoraient, baisaient la trace de leur aile, et quand l'ange s'envolait au ciel ils le suivaient de l'œil avec amour dans le sentiment de leur indignité. Telle était l'impression que produisait sur le cœur des assemblées, cette beauté calme, idéale, languissante. Sa présence était une faveur dont on était toujours reconnaissant et fier.

Ce soir-là sa toilette était d'une simplicité qui contrastait avec les gros atours des beautés indigènes ; elle avait voulu se faire pardonner, par la modestie de sa parure, la supériorité de sa beauté. Elle était en blanc et ne portait sur elle ni diamants ni bijou d'aucune espèce ; il faut être bien sûre de soi pour se risquer ainsi ; mais Hélène pouvait tout oser ; l'éclat de sa peau, la fraîcheur de son teint lui permettaient ces défis hasardeux ; et plus l'épreuve était délicate et périlleuse, plus son triomphe

était assuré. Rejeté derrière la tête, sans pourtant cacher sa magnifique chevelure, un léger voile de tulle blanc, comme sa robe, donnait à cette poétique figure je ne sais quoi de fantastique, d'aérien qui épurait les rêves des imaginations les plus audacieuses et les plongeait en de mélancoliques extases. Pour effleurer seulement d'une pensée profane cette raphaëlesque image de grâce et de pureté, il fallait être la brutalité même, ou Campomoro.

Quelle occasion pour lui d'afficher Hélène et de réhabiliter, par les apparences du bonheur, sa vanité vindicative! Il se constitua, dès le commencement de la soirée, son cavalier servant; il la suivait pas à pas, l'accablait de ses soins intéressés, éloignait d'elle, par son assiduité opiniâtre, tous les danseurs; et le fat impudent joua son rôle de mensonge avec tant d'aplomb et tant de persévérance que personne ne douta plus qu'il ne fût en effet ce qu'il feignait d'être; l'essaim bourdonnant du café des Stances recommença ses commentaires et ses sarcasmes.

Chavornay même, ô néant de la certitude! fragilité des convictions! Chavornay, qui avait presque reçu les confidences d'Hélène, Chavornay fut encore ébranlé. Comme elle l'accueille! murmurait-il en lui-même; et le doute se dressa une seconde fois dans son âme, armé de ses soupçons et de ses tortures. Hélas! il aimait, il aimait en silence, et l'amour qui ne s'est pas encore révélé est ce dieu mystérieux des mages enfanté dans l'éternité pour dire : Peut-être. Peut-être sans aimer le comte était-elle vaine de sa conquête, flattée de ses hommages; peut-être était-elle, comme toutes les femmes, plus avide d'encens que d'amour, et moins blessée de l'audace entreprenante qui se risque et livre des otages, que du respect timide et fier qui se réserve et reste à l'écart; peut-être avait-elle pour lui à son insu un secret penchant; peut-être se mentait-elle à elle-même; peut-être l'aimait-elle; peut-être la femme loyale avait-elle dissimulé?

L'attitude de Chavornay dans le monde était haute et froide; mais ce dédain n'était souvent

qu'une contenance et une timidité déguisée. Il voulait imposer d'autant plus qu'il se sentait plus mal à l'aise. Il arriva tard au bal. A demi caché dans l'angle d'une croisée où il n'avait pas encore été aperçu par la duchesse, il attachait sur elle et sur son faux cavalier un œil sombre et jaloux, un de ces regards funestes tel que Lancelot en dut attacher sur Paul et Françoise de Rimini, le jour où ils n'en lurent pas davantage. Ses dents et ses lèvres serrées donnaient à sa physionomie une expression sinistre; il avait quelque chose de Satan précipité du ciel dans les abîmes. L'épreuve était trop forte; il n'y put résister longtemps, et, quittant la place, il se mit à errer comme une âme en peine à travers les salons.

Il s'alla réfugier au fond d'un petit boudoir perdu au bout des appartements; il était désert, personne ne poussait jusque-là, et cette solitude semblait plus profonde, plus recueillie, comparée au mouvement et à la presse des salons. Une lampe d'albâtre suspendue au plafond par une chaîne d'argent répandait une lueur douce

et voilée sur les tentures bleues de l'amoureux sanctuaire, et reposait la vue des lustres éblouissants. Ce lieu semblait préparé pour Chavornay et l'attendre; il se jeta en entrant sur un divan voluptueux, et tomba dans la rêverie. La musique affaiblie du bal arrivait à lui en soupirs mélodieux, mêlée au parfum des fleurs et des femmes, dont les salons voisins étaient émaillés.

Serré par la jalousie, son cœur s'amollit et s'ouvrit par degrés, non pas à l'espérance, mais à une mélancolie moins âpre. Il fut saisi au milieu de ces fêtes étrangères, où il se trouvait si seul, d'un immense regret de la patrie absente, et, comme un aigle prisonnier qui rompt sa chaîne, son âme s'envola vers les montagnes. Que le faste de ce monde où l'orage l'avait emporté, lui paraissait pauvre et mesquin, comparé aux agrestes beautés de cette nature où il était né, où il avait grandi, qu'il n'aurait jamais dû quitter! et cet orchestre ambitieux qu'était-il auprès des simples harmo-

nies des Alpes? Il entendait le vent gémir dans les sapins parfumés, l'avalanche tonner au fond des vallées, le cor des hautes cimes rappeler autour du chalet les troupeaux égarés ; il voyait la cascade ondoyer dans l'espace comme une écharpe blanche, ses lacs bercer au soleil leur mobile azur, ses glaciers dresser au ciel leurs pyramides aiguës et se teindre en rose au sourire du matin. Il assistait comme jadis à ces fêtes de la nature dont il avait été si longtemps l'hôte le plus assidu ; et, se rappelant ses joies d'alors, ses généreux enthousiasmes, les mâles et fières pensées où il trempait son âme, il se demandait pour la millième fois, comment le montagnard pauvre et frugal était devenu l'hôte des grands du monde, et quel vertige l'avait précipité du sommet libre des Alpes, dans les fers d'une duchesse.

Qu'elle l'aime donc, se disait avec amertume l'ombrageux plébéien, qu'elle aime son gentilhomme, et toi, mon âme, apaise-toi et sois toi-même. Reine détrônée, ressaisis l'empire et

va régner sur les montagnes ! Puis, se réfugiant de la tristesse dans l'orgueil, il s'écriait avec le vieux Corneille :

> Je connais mes défauts, mais après tout je pense
> Etre pour elle encore un captif d'importance.

Cette conformité de situation et d'émotion avec le poëte de l'énergie et de la grandeur le flattait ; il y puisait des consolations, des forces, et il rêvait des femmes moins dédaigneuses de ses dons.

Comme il était là, plongé dans ses mornes rêveries, il vit tout d'un coup paraître à la porte du boudoir, une figure blanche, c'était la duchesse ; il fut si ému, elle était si belle, que la force lui manqua pour se lever et l'aller recevoir ; il resta immobile sur le divan. Son premier mouvement fut de tomber à ses pieds, et cette tentation devint chez lui un besoin si impérieux qu'il lui fallut recueillir toutes ses forces pour n'y pas succomber.

— On vous cherchait, lui dit-elle de cette voix douce et pénétrante qui descendait au fond des entrailles.

— Moi! madame, et pourquoi?

Mais avant d'avoir reçu la réponse, il s'aperçut qu'elle était accompagnée de Campomoro. La tête abhorrée du Corse lui apparut par-dessus l'épaule d'Hélène comme une vision sinistre. A cette vue il se leva brusquement, et prenant un air insouciant :

— Ce boudoir est charmant; qu'en dites-vous, duchesse? Ne dirait-on pas que le maître de la maison l'a réservé tout exprès...

— Pour les solitaires, dit Hélène achevant la phrase.

— Et pour les vaincus, ajouta le comte, en jetant sur Chavornay un regard railleur.

Chavornay pâlit de rage à ce mot insolent; mais il feignit de n'en pas comprendre l'application, et, après quelques instants d'une conversation insignifiante, il laissa dans le boudoir la duchesse avec son satellite et s'alla plonger dans le tourbillon du bal.

Hélène était loin de s'attendre à un pareil accueil, elle en fut blessée et plus encore contristée, car le sentiment qui l'avait amenée jus-

que là, à la recherche de Chavornay, était plein de douceur et d'amour. Depuis l'explication qu'elle avait eue avec lui sur son balcon et les demi-confidences qu'elle lui avait faites, elle s'était montrée beaucoup plus réservée encore que par le passé ; quoiqu'elle n'eût parlé que de son amitié, elle craignit d'en avoir trop dit, et de lui avoir donné des espérances. Elle s'était donc appliquée dès lors à tenir la balance égale entre les deux rivaux, et s'était fait pour ainsi dire contre Chavornay un rempart de Campomoro.

D'ailleurs, elle avait pardonné au Corse sa tentative en considération de la retenue qui l'avait suivie. Il est de ces hommes, pensait-elle, qui croiraient offenser une femme en n'essayant pas ; mais il a eu du moins le bon esprit de ne pas insister. Elle lui en savait gré et l'outrage était de ceux qui trouvent grâce auprès de toutes les femmes. Cependant ce mouchoir baisé en plein théâtre lui avait donné à penser et lui rendait suspectes les assiduités du faux repenti.

A ce bal surtout elles lui étaient importunes ; mais l'absence de Chavornay, qui était arrivé si tard, l'avait laissée à la merci du comte.

Perdue au milieu de ces étrangers, dont pas un ne lui était sympathique, elle avait accueilli les soins du seul homme qu'elle connût là, par ennui, par usage, par distraction; et certes, il n'y avait pas là de quoi éveiller la jalousie. Chavornay, moins que personne, avait le droit d'en avoir : on donnait le bras à son rival; le cœur était ailleurs: on en cherchait un autre dans ce salon vide, on s'étonnait de son absence, on s'en demandait compte. Serait-il reparti brusquement? ou si ce long retard n'était qu'un calcul de coquetterie? On avait les yeux sur la porte, on épiait les nouveaux venus, et à chaque mécompte succédait une espérance nouvelle. Ne voyant rien paraître, on était allé à la découverte, de salons en salons, jusqu'au fond de ce boudoir où l'on avait trouvé un accueil si brusque et si peu mérité. O sympathies silencieuses! secret accord des âmes! jeux du destin! Tandis que le jaloux enfant des Alpes, injuste par amour, ingrat par ignorance, déplorait son abandon, il était élu entre tous pour régner sur la reine de cette fête où il se croyait si seul.

A peine était-il replongé dans le tourbillon qu'il vit reparaître la duchesse, suivie de son obstiné champion. Elle dansait avec lui, et, soit hasard, soit préméditation, elle vint se placer près de Chavornay, assis seul à l'écart, et presque enveloppé dans les plis d'un rideau, où il semblait vouloir se perdre à tous les yeux. Hélène dansait à ravir : elle unissait à la grâce et à l'élégance françaises la mollesse et la langueur allemandes, et cette union des deux races était adorable en elle. Chavornay suivait d'un œil morne les mouvements de ce corps souple et majestueux, et il s'enivrait d'une volupté sombre. Hélène était silencieuse et triste ; elle ne parlait pas à son danseur, elle ne regardait pas Chavornay. Moi, qui le cherchais avec tant d'affection, se disait-elle, et qui l'ai trouvé avec tant de joie, me recevoir ainsi ! C'est un homme bizarre et hautain. J'étais bien folle de supposer qu'il pouvait aimer ; il n'aime pas ! Et elle se promettait bien de lui garder une longue rancune. En concluant avec elle-même ce pacte de vengeance, elle se retourna vers lui, comme pour le sceller par un regard de reproche et de

menace. Il avait l'air si malheureux, si souffrant, qu'elle fut désarmée, et sa colère tomba comme une vague assoupie. Une légère écharpe de tulle blanc était jetée sur son cou; elle l'ôta, comme si elle l'eût gênée pour danser, et, allant droit à lui, elle la lui donna à garder.

— Au nom de Dieu, ajouta-t-elle d'une voix plus basse, délivrez-moi de cet homme, il m'obsède! Je vous donne la première valse, ou plutôt donnez-la-moi.

Sans attendre la réponse, elle reprit sa place dans la contredanse.

Chavornay grandit de deux coudées. Il se leva par un mouvement involontaire, comme s'il eût voulu dominer la salle de toute la hauteur de son orgueil.

— Elle ne l'aime donc pas! se répétait-il avec ravissement. Et c'est sous ma protection qu'elle vient se placer!

Honoré d'un si haut mandat, son âme s'éleva jusqu'à Dieu dans les élans d'une gratitude sans bornes. Quant à l'écharpe remise entre ses mains, elle fut bien gardée, il la glissa furtive-

ment sur son cœur, et l'y oublia si bien, qu'il ne la rendit pas à la duchesse.

Après la danse et quand Hélène eut regagné sa banquette, il s'approcha d'elle avec tant d'empressement qu'en l'abordant il coupa brusquement la parole au Grand-Duc, qui causait alors avec elle. Il ne s'aperçut de son infraction à l'étiquette, qu'à la rumeur improbatrice partie de la tourbe servile des courtisans rangés respectueusement en cercle autour du prince. De ce moment, aucun ne parut reconnaître l'insolent étranger ; le plus courageux lui serra furtivement la main, en la lui tirant plus bas que le genou, afin de mieux cacher son audace. O monarchie ! c'est donc là ce que tu as fait de ces fiers républicains du moyen âge ! Abjection et douleur ! Chavornay n'avait été que distrait : il avait l'âme trop fière et trop fondamentalement républicaine, pour se permettre jamais ces puériles bravades. Il fit au prince une inclination muette, en signe d'excuse, comme il aurait fait à tout homme qu'il eût de même interrompu, et il continua à entretenir la duchesse ;

mais la valse attendue avait recommencé : ils s'élancèrent dans le flot des danseurs.

Quelle ivresse ! quelle épreuve ! Jamais Chavornay n'avait été si près d'Hélène, jamais Hélène si près de Chavornay. Il enlaçait de son bras éperdu cette taille adorée ; elle s'abandonnait à son étreinte sans résistance, et il la rapprochait toujours plus près de lui, jusqu'à sentir les battements de son sein contre sa poitrine. Leurs mains tremblaient, leurs haleines se confondaient, leurs lèvres se touchaient presque, et la mesure, de plus en plus précipitée, achevait d'embraser leur sang ; leur âme nageait dans l'extase ; ils ne voyaient plus rien, n'entendaient plus rien ; et ils tournaient dans les bras l'un de l'autre, emportés par le vertige et l'amour.

Tout à coup la musique cessa : la valse était finie. Que devinrent-ils dans ce repos subit et plein de périls ? Immobiles, muets, leurs yeux se rencontrèrent : ils se dirent tout. Un long silence régna. La duchesse tenait entre ses doigts une feuille de laurier détachée de son bouquet ;

elle la portait à ses lèvres par contenance, et la laissa tomber machinalement à ses pieds. Chavornay s'en empara avec un empressement qu'il ne chercha pas à dissimuler, et la porta à ses lèvres avec une ardeur muette et concentrée qui corvrit de rougeur le noble front d'Hélène. La feuille consacrée alla rejoindre l'écharpe où l'amour l'avait mise et ne la quitta plus.

Campomoro avait tout vu et tout compris. Supplanté à la face du bal, il avait la rage au cœur. Jaloux de reprendre sa position perdue, il s'approcha brusquement de la duchesse, pour lui offrir le bras, et il éloigna, en passant, son rival, d'un coup de coude si violent, qu'il le poussa deux pas en arrière. Il faut avoir été insulté en présence de la femme aimée, pour comprendre ee qui se passa alors dans Chavornay, déjà irrité profondément par le mot du boudoir. La colère, la jalousie, la vengeance, toutes les passions meurtrières se mirent à bouillonner dans cette âme hautaine. Il jeta sur l'agresseur un œil fauve, homicide; et son premier mouvement fut de le terrasser, de l'écraser sous

ses pieds. Le comte avait bien murmuré une espèce d'excuse banale ; mais elle n'avait été ni acceptée ni même entendue : il fallait du sang.

Une seule personne s'était aperçue de cette tragédie muette : Hélène avait lu dans le regard de l'offensé qu'une scène de violence était inévitable, et elle en avait pâli d'effroi. Elle n'eut plus, dès-lors, qu'une pensée, ce fut de séparer les deux champions. Quoique Chavornay eût, à cause d'elle, poussé la retenue jusqu'à l'héroïsme, elle craignait un éclat public, et travailla à le prévenir. Dans ce but, elle feignit une grande fatigue, et, quoiqu'il fût peu séant de quitter le bal avant la cour, elle demanda sa voiture; elle espérait qu'un des deux rivaux l'accompagnerait; peu lui importait alors que ce fût l'un ou l'autre, pourvu qu'elle les séparât. Il était de bonne heure, la voiture de la duchesse n'était pas encore arrivée : Campomoro s'empara de cette circonstance avec transport, et, avec une présence d'esprit et une promptitude admirable, il jura de la mettre à profit

pour frapper enfin le grand coup qu'il méditait. Voyant le duc et Chavornay engagés dans une conversation qu'ils ne pouvaient quitter, il sortit, comme pour avertir les gens de la duchesse, et revint lui dire que sa voiture l'attendait : elle prit son bras pour descendre.

La nuit était sombre et pluvieuse; Hélène était émue : elle s'élança dans le carrosse avec précipitation, le comte s'y élança après elle, et les chevaux partirent au grand trot.

XII.

UNE SURPRISE.

— Cette voiture n'est pas la mienne, monsieur le comte.

—Non, duchesse; la vôtre n'était pas arrivée, et j'ai pensé que vous aimeriez mieux prendre la mienne, que d'attendre.

— Votre cocher se trompe, dit la duchesse un instant après; il ne prend pas le chemin du palais Lanfranchi.

— Le Lung'Arno sera sans doute barré, répondit Campomoro d'un air indifférent.

— Mais appelez-le donc, reprit Hélène après une pause; il est tout à fait perdu, nous voici à la porte de Lucques.

Ces paroles n'étaient pas prononcées que la porte était franchie, et le carrosse roulait en pleine campagne; un soupçon traversa le cœur d'Hélène; elle eut un frisson d'inquiétude et tressaillit malgré elle.

— Que signifie ceci? dit-elle d'une voix un peu émue; vous ne me conduisez donc pas chez moi?

— Non.

— Vous faites là, monsieur le comte, une plaisanterie de bien mauvais goût.

— Jamais plaisanterie ne fut plus sérieuse, madame.

— Que prétendez-vous, monsieur? m'auriez-vous attirée dans un guet-apens?

— Un guet-apens, non, mais une embuscade.

— Vous allez me reconduire chez moi, monsieur, je vous en prie, et, au besoin, je vous l'ordonne; je suis lasse, et j'ai besoin de repos.

— Et moi aussi, s'écria le comte avec impétuosité; moi aussi j'ai besoin de repos; il faut que vous me le rendiez, car vous me l'avez ôté. C'est trop dissimuler, c'est trop me taire; et comment avez-vous été aveugle au point de ne pas lire au fond de ce cœur qui brûle depuis si longtemps pour vous? Comment, avec votre finesse et votre sagacité, n'avez-vous pas percé vous-même les masques ridicules dont je couvrais ma passion? Car je vous aime, madame; je ne peux ni ne veux le taire. Eh! croyez-vous qu'on puisse vous approcher sans vous aimer, et vous aimer sans tout faire pour vous obtenir.

Il voulut prendre à ces mots la main de la duchesse; mais elle la retira et se tint retranchée au coin du carrosse, enveloppée tout entière dans un manteau d'hermine.

— Vous êtes vif, monsieur le comte, dit-elle froidement; restons-en là, je vous prie; vous ne voulez pas, j'espère, faire un scandale ridi-

cule, en me forçant à me mettre sous la protection de vos gens?

— Vous le voudriez en vain; nous sommes seuls, mon valet m'est dévoué aveuglément, et mon cocher a l'ordre, quoi qu'il arrive, de ne s'arrêter qu'à Lucques.

— Je vous préviens, monsieur, que vous ferez un voyage inutile.

— Oh! que non pas, madame, répondit le comte avec autorité; je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer.

— Je vous demande pardon, monsieur, vous reculerez, et vous allez me reconduire chez moi immédiatement. Je vous porte le défi de pousser plus loin cette trahison.

— Ne me défiez pas; vous ne savez pas jusqu'où la passion peut emporter un homme, un Corse. Vous n'avez jamais aimé.

— J'aime mon mari, monsieur.

— Eh! madame, on est à son mari; mais, est-ce qu'on l'aime?

— Et vous voudriez d'une femme qui ferait ce honteux trafic d'elle-même, et qui serait à un

homme qu'elle n'aimerait pas, afin d'en mieux cacher un autre?

— Mon Dieu! madame, c'est l'histoire de toutes les femmes, et la société n'en va pas plus mal; vous avez les idées du peuple, duchesse, et point du tout celles de votre rang; votre Chavornay vous influence, comme si un homme de sa sorte entendait rien à ces choses-là.

— J'ignore s'il les entend ou non; mais j'espère, pour son honneur, qu'il les entend autrement que vous.

— Pour son honneur, madame!

— Oui, monsieur, pour son honneur.

— Est-ce manquer à l'honneur, que d'aimer?

— Non; mais c'est y manquer, que de se faire l'ami du mari pour séduire la femme. Si c'est ainsi qu'aiment les gentilshommes et qu'ils entendent l'honneur, je suis peu flattée de leur appartenir. Je me suis souvent plainte à Dieu de ce qu'il ne m'avait pas fait la grâce de me donner des enfants; mais je me félicite aujourd'hui de n'en pas avoir; ils trouveraient dans leur ordre, tel que vous l'avez fait, des doctri-

nes et des exemples trop peu en harmonie avec les enseignements de leur mère : en suivant mes leçons, ils souffriraient de l'abjection patricienne ; en suivant les vôtres, ils se déshonoreraient ; il vaut mieux qu'ils ne soient pas nés.

Ces idées de maternité attendrissaient toujours la duchesse ; elle se tut pour ne pas laisser paraître son émotion, et retint un soupir prêt à briser son cœur, et une larme prête à mouiller ses yeux.

— Vous êtes émue, s'écria le comte enflammé d'une folle et chimérique espérance ; je le vois, vous le nieriez en vain, ne vous roidissez pas ; laissez-vous aller aux émotions qui vous gagnent.

— Je suis émue, c'est vrai, mais de surprise, et mon émotion fait peu d'honneur à celui qui la cause : c'est la première fois que l'on me tient un pareil langage ; vous me permettrez bien de m'en étonner ; je fais plus que m'en étonner ; je m'en offense et je m'en offenserais bien davantage si, après m'avoir entraînée ici par surprise, vous persistiez dans votre triste dessein.

— Vous êtes bien de votre pays, et les glaces du nord coulent dans vos veines ; vous raisonnez comme un docteur, mais vous n'aimez pas ; votre rigueur n'est que de l'insensibilité ; vous ne savez rien pardonner à l'amour !

— De grâce, monsieur, je vous dispense de toute justification.

— Qui vous a dit que je voulusse me justifier ? Non, madame, je n'ai pas besoin de justification ; si je suis coupable, ce n'est pas du moins envers vous ; je suis innocent à vos yeux. Accusez-moi de perfidie, de déloyauté, d'insolence, j'accepte tous vos reproches ; je me suis lié avec votre mari afin de vous approcher à mon aise, c'est vrai ; il y a six mois que je cherche à vous surprendre et que je vous tends des piéges, c'est encore vrai, je ne m'en défends pas ; et maintenant que vous êtes ma prisonnière, je réclame le droit du vainqueur, je compte user de ma victoire sans miséricorde, tout cela est encore vrai, et je sais que vous me pardonnerez ; vous en pardonneriez bien d'autres, car les femmes excusent tous les crimes, fût-ce des parricides,

s'ils sont commis par amour pour elles. D'après tout ce que j'ai fait pour vous obtenir et tout ce que je suis prêt à faire encore, jugez à quel point vous m'êtes chère, quel prix j'attache à vous et si je puis vous obéir.

— En sorte qu'au lieu de me plaindre il faut que je vous remercie. Vous en demandez beaucoup, monsieur.

— J'en demande bien davantage ! s'écria brusquement le comte revenu de sa feinte modération à sa violence naturelle. Je demande le prix d'une patience de six mois ; il faut que cette heure-ci paie tout le passé ; il y a assez longtemps que je l'attends. Mais écoutez, je ne veux pas vous prendre en traître et je vais vous parler franchement. Vous vous conduisez avec moi non pas comme une duchesse, mais comme une pensionnaire ; vous vous refusez à mes vœux avec une obstination ridicule ; vous avez des idées qui ne sont pas de votre rang, et votre tête est pleine de chimères. Je conçois que vous attachiez, jeune et belle comme vous l'êtes, un haut prix à vos bontés ; on résiste, je le veux bien, mais

enfin l'on cède ; il faut un terme à tout. Si c'est le soin de votre réputation qui vous rend si opiniâtre, c'est une précaution bien inutile; que vous soyez à moi ou que vous ne le soyez pas, c'est la même chose pour vous, car la ville et la cour sauront demain par mes gens que nous avons passé la nuit en tête à tête dans ma voiture, et je me fie au café des Stances pour tirer les conclusions. Et puis, pourquoi vous le tairais-je, si vous n'êtes pas à moi en réalité, vous l'êtes déjà dans l'opinion ; j'ai pris mes mesures en conséquence, et s'il restait quelques doutes à cet égard, le bal d'aujourd'hui les a levés, vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'échapper.

— Aveugle que j'étais ! moi qui prenais vos soins pour du repentir.

— Écoutez, duchesse, l'homme et la femme vivent en état de guerre dans la société : c'est à qui des deux se dressera les embûches les plus adroites et se défendra le mieux. Je conviens que l'autre jour j'ai été battu ; aujourd'hui je prends ma revanche et nous sommes quittes.

— Comment ne rougiriez-vous pas d'une victoire due à de pareils moyens.

— Ruse ou force, qu'importe entre ennemis? Vous avez perdu, rendez-vous de bonne grâce. Voyez-vous, chère Hélène, votre mari a raison; vous prenez les choses beaucoup trop par le côté solennel; vous n'avez jamais pu vous défaire des préjugés de votre première éducation. Mais, mon Dieu! faites comme toutes les autres, et ne veuillez pas faire secte à part; vous ne voulez pas réformer le monde, n'est-ce pas? eh bien! donc, marchez avec lui. On a un amant comme on a un écrin: ce n'est pas plus sérieux que cela; voulez-vous que je vous dise plus? vous en désirez un. Vous avez beau dire que vous aimez votre mari; vous ne l'aimez plus, il vous ennuie à la mort, et je conçois cela; votre intérieur vous est devenu insupportable, et vous n'aspirez qu'à sortir de ce tombeau. Je sais votre histoire par cœur, et je vais vous la raconter jour par jour: Vous avez épousé le duc par amour, vous avez juré d'être fidèle, et vous l'avez été tant que l'amour a

duré; maintenant qu'il est mort, tué par le mariage, vous voudriez en vain persister dans une fidélité impossible; vous lutterez quelque temps, mais l'ennui vous vaincra, il en a vaincu bien d'autres, et d'aussi exaltées que vous; vous ferez comme elles, vous calmerez vos esprits, vous descendrez du ciel sur la terre, et vous aurez des amants : ce n'est pas à votre âge et avec votre beauté qu'on s'en passe et qu'on en manque. Voilà votre histoire, osez dire maintenant que je ne connais pas les femmes !

— Vous ne croyez donc à rien ! s'écria la duchesse émue par la voix du tentateur, ni à l'honneur, ni au devoir, ni à la vertu ; vous ne croyez pas en Dieu !

— Distinguons, je n'ai jamais reculé devant un duel, ni triché au jeu; je paie exactement, et je ne dois pas un sou ; je respecte ma parole, je garde les secrets que l'on me confie, que voulez-vous de plus ? Quant au dernier article, je ne sais trop que vous dire. Je ne sais pas bien moi-même si je crois en Dieu, ou si je n'y crois pas. Dans tous les cas, je ne crois

pas du tout qu'il s'occupe de nos affaires, je le respecte trop pour le faire intervenir dans nos petits démêlés; à lui la direction générale de l'univers, à nous le monde des infiniment petits. En conscience, voudriez-vous bien mêler Dieu à nos querelles? et croyez-vous qu'il se soucie beaucoup de la voiture qui roule à cette heure sur la route de Lucques, et de ceux qui sont dedans? Il vous a donné de l'esprit, c'était à vous à en faire usage; ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas su vous défendre. D'ailleurs, où est le sacrilége? Vous avez vingt ans, j'en ai vingt-cinq; vous êtes belle, je ne suis pas plus mal qu'un autre; je ne vois pas que les lois de la nature soient si terriblement violées.

— Mais si vous ne craignez pas le jugement de Dieu, craignez du moins celui des hommes. Quand on saura votre infâme action, vous serez déshonoré.

— Vous croyez cela? Quelle naïveté! Jamais je n'aurai été plus à la mode : tous les hommes me jalouseront, toutes les femmes voudront être à moi.

— Mais enfin, monsieur, on pourra vous en demander raison.

— Qui? votre mari? lui seul en a le droit. Il ne m'assassinera pas, n'est-il pas vrai? cet usage n'est pas dans les mœurs de votre pays; j'en serai donc quitte pour un pauvre petit duel bien anodin; j'en ai vu bien d'autres; d'ailleurs, la chance est pour moi, je tire mieux que Fritz. Croyez-moi, duchesse, il n'y aura de déshonoré que vous, et de ridicule, que votre mari. Tous les honneurs de la guerre seront pour moi. Il n'y a plus pour vous qu'un moyen de sauver votre honneur, c'est d'être à moi. Mes gens se tairont, et je saurai bien trouver des prétextes à notre promenade nocturne. Bien loin de s'en fâcher, votre mari m'en remerciera. C'est un animal si crédule qu'un mari, et j'en ai tant vu!

— Je vois que vous êtes invulnérable et que votre logique est invincible. Je ne me donnerai pas le ridicule de vous faire de la morale dans un pareil moment, mais je répugne toujours à

croire que vous vouliez pousser plus loin cette scène honteuse.

— Je vous ai dit, madame, que je la pousserai jusqu'au bout.

— Vouloir une femme malgré elle! Quelle ignominie!

— Aujourd'hui, vous serez à moi par surprise, par lassitude, par nécessité; demain, vous vous donnerez avec reconnaissance. Est-ce que je ne sais pas cela? Toutes les femmes sont de même, un premier amant fait toujours un certain effet, mais elles s'aguerrissent si vite! C'est comme les conscrits au premier feu; voyez-les ensuite au second. Et puis vous êtes bien jeune, la nature est encore endormie chez vous: c'est à moi qu'était réservée la douce gloire de la réveiller. Je la réveillerai, continua-t-il en s'approchant plus près de la duchesse toujours immobile au fond du carrosse, et en s'efforçant de lui prendre la main, car je vous aime, je ne vous ai jamais désirée si ardemment; vous n'avez jamais été si belle : ce soir vous étiez divine. Oh! qu'ils seraient jaloux de moi tous vos pour-

suivants de la soirée, s'ils savaient que vous êtes là seule, avec moi, dans votre robe de bal, telle qu'ils vous ont adorée.

— Il n'y en a pas un qui ne mît l'épée à la main pour me défendre de vos outrages, s'ils savaient comment vous me traitez.

— Quelle ingratitude! Pensez-vous donc que je fasse tant de façons avec les autres femmes, et que j'y mette tant de persévérance et tant d'égards? Quoi! je me suis tu six mois, j'ai attendu tout ce temps avec une patience si héroïque que je ne m'en croyais pas capable; j'ai mis plus de soin à vous conquérir qu'un général n'en met pour prendre une ville assiégée; et maintenant encore, que je vous tiens en mon pouvoir, et que vous êtes ma captive, au lieu de commander, je supplie et vous me voyez à vos genoux. Je suis las de souffrir, j'ai besoin de bonheur; tant de silence et de combats méritent quelque chose; si vous ne voulez pas m'aimer, laissez-vous du moins aimer; je vous enseignerai l'amour; vous êtes si jeune! Laissez-vous instruire, et, bien loin de vous en repentir, vous me remer-

cierez de vous avoir ouvert ces sources de félicités inconnues. Oh! l'amour! l'amour! mais vous ne savez donc pas ce que c'est? vous n'avez jamais rien senti; le soleil du midi n'a pu fondre encore les glaces de votre cœur! Je ne sais plus ce que je dis, je ne veux plus le savoir; la passion m'aveugle, m'entraîne; je n'écoute plus rien; vous êtes belle, nous sommes seuls, je vous aime, et je suis sûr de mon pardon.

En parlant ainsi, Campomoro s'était mis aux genoux de la duchesse, et, les embrassant fortement, il devenait de plus en plus pressant. Dans cette extrémité, Hélène appela toutes ses forces à son aide, et en trouva en elle plus qu'elle ne s'en était supposé. Des puissances inconnues sommeillaient à son insu au fond de cette âme languissante; elles s'éveillèrent toutes dans ce moment d'épreuve.

— Relevez-vous, monsieur, lui dit-elle avec un froid dédain, vos instances me dégoûtent plus que vos menaces ne m'effraient.

Ce calme imposant confondait tous les plans

du séducteur, car il indiquait un parti inébranlablement pris et une volonté impossible à vaincre; des éclats de colère, des emportements, des fureurs l'eussent moins déconcerté; et puis il y avait dans cette froideur passionnée un mépris qui l'écrasait : il se releva incontinent, et, se rejetant avec rage sur le devant de la voiture, il attacha sur elle un œil ardent, audacieux, insolent. Quoique les rideaux fussent fermés, les lanternes jetaient dans le carrosse un demi-jour qui permettait de distinguer les objets. Le manteau d'Hélène avait glissé; elle était là comme au bal, les bras et les épaules nus, et son bouquet à demi caché dans son sein. Son attitude n'avait rien perdu de sa langueur, mais son teint, animé par la lutte, avait un éclat plus vif. Elle était si belle dans sa chaste immobilité que le comte, en la contemplant, achevait de perdre sur lui tout empire. Embrasé par la résistance, il promenait lentement sur toutes les beautés de ce corps voluptueux son regard impudent; il suivait avec une fixité étrange les battements de son sein; il la déflorait par la

pensée. Hélène lut dans ce regard tout ce qui se tramait dans le cœur effréné du Corse. Ce n'était plus une séduction qu'il complotait, c'était un viol. Un long silence régna : ce moment fut terrible ; Campomoro n'était plus maître de lui ; l'idée que cette proie si longtemps, si ardemment convoitée, allait lui échapper au moment où il la tenait, exaspérait sa vanité, et il devenait féroce par embarras.

— Vous aimez donc bien ce Chavornay ! s'écria-t-il avec rage ; une femme ne saurait résister comme vous faites, si son cœur n'était épris ailleurs. Cette écharpe que vous lui avez donnée à garder, poursuivit-il en écartant l'hermine que la duchesse avait ramenée sur ses épaules, il ne vous l'a pas rendue, il la conserve comme un gage d'amour, et ce bouquet, qui est à votre sein, regardez s'il n'y manque pas une feuille de laurier ? Non, cela ne peut être ! continua-t-il en arrachant le bouquet et le foulant aux pieds, cela ne sera pas ! Il ne sera pas dit que tant et de si précieux trésors soient jetés à ce va-nu-pieds : ce serait une profanation.

A ces mots, il se jeta pour ainsi dire sur Hélène comme une bête fauve, et la serra dans ses bras de géant avec une force désespérée. Elle était au bout de ses forces et resta muette et presque sans mouvement. Une joie infernale monta au cerveau du Corse; il espéra la voir s'évanouir, parce qu'alors elle serait sans défense. Il savait bien qu'on peut outrager une femme indignement, mais qu'on ne la possède jamais malgré elle.

La duchesse eut sans doute la même pensée; la crainte de revenir à elle au pouvoir de cette brute à tête humaine la sauva d'une défaillance, et Campomoro fut déçu dans son ignominieuse espérance.

Le tête-à-tête devenait insoutenable; l'embarras du comte était au comble, il ne savait plus que dire ni que faire. Il voyait avec rage qu'il avait manqué une seconde fois son coup, qu'il était à la merci d'Hélène, et qu'après une pareille aventure il allait être l'homme le plus ridicule de toute l'Italie. Toutes les passions de son île natale rugissaient dans son âme, et il lui

en aurait moins coûté de tuer Hélène que de la ramener chez elle. Pourtant il fallait bien prendre ce dernier parti.

En ce moment la voiture s'arrêta. Cette halte inattendue sauva peut-être le Corse d'un meurtre. La nuit était si sombre que le cocher avait pris un chemin pour un autre et s'était égaré. Il était allé tomber dans des herbages où la voiture se trouva prise de manière à ne pouvoir ni avancer ni reculer. Les glaces furent baissées, le comte cria à son valet d'ouvrir la portière, et descendit pour voir de quoi il s'agissait. Hélène s'élança après lui hors du carrosse, avant qu'il eût eu le temps de l'en empêcher.

Le grand air la rendit à la vie ; son premier mouvement fut de fuir, mais ses genoux fléchirent sous elle ; elle fut obligée de s'asseoir sur un tronc renversé. Elle se trouvait au milieu d'une campagne nue et déserte ; une imperceptible lumière pointait au loin dans l'ombre, comme une étoile au fond du firmament ; et, dans l'espace sombre et sans bornes, elle ne découvrait pas un être humain à qui demander

protection, pas un toit où chercher un asile. Les ténèbres étaient profondes, le silence inflexible; une pluie fine descendait sans bruit comme une forte rosée. Hélène, dans sa précipitation, avait laissé son manteau au fond du carrosse, et elle se trouvait exposée dans sa robe de bal à l'intempérie de cette nuit glacée; mais loin d'en souffrir elle en recevait au contraire un soulagement. Elle aimait à sentir le contact de la pluie froide glisser sur sa peau brûlante, et ses cheveux tout imprégnés d'humidité lui rafraîchissaient le front. Qu'eussiez-vous dit, ô Chavornay, si vous aviez vu là votre Hélène dans ses habits de fête?

Cependant la voiture était dégagée, le cocher déjà sur son siége et le valet à la portière. Le comte s'approcha de la duchesse et l'invita à remonter, d'une voix polie et assez haute pour être entendu de ses gens; l'homme du monde avait repris le dessus. Comme la duchesse restait immobile :

— Vous êtes une enfant, lui dit-il à voix basse;

et je vois bien qu'il faut vous ramener chez vous.

Les chevaux étaient en effet tournés du côté de Pise, et l'intention du comte était bien de la reconduire au palais Lanfranchi ; mais elle refusa de monter avec lui dans cette infâme voiture.

— J'aimerais mieux, lui dit-elle, me traîner sur les genoux jusqu'au bout de la terre. J'attendrai ici le jour; le premier paysan qui passera me reconduira chez moi. Le comte ne se souciait pas non plus de se retrouver en tête à tête avec elle; il prit son parti promptement.

— Sommes-nous loin de Saint-Julien? demanda-t-il au cocher.

— A cent pas tout au plus; la lumière que vous voyez là-bas est la maison des bains.

— En ce cas, madame, dit le comte à haute voix, et toujours pour ses gens, permettez-moi d'y aller seul, je ferai votre commission et je vous en rendrai compte demain. Je ne vous dis pas adieu, ajouta-t-il bas en se penchant à son oreille; ceci n'est qu'une défaite et nous nous reverrons.

— J'espère bien que non.

A ces mots, elle remonta seule dans le carrosse; le comte prit à pied, avec son valet, la route de Saint-Julien, et les chevaux partirent au galop pour le palais Lanfranchi.

XIII.

LE DÉFI.

Tandis qu'Hélène se débattait dans les bras de Campomoro, comme Andromède sous la griffe du monstre, Chavornay versait, en songeant à elle, des larmes d'enthousiasme et de ravissement. Il l'avait vue quitter le bal au bras de ce rival, qui n'en était plus un, et il n'avait pas été jaloux ; la valse révélatrice et le regard

qui l'avait suivie avaient tué dans son cœur la jalousie; il n'y avait plus de place que pour la gratitude et l'espérance. Il rentra chez lui dans une extase ineffable, et, tirant de son sein l'écharpe et la feuille de laurier que l'amour y avait déposées, il couvrit de baisers ces doux trophées tout imprégnés encore du parfum d'Hélène.

Son ivresse pourtant fut troublée; le spectre de la vengeance se dressa devant lui, et chassa dans l'espace les riantes visions de l'amour. L'outrage de Campomoro lui revint en mémoire; tant de bonheur le lui avait fait oublier; il lui fallait une réparation. Mais un scrupule s'éleva en lui : pouvait-il se battre avec le comte sans compromettre la duchesse? Ne serait-elle pas aux yeux du monde la cause d'un duel dont elle n'était que l'occasion? Et tandis qu'il ne ferait que venger sa dignité d'homme insultée, n'aurait-il pas l'air de disputer une maîtresse à un rival? Sa tendresse se révoltait à l'idée d'immoler à son orgueil l'honneur d'Hélène : cela lui paraissait tout à la fois et de l'égoïsme et de la lâcheté; son dévouement

était si profond, si absolu, qu'il était tout prêt à sacrifier son propre honneur à la réputation de cette femme trop chère pour être exposée; il ne fallait pas que le plus léger nuage passât sur ce nom sans tache; il devait briller pur et intact comme la neige immaculée de ses montagnes.

Mais au moment de faire à Hélène le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à ce qu'il aime, celui de l'opinion publique, d'autres scrupules le retinrent : de quel front oserait-il bien se présenter à ses yeux chargé d'un affront reçu devant elle et resté sans vengeance, et quelle offrande digne d'elle qu'un cœur déshonoré? Car enfin, il y aurait au monde un homme qui pourrait se vanter de l'avoir insulté impunément et il passerait pour un lâche, et son abnégation serait de la peur. Non, non, cela ne pouvait être; on peut aliéner sa vie, on n'aliène pas son honneur. Et puis, n'avait-il pas de vieilles querelles à vider avec le Corse? En étouffant même la voix de l'amant, n'avait-il pas ici un double devoir à remplir et comme homme et

comme plébéien? Ce n'était pas son honneur seul qu'il avait à venger, c'était l'honneur du peuple tant de fois outragé en lui par le praticien ; il y avait là une couronne de comte à humilier aux pieds de la valeur plébéienne ; pouvait-il hésiter? Il n'hésita plus ; et, le matin venu, la porte du palais Lanfreducci retentissait sous ses coups.

Rentré au jour de son infâme expédition, Campomoro s'était enfermé chez lui, le cœur plein de rage et de vengeance. Il sentait bien que, si partiale, si injuste que soit l'opinion, les rieurs, cette fois, ne seraient pas de son côté, et que la fuite seule pouvait le sauver d'une ignominie publique ; il songea donc à quitter Pise dès le lendemain, et à aller en Corse attendre l'événement. Il se mit sur-le-champ à faire ses dispositions de voyage, et Chavornay le trouva au milieu des préparatifs.

— Vous voyez bien que je pars, monsieur, lui dit le comte ; je n'ai pas le temps de vous écouter.

— Et moi, monsieur, je n'ai pas le temps

de revenir. Ce que j'ai à vous dire ne sera pas long.

— Que me voulez-vous?

— Vous le savez bien.

Le comte était si préoccupé de la scène de la voiture, qu'il avait oublié toutes celles du bal, et le bal lui-même ; il se méprit sur la démarche de Chavornay, et crut qu'il venait lui demander raison au nom de la duchesse.

— Vous n'avez pas le droit de me provoquer, lui dit-il.

— Comment, monsieur, je n'ai pas le droit de vous provoquer; vous comptez donc usurper impunément de celui de m'insulter?

— S'il y a eu quelqu'un d'insulté dans cette affaire, ce n'est pas vous. D'ailleurs, cette femme a un mari, et vous n'êtes pas son frère.

— De quelle femme parlez-vous? Je ne sais pas ce que vous voulez dire; je ne suis ici pour le compte de personne ; je viens vous demander raison pour mon propre compte, à moi, de

toutes vos impertinences du bal et de bien d'autres.

— Eh ! monsieur, vous êtes bien susceptible pour un homme de votre état. Quand on veut vivre dans le monde, il faut savoir les usages, et ne pas se faire des fantômes de tout. L'exagération des susceptibilités personnelles ne constitue point les lois de l'honneur.

— Chacun est juge de son honneur, et ce ne sont pas des leçons que je viens chercher, c'est une satisfaction immédiate ; je n'ai pas besoin de vous énumérer mes griefs, ils sont trop frais pour que vous en ayez perdu la mémoire.

— Avant de vous donner cette satisfaction, je pourrais vous demander si vous êtes noble, et si je puis me battre avec vous.

— Vous vous trompez de siècle, monsieur, et vous ne supposez pas, j'imagine, que je prenne au sérieux cette nouvelle impertinence.

— Monsieur, vous vous oubliez.

— Pas d'éclat, je vous prie, et donnez-moi la satisfaction que vous me devez, autrement

je pourrai croire que le préjugé n'est ici que le masque de la lâcheté.

— Vous êtes un insolent, et c'est moi, maintenant, qui vous demande raison des insultes que vous venez me faire chez moi.

— Enfin! il est heureux que vous vous décidiez. Mais avant de prendre heure, je vous préviens que tout ceci doit se passer entre nous et dans le plus profond secret. Vous savez que le duel est interdit en Toscane; si le nôtre s'ébruitait, nous serions renvoyés tous les deux, et il ne me convient pas de quitter Pise en ce moment. Je compte en cela sur votre honneur. J'ai besoin de la journée pour arranger mes affaires, demain matin je vous attendrai aux Cascines avec un témoin sûr; venez-y avec le vôtre. Je vous laisse le choix des armes.

— Je choisis le pistolet.

Le rendez-vous pris, ils se séparèrent. Le combat aurait pu avoir lieu le jour même, mais Chavornay s'était donné ce délai afin de revoir Hélène, et pour entendre de sa bouche ce que ses yeux lui avaient laissé deviner au

bal; car il pouvait être tué dans la rencontre, et mourir sans l'avoir revue, mourir au seuil du bonheur, une telle ironie du sort eût été atroce; elle était impossible. Il voulait vivre maintenant, il aimait la vie; l'espérance avait tout d'un coup mis dans cette âme intrépide la crainte de la mort.

Du palais Lanfreducci, il passa au palais Lanfranchi; il était matin; on lui dit que la duchesse dormait encore; il alla attendre son réveil dans les lieux pleins d'elle; deux heures après il revint, même réponse; même réponse encore deux heures plus tard. Enfin, à la quatrième tentative, le duc lui dit qu'Hélène ne voulait recevoir personne.

— Pas même vous, a-t-elle dit. Jugez par là si la consigne est sévère; mais elle est indisposée. Le docteur dit qu'elle a pris froid en revenant du bal.

Que lui ai-je donc fait? se demandait Chavornay en sortant pour la quatrième fois du palais Lanfranchi, car il se refusait à croire que cette indisposition fût sérieuse, et il cherchait d'autres

causes à son exil; se repentait-elle de l'avoir rendu trop heureux? voulait-elle en l'exilant de sa présence lui donner à lui et se donner à elle-même le temps d'oublier? voulait-elle se recomposer un visage indifférent et un froid maintien avant de le recevoir? elle rougissait donc d'en avoir trop dit la veille, et c'est lui qu'elle condamnait à expier le crime qu'elle avait commis. Et il se répétait à la fin de toutes ses argumentations, de toutes ses hypothèses: Mais que lui ai-je donc fait? Il ne se sentait coupable que de trop d'amour, et ce n'était pas à elle à le punir d'un pareil crime.

Son imagination s'absorbait tout entière dans cet insoluble problème; il n'avait plus d'autre soin, plus d'autre pensée que de chercher le sens de cette cruelle énigme. Etait-ce une épreuve ou un châtiment? sa fierté se révoltait contre la première idée, sa conscience le rassurait contre la seconde. Flottant entre le reproche et la douleur, il passait des larmes à la colère, de la colère aux larmes, et il en vint à regretter que le duel eût été remis au lendemain; une balle était une

solution. Il passa et repassa à toutes les heures de cette longue journée de vide et d'anxiété sous la fenêtre d'Hélène, elle demeura tout le jour sévèrement fermée ; les fleurs qui l'ornaient étaient flétries. Rentré chez lui après sa quatrième tentative, il lui avait écrit pour la prier de le recevoir dans la soirée, parce qu'une affaire importante le forçait à quitter Pise le lendemain matin. La lettre suppliante était restée sans réponse, et le soir, comme il allait pour la cinquième fois frapper d'une main désolée à la porte du palais inflexible, elle lui fut refusée comme le matin, et il se retira confondu, frappé au cœur, désespéré.

La duchesse était rentrée au palais Lanfranchi avant son mari. Emmené au jeu du Grand-Duc après le bal, le duc y avait été retenu jusqu'au matin, et, rentré après sa femme, il ne s'était aperçu de rien. Résolue par pudeur à ensevelir dans un profond mystère cette nuit de honte et d'infamie, elle s'était imposé un inviolable silence. Souqui l'attendait dans sa chambre ; l'indisposition que la pauvre fille avait

gagnée en allant au-devant de sa maîtresse, avait été plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord; sa voix s'était tout à fait perdue, et elle était restée au lit sans pouvoir parler. Hélène, qui l'avait laissée alitée et muette en partant pour le bal, fut agréablement surprise de la trouver levée au retour et avec l'usage de la parole. Souqui paraissait moins heureuse de sa guérison, elle était toute en larmes.

— Qu'as-tu donc, mon enfant?

— Hélas! madame la duchesse, je n'oserai jamais vous le dire; mais avant il faut que je vous demande pardon de vous avoir menti.

— Menti? Quand?

— Quand vous avez pris la peine de venir, ce matin, savoir de mes nouvelles, je pouvais déjà parler, et je vous ai trompée en faisant semblant d'être encore muette. J'avais bien envie de rompre le silence; mais, quoique la langue me démangeât terriblement, je me suis retenue, et je n'ai ouvert la bouche à qui que ce soit. J'avais mes vues. Pendant que vous étiez

au bal avec monsieur le duc, le docteur est entré dans ma chambre. « Monsieur le docteur,
» lui ai-je dit quand il a été près de mon lit,
» il y a plus de douze heures que je ne suis
» plus muette, grâce à vous! mais je n'ai
» voulu parler à personne, pas même à ma-
» dame la duchesse; puisque c'est vous qui
» m'avez guérie, il est bien juste que le premier
» usage que je fasse de ma voix soit pour vous
» remercier de me l'avoir rendue. » — J'étais bien heureuse en disant cela.

— Il n'y a rien là, en effet, répondit Hélène attendrie d'une si exquise délicatesse, et d'un raffinement de reconnaissance si touchant, qui doive te rendre triste. Pourquoi donc pleures-tu?

— Oh! c'est que, voyez-vous, madame la duchesse, la chose a mal tourné. Mais je n'oserai jamais vous dire cela. Enfin voici : Il m'a embrassée, et, comme je croyais qu'il était heureux, lui aussi, de m'avoir guérie, je me suis laissé embrasser tant qu'il a voulu. Mais c'est qu'il n'en finissait pas, et il m'embrassait d'une

certaine manière qui me faisait rougir. Je me suis retournée, et j'ai caché ma figure dans l'oreiller; mais il m'a dit que je n'étais qu'une enfant, que j'étais une sotte, que je n'avais qu'à me laisser faire, qu'il me donnerait de l'argent, des bijoux, et m'apprendrait des choses que je ne savais pas. Je ne comprenais pas trop ce qu'il voulait dire; mais il a bien fallu comprendre quand il s'est mis tout d'un coup à m'arracher mes couvertures. Alors j'ai eu peur, et j'ai poussé un cri si perçant, qu'il a eu peur aussi, et il est sorti sur-le-champ. Restée seule, je n'ai pas osé demeurer dans ma chambre, et je suis venue vous attendre dans la vôtre. Mais ne parlez de rien au docteur, et ne lui faites pas de reproches; car enfin il m'a rendu la voix, et je lui dois de la reconnaissance.

— Ils se ressemblent donc tous! murmura la duchesse avec amertume, et la science n'élève pas plus leur âme que la naissance. Rien n'est sacré pour eux : l'honneur, le devoir, la grâce, l'innocence, ils immolent tout à leurs grossiers penchants! Plus la victime est pure, plus elle

irrite leur convoitise et flatte leur brutalité. Va, mon enfant, tu n'es pas la seule qui aies à souffrir de ces lâches outrages. Pas une femme n'est à l'abri de ces indignités! Nous sommes en état de guerre et entourées d'embûches. On nous adule pour nous mieux surprendre : les uns jouent la passion, les autres essaient de la vénalité; mais leur but à tous est le même! Tous les moyens leur sont bons, et si nous tombons dans leur piége, pauvres femmes que nous sommes, ils rient et abusent de notre crédulité. Garde ton âme pure, mon enfant, et Dieu te donnera la force de résister à tous les tentateurs!

Il n'y avait plus ici ni grande dame, ni fille du peuple, il y avait deux femmes également indignées, et réunies toutes les deux dans un commun outrage; les rangs étaient confondus dans l'égalité du sexe. On eût dit que les deux séducteurs s'étaient donné le mot pour déshonorer, à la même heure, l'un, dans la maîtresse, l'autre, dans la servante, cette maison sans tache!

— Mais, mon Dieu, madame, qu'avez-vous?

dit à son tour Souqui, épouvantée de l'état où elle revoyait sa maîtresse. Cette toilette si fraîche, si élégante, était dévastée. Le voile d'Hélène était déchiré ; ses cheveux ruisselaient de pluie, sa robe n'avait plus de forme, et ses souliers de satin blanc étaient souillés de boue. Souqui crut que sa maîtresse avait versé ; la duchesse la laissa dans son erreur; elle était trop émue, trop frémissante encore pour parler, et puis elle avait pris la résolution de se taire; elle fit allumer un grand feu et y jeta tout ce qu'avait touché Campomoro; elle aurait voulu s'y jeter elle-même afin de se purifier dans les flammes de son impur contact. Tout fut brûlé aux regards étonnés de Souqui. L'incendie ne cessa qu'après avoir consumé tous les monuments de cette affreuse aventure ; Hélène voulut voir détruire et disparaître jusqu'au dernier : c'était bien assez des souvenirs. Un bain fut commandé sur-le-champ, et Souqui dut laver et peigner cent fois cette chevelure profanée. Alors seulement, et quand tous ces soins eurent été minutieusement accomplis, la duchesse consentit à se coucher.

Mais quelle nuit ! quel sommeil ! A peine s'assoupissait-elle un instant, vaincue par la fatigue de tant d'émotions, de tant de luttes, qu'elle se réveillait en sursaut dans les bras du Corse, et ce hideux cauchemar s'asseyait en ricanant sur sa poitrine enflée de sanglots. Elle arriva ainsi au matin lasse et brisée; la fièvre de ses esprits passa dans son sang, et le docteur déclara ingénieusement que le froid l'avait saisie à la sortie du bal.

L'état physique de la duchesse n'était que le miroir de son état moral, et l'irritation de son corps n'était rien auprès de l'irritation de son âme. Elle déversa sur tous les hommes le mépris, la haine, le dégoût que lui inspirait le Corse; elle les confondait tous dans un commun anathème; son indignation passionnée ne souffrait pas d'exception. Elle n'en voulait plus voir, et le docteur Vital lui était si odieux, qu'elle refusa absolument ses soins, et lui ferma sa porte. Souqui seule avait accès auprès d'elle, et ne la quitta pas de la journée.

Victime innocente de cette réaction impétueuse, Chavornay fut enveloppé dans la tempête : elle prit dans son emportement la résolution de ne le plus voir. Il était sans doute comme l'autre, ils se ressemblent tous; il n'y a de différence entre eux que dans les formes, le but est le même; ils sont tous égoïstes et grossiers; et, poursuivant sa muette invective, elle lui rendit au centuple les calomnies tacites dont lui-même, en ses jours de jalousie et de doute, l'avait abreuvée. Le bal, la feuille de laurier, l'écharpe confiée, la valse implorée, le regard imprudent, elle avait tout oublié; l'orage avait tout emportée. Tout le jour elle avait persisté dans sa consigne inflexible, et n'avait pas même voulu répondre à sa lettre. Qu'il parte, s'était-elle dit, puisqu'il veut partir : ce n'est là peut-être qu'un piége qu'il me tend; et qui sait si ce brusque départ n'est pas, comme l'autre, une boutade de jalousie et un caprice puéril?

A la vue de tous les périls qui l'environnaient, elle fit un retour en arrière, comme pour se replacer sous son égide naturelle, c'est-

à-dire sous la protection de son mari. Elle s'accusa de l'avoir jugé avec trop de rigueur, car enfin il l'aimait; elle n'avait pas à se plaindre de lui, et après tout, il valait mieux que tous les Campomoros du monde. Elle se promit de revenir sincèrement à lui, et, ramenée, par une brusque expérience, du monde idéal au monde positif, elle s'imposa de porter moins d'exigeance dans ses affections, de ne plus rêver de perfections impossibles, et de travailler sur elle-même, afin de se rendre plus propre à la vie. Tant d'autres s'en accommodent, pourquoi ne s'en accommoderait-elle pas aussi? Ainsi tous les profonds calculs du séducteur avaient eu pour résultat de ramener à son mari la femme qu'il voulait pour lui.

Ces retours sont si naturels, qu'il est bien peu de femmes qui ne les aient essayés. Malheureusement ils sont chanceux quoique sincères : opérés par réaction et sous l'empire de préoccupations passionnées, ils offrent peu de garanties, surtout quand les natures sont antipathiques. On pardonne une faute, on oublie une injure; mais

quand la division est dans l'essence même des êtres artificiellement réunis, il ne s'agit plus de pardon ni d'oubli : c'est un pont à jeter sur un abîme, entre deux rivages qui ne sauraient jamais se rapprocher. Au premier orage, le pont est emporté.

Hélène revit Frédéric sous l'impression de ses résolutions nouvelles ; en le voyant, elle retrouva dans son cœur quelque chose des premières amours; elle avait tout d'un coup rajeuni de deux ans ; un instant elle put se croire transportée au château de Bohême et revenue à ses plus beaux jours : dernier éclat d'un flambeau mourant qui se rallume une seconde avant de s'éteindre à jamais. La douceur de cette péripétie intérieure fut perdue pour le duc; l'éloignement de sa femme lui ayant échappé, il ne pouvait remarquer son retour ; privé de l'esprit d'analyse, il manquait de ce coup d'œil de l'âme, qui sonde les abîmes de l'invisible ; les mystères du monde interne étaient insolubles pour lui. Il attribua l'aménité d'Hélène à son retour à la santé.

Elle venait lui raconter la scène du matin,

non la sienne, elle était résolue à la taire, mais celle de Souqui. Malgré elle, et à son insu, les deux événements s'étaient confondus dans son esprit, au point de n'en faire plus qu'un; en disant Vital, elle pensait à Campomoro, et Souqui, c'était elle. Cette confusion lui fit mettre dans son récit toute la chaleur d'une histoire personnelle; et beaucoup de ses commentaires s'appliquaient moins à l'aventure qu'elle racontait qu'à celle qu'elle taisait. Le duc, qui n'était pas dans le secret, prenait l'affaire moins au sérieux; il lui arriva même de défendre le docteur trop durement traité par Hélène; c'est-à-dire qu'il plaidait, sans le savoir, la cause de Campomoro contre lui-même. Ce malentendu bizarre aurait pu faire en d'autres circonstances une excellente scène de comédie, mais Hélène était peu disposée à rire; son mari même le lui reprochait.

— Vous prenez les choses, ma chère, lui disait-il, beaucoup trop à cœur et toujours par le côté solennel. Entre nous le crime n'est pas si grand. Je conviens que le docteur a manqué

aux convenances ; mais c'est l'inconvénient de prendre à son service de trop jolies chambrières : on s'expose à ces désagréments-là ; même de la part des valets, et le docteur vaut mieux qu'un laquais : c'est une conquête dont Souqui n'a pas à rougir. Il ne nous convient pas trop de nous mêler de ces choses-là ; nous ne pouvons pas nous commettre ainsi, à tout propos, avec nos gens : tant qu'il n'y a pas d'éclat public, il est plus convenable de fermer les yeux et d'éviter un scandale qui, dans ces choses-là, est toujours ridicule.

— Si je suis trop sévère, répondait la duchesse, vous êtes en revanche beaucoup trop indulgent. Un médecin peut-il commettre une plus grande faute que d'abuser, dans des vues de séduction, de la confiance qu'on accorde à son caractère? Et puis, que ce soit public ou secret, qu'il s'agisse des valets ou des maîtres, est-ce que le mal n'est pas toujours le mal ? Y a-t-il en morale deux poids et deux mesures ? Une action infâme est infâme partout, Fritz ; il n'y a pas deux honneurs.

— Je ne vous dis pas le contraire ; mais, en supposant même qu'il fût arrivé malheur, il n'y a pas si loin après tout du docteur à Souqui qu'un mariage n'eût fort bien pu arranger l'affaire. Il ne serait pas si disproportionné, et il n'y aurait pas mésalliance ; car enfin, Vital est mon médecin, c'est vrai : c'est un habile homme, j'en fais cas ; mais il n'en est pas moins fils d'un cordonnier. Le père de Souqui, le vieux Breton de votre père, a été soldat ; ainsi elle est même supérieure au docteur par la naissance, et c'est elle qui se mésallierait. Quant à sa condition chez vous, elle est bien moins votre femme de chambre que votre pupille, et vous l'avez élevée beaucoup au-dessus de son état. Qu'en dites-vous, ma chère? si nous faisions ce mariage? Je doterais votre protégée de bien grand cœur, et elle ferait, sur mon honneur, une excellente ménagère.

— Y pensez-vous, Fritz? une enfant si jeune et si jolie, à cette vieille face blême !

— Ce serait un sort pour elle.

— Un sort fort triste, je vous assure ; elle

serait fort malheureuse avec un pareil mari. Elle n'est guère savante, c'est vrai, mais elle a des sentiments élevés, une âme distinguée, et elle souffrirait de la grossièreté de cet homme.

— Voilà comme vous êtes, répliqua le duc, un peu piqué. Vous ne voyez jamais les choses comme elles sont, et vous êtes toujours dans les espaces imaginaires. Ce serait un sort bien dur en vérité pour une femme de chambre que d'épouser un médecin! Car enfin, son père a beau avoir été soldat, elle n'en est pas moins servante, et, quoique fils d'un cordonnier, Vital est médecin. Quaut à ces sentiments si raffinés que vous prêtez à cette petite fille, ils n'existent que dans votre imagination : ce sont là des délicatesses des gens comme il faut; les gens du peuple n'y comprennent rien, et si haut qu'ils s'élèvent, ils se ressentent toujours de la bassesse de leur origine. Tenez, par exemple, vous savez que j'estime Chavornay autant que vous; c'est un homme bien élevé, instruit, même distingué; il est de nos amis en un mot : eh bien! en conscience, le comparerez-vous

pour la noblesse des sentiments au comte Campomoro ?

— Je m'en garderai bien, répondit Hélène. Mais le duc prit sa phrase à rebours.

— J'entends le docteur, reprit-il ; ne lui parlez de rien, laissez-moi arranger cela. Vous y mettriez trop de solennité, trop de chaleur et cela ne serait pas convenable ; il vaut mieux prendre la chose en badinage.

— Si vous voulez la prendre de cette manière, vous ferez bien, en effet, de vous en mêler seul. Pour moi je ne saurais jamais rire avec les gens que je méprise.

L'arrivé de Vital mit fin à la conversation ; il en était temps ; elle avait pris une tournure assez aigre et déjà fait évanouir toutes les belles résolutions d'Hélène. Elle avait revécu dans cette demi-heure les deux ans dont elle s'était senti rajeunir ; elle repassait brusquement et sans transition du château de Bohême au palais Lanfranchi. Les antipathies naturelles avaient renversé le pont qu'elle avait jeté sur l'abîme.

Elle passa le reste de la journée et toute la

soirée seule avec Souqui. Le temps était affreux ; le vent gémissait dans les croisées, la pluie tombait par torrents et l'Arno enflé battait ses rives avec fracas. Souqui ayant ouvert le balcon pour fermer les persiennes, rentra précipitamment :

— Madame, dit-elle avec émotion, il y a là-bas, sous votre croisée, un homme en manteau appuyé contre le mur du quai.

— Serait-ce encore lui! s'écria la duchesse en songeant à Campomoro.

— Oui, madame, c'est lui, répondit naïvement Souqui ; il regardait les croisées de madame la duchesse, et je l'ai bien reconnu. Voyez plutôt vous-même.

— Que m'importe? ferme tout.

Et les rideaux, entr'ouverts un instant, retombèrent impitoyablement.

— Madame la duchesse est bien dure ce soir pour ce pauvre monsieur Chavornay ; il aime pourtant bien madame.

— Que dis-tu là? ce n'est donc pas le comte?

— Non, madame, c'est l'autre.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Madame ne me l'a pas demandé. J'ai cru qu'elle avait compris.

Eh quoi ! ce Chavornay qu'elle exilait, qu'elle calomniait; cet homme si ombrageux, si fier, il était là sous sa fenêtre à cette heure, par ce temps désastreux; il y était pour elle, il y était en silence, pour elle il souffrait tous les outrages de la nuit, et voilà l'homme qu'elle comparait au Corse ! Le sentiment de son injustice lui navra le cœur; toutes les voix de la tempête lui reprochaient sa dureté, et ses entrailles s'émurent de ces ardentes compassions de l'amour que l'amour seul inspire. Elle était désarmée et fondit en larmes.

— Souqui ! Souqui ! s'écria-t-elle, va, mon enfant, descends et, si c'est lui, ramène-le.

Souqui vola au bas de l'escalier; elle arriva trop tard, Chavornay n'y était plus.

Le fier enfant des Alpes était resté longtemps à ce poste d'humilité, pareil à un chevalier de l'Arioste au pied d'une tour enchantée; épiant un mot, un soupir, il avait en vain interrogé du

regard cette inexplicable demeure dont la masse noire plongeait dans l'ombre comme un sphinx gigantesque et muet. Elle sait que je suis là, s'était-il dit avec amertume en voyant rentrer Souqui et retomber le rideau, et elle me laisse en butte aux inclémences de l'orage. Oh! dures patriciennes! nos cœurs sont trop tendres pour vous; il vous faut des Campomoro. Et il songeait avec désespoir que dans quelques heures il allait tomber peut-être sous les coups du Corse, et qu'il périrait sans avoir revu la femme qui était la cause de sa mort.

Chavornay rêva toute la nuit d'Hélène; Hélène rêva de Chavornay; il la revoyait dans sa robe de fête, sous l'éclat des lustres; elle le voyait enveloppé d'un manteau, seul au milieu d'une nuit d'orage.

XIV.

UNE ÉPREUVE.

— En vérité, ma chère, je ne vous comprends plus; vous êtes tous les jours plus bizarre, et je désespère sérieusement de votre guérison. Quel est, je vous prie, ce nouveau caprice? Autrefois, on ne pouvait dire un mot contre Chavornay, sans que vous prissiez sa défense; aujourd'hui ce n'est plus cela; vous

ètes à son égard d'une froideur qui n'est pas naturelle. Vous a-t-il fait quelque chose? Pourquoi lui avoir fermé votre porte le lendemain du bal? Et le jour de sa chute, vous aviez l'air contrariée que je le fisse transporter ici; vous y avez mis peu de bonne grâce; peu s'en est fallu que vous ne vous y soyez opposée. J'aurais cru, au contraire, vous déplaire beaucoup, en agissant autrement que je n'ai fait. Eh quoi! vous savez qu'il est voyageur, qu'il n'a pas de maison à Pise, qu'il n'y connaît que nous, et vous auriez pu consentir à l'abandonner dans une auberge, seul aux mains de mercenaires! Mais, Hélène, vous n'y pensez pas, et je ne reconnais pas là votre bonté accoutumée. Ce n'est pas seulement une question d'humanité, c'est une question de convenance. Qu'aurait-on dit de nous, si on nous avait vu traiter ainsi un ami de la maison? Allons, ma chère, s'il vous a fait quelque chose, pardonnez-lui pour l'amour de moi; et maintenant qu'il est notre hôte, redevenez aimable avec lui.

Hélène écoutait en silence, et la tête baissée,

ces étranges reproches de son mari ; elle avait le cœur trop gros pour parler ; au premier mot, elle eût éclaté en sanglots ; elle fut au moment de s'écrier : Homme aveugle ! vous ne voyez donc pas que je l'aime ! que ma froideur est un masque ; et que ce caprice que vous me reprochez, n'est que le soin de votre honneur confié à ma vertu. Le cœur lui manqua pour faire cet aveu magnanime ; il était sur ses lèvres, mais la médiocrité de son mari le refoula au fond de son cœur. La grandeur appelle la grandeur, la trivialité d'esprit la glace et la réduit au silence.

— La présence de Chavornay, reprit le duc, nous dédommagera de l'absence de Campomoro, que des affaires de famille viennent de rappeler en Corse. Il m'écrit pour que je l'excuse auprès de vous de son départ précipité. Je le regrette vraiment : c'est un homme parfaitement convenable, et un galant homme. J'aurais compté sur lui au besoin

Hélène garda le silence : le duc la quitta pour aller chercher des nouvelles du malade.

Mais comment Chavornay se trouvait-il tout à

coup l'hôte du palais Lanfranchi? Voici ce qui s'était passé : le duel avait eu lieu aux Cascines avec un profond mystère. Chacun des deux champions n'avait qu'un seul témoin ; Campomoro le docteur Vital, Chavornay son ami le pâtre de Saint-Rossore. Les choses s'étaient passées dans toutes les règles. On avait échangé deux coups de pistolet ; le comte avait été touché à l'épaule, mais légèrement ; son adversaire avait reçu une balle dans le bras droit. La blessure de Campomoro ne l'empêcha pas de partir le lendemain pour Livourne, d'où il passa en Corse immédiatement, sous le prétexte que nous avons vu. La blessure de Chavornay était plus grave ; il fut convenu, afin d'en cacher la cause, de la faire passer pour une chute de cheval, et le docteur promit d'en parler dans ce sens à tout le monde. Comme on ramenait le blessé à Pise, le duc l'avait rencontré à la porte des Cascines, et, par bonté autant que par convenance, il s'était opposé à ce qu'on le reconduisît dans son logement solitaire de la place des Cavaliers, et il l'avait fait transporter au palais Lanfranchi.

Vaincu par le premier accès de la douleur, Chavornay avait perdu connaissance. Quand il revint à lui, il se trouva dans un lit qui n'était pas le sien.

— Où suis-je? murmura-t-il en ouvrant les yeux.

— Chez moi, répondit une voix trop chère.

La duchesse était à son chevet : c'est ainsi qu'il l'avait revue après son exil. Quel rêve et quel réveil! Quelle péripétie dans sa fortune! Il était donc sous le même toit qu'Hélène, soigné par elle, respirant le même air, la voyant à toute heure dans la familiarité de la vie domestique et de la maladie, et il ne savait encore s'il devait bénir ou maudire la Providence de cette redoutable faveur.

Sa position était fausse; il en souffrait. Il était chez la duchesse, mais il était aussi chez le duc; et plus l'hospitalité de son hôte était cordiale, sa sollicitude affectueuse, plus cette ambiguité de rapports lui était insupportable, plus elle blessait sa droiture. Il recevait ses soins avec gratitude, parce qu'il avait l'âme recon-

naissante; il les recevait avec désespoir, car c'étaient autant de barrières ajoutées à toutes les barrières, hélas! déjà si nombreuses, qui le séparaient d'Hélène. Ainsi, l'hospitalité creusait entre l'honneur et l'amour un précipice toujours plus profond.

Plein de ces scrupules, il recevait les visites de la duchesse avec une joie profonde, mais contenue, et il s'armait devant elle d'une gravité impassible; Hélène, de son côté, était si réservée, si froide, que son mari lui-même le lui avait reproché. Chavornay aurait pu s'étonner, le passé, un passé de la veille lui en donnait le droit, et les otages du bal l'autorisaient à espérer davantage; mais il était résolu à ne plus douter, et à s'abandonner à sa destinée. D'ailleurs, il jugeait des scrupules d'Hélène par les siens, et ces deux nobles âmes étaient d'intelligence. C'était comme une trêve tacitement conclue; ils la respectaient d'instinct, et ils eussent rougi d'y manquer. Ils se voyaient rarement seuls; les visites d'Hélène étaient fréquentes, mais courtes; jamais ils n'avaient paru si étran-

gers l'un à l'autre, que depuis qu'ils vivaient sous le même toit : c'est que jamais ils ne l'avaient été moins ; ils en avaient tous les deux la conscience ; et, commentée par l'amour, leur réserve réciproque n'avait rien de blessant pour l'un ni pour l'autre.

Cependant, si les actions de Chavornay et ses paroles étaient réservées, ses pensées ne l'étaient pas toujours autant. Le tentateur visitait parfois ses insomnies ; il ne lui offrait plus Hélène comme l'ange des chastes désirs et des amours idéales, il la faisait comparaître à ses yeux, comme Méphistophélès montrait à Faust l'image de Marguerite endormie dans la maison de la magicienne ; il ne lui parlait plus de cette noble intelligence ouverte à toutes les grandes choses, de ce cœur droit et loyal que l'honneur avait choisi pour son temple, mais il lui détaillait avec complaisance toutes les merveilles de ce corps jeune et voluptueux, il lui en révélait insolemment tous les mystères, il lui dévoilait un sein gonflé de soupirs, des épaules blanches, inondées d'une chevelure parfumée ; il embra-

sait son sang par ces images, il égarait son âme en d'audacieuses convoitises ; puis il lui disait que cette femme était là, tout près de lui, que quelques pas seulement les séparaient, que tout dormait autour d'eux, qu'elle l'aimait en silence, qu'elle l'attendait peut-être, et que résister à de telles provocations du destin était de l'ingratitude et de la démence. Une nuit la tentation fut si forte que, pour n'y pas succomber, il s'enferma dans sa chambre, et jeta la clef dans l'Arno.

Mais si profanes que fussent les rêves de la solitude, la présence d'Hélène les chassait toujours et purifiait ses pensées. Une fois pourtant, ils parurent s'oublier. La duchesse apportait à l'infirme je ne sais quel calmant ordonné par le docteur.

— C'est moi-même qui l'ai préparé, lui dit-elle gracieusement en le lui offrant.

Chavornay le prit avec un silence expressif, et, gardant dans la sienne la main qui le lui avait présenté, il la porta à ses lèvres avec une émotion mal déguisée ; elle y resta longtemps ;

on ne songeait pas à la retirer. Debout devant le lit du malade, comme un ange de consolation, Hélène fixait sur lui un œil attendri; une larme brillait à sa paupière.

— Vous pleurez ! s'écria Chavornay éperdu, et il l'attirait à lui pour étancher ces larmes précieuses; tout à coup il sentit l'anneau d'alliance passé au doigt de la duchesse. Il rejeta brusquement cette main chargée de la chaîne nuptiale, et, s'enfonçant la tête dans les oreillers, il fondit en larmes; cette bague lui rappelait tout ce qu'il allait oublier : la foi jurée, l'honneur inflexible, l'hospitalité sainte, tous les fantômes de l'impossible se dressèrent à la fois devant lui. La voix manqua à la duchesse pour répondre; aussi bien, que pouvait-elle dire? Elle avait compris.

— Ma foi! dit le docteur en entrant brusquement, madame la duchesse ferait une sœur de charité vraiment parfaite, et l'on se casserait le bras tous les jours pour être soigné par de semblables garde-malades.

Le regard dont Vital accompagna cette facétie

leur déplut, et sa face blême avait quelque chose de plus faux qu'à l'ordinaire. On eût dit qu'il venait là pour les espionner : l'idée en vint à Chavornay.

— En effet, docteur, répondit-il de l'air le plus naturel qu'il put prendre et en recomposant sa voix et son visage, je compte bien me casser le bras gauche quand vous m'aurez guéri le droit.

De ce jour les visites de la duchesse au malade furent plus rares, les entrevues plus circonspectes ; sans se rien dire ils s'en étaient trop dit. Hélène était triste, mais toujours calme et douce ; Chavornay était sombre et taciturne. Son humeur avait changé ; la jalousie s'était emparé de lui et rongeait de son feu sourd et lent cette âme inquiète qui cherchait le trouble et voulait l'orage. A défaut de Campomoro qui avait disparu, c'est le duc dont il s'était fait un bourreau. Que le cœur d'Hélène eût cessé d'être à son mari, c'est ce dont Chavornay était maintenant convaincu ; le doute à cet égard était impossible; mais cette conviction ne lui suffisait plus ; ses

exigences avaient grandi avec son amour, elles étaient devenues de plus en plus impérieuses à mesure que ses espérances lui avaient semblé moins téméraires. Et voilà qu'un coup de dé le jetait en tiers au milieu de ce tête-à-tête dont la seule idée était pour lui une insupportable torture, et qu'il était condamné à voir ce qu'il n'aurait pas même voulu supposer. C'en était trop et l'épreuve était trop dure ; à quoi donc avait songé la fortune en la lui infligeant? Cependant il n'en était encore là qu'au prélude; une plus raffinée lui était réservée.

La chambre à coucher d'Hélène était exactement au-dessous de la sienne ; aux heures de silence, on pouvait, en prêtant l'oreille, entendre ce qui s'y passait : ce voisinage était doux à Chavornay, il lui devint funeste. Une nuit qu'il était en proie à ses visions jalouses et qu'il ne dormait pas, il entendit une voix d'homme au-dessous de lui; il écoute; le duc était dans la chambre de sa femme. A cette pensée Chavornay s'élança de son lit comme un homme en délire, il se roula nu sur les dalles froides,

il y colla son oreille avec une attention frénétique, et, s'acharnant contre lui-même, il retint son souffle, il aurait retenu, s'il l'eût pu, les battements de son cœur afin de surprendre jusqu'aux moindres mots, jusqu'aux inflexions les plus insaisissables de ce barbare entretien. Poussé par ce tyrannique instinct des âmes passionnées qui leur fait poursuivre en tout la perfection dans la douleur comme dans la joie, l'amant d'Hélène voulait que son malheur fût complet, qu'il n'y manquât rien ; il aspirait à épuiser, à savourer jusqu'à la dernière goutte ce calice infernal, comme s'il eût trouvé je ne sais quelle sauvage consolation dans l'excès même du désespoir. Ses vœux furent exaucés : en vain prêta-t-il une oreille obstinée, implacable, il n'entendit plus rien ; tout était rentré dans le silence ; ce silence était affreux.

Chavornay croyait avoir depuis longtemps atteint les bornes de la douleur : à cette heure-là seulement il les atteignit. Il avait fait de la domination de lui-même une si longue étude et l'habitude de se contenir était si forte en lui,

qu'il s'abandonnait bien rarement, même seul, aux démonstrations extérieures ; tout se passait en dedans, rien ne paraissait au dehors, comme ces mers profondes dont les abîmes sont bouleversés et la surface immobile et calme. Revenu de son premier transport, il s'assit sur le bord de son lit, et, les bras croisés, la tête basse, il chercha à ressaisir d'une main stoïque les rêves de sa volonté. Mais il n'y pouvait parvenir ; il s'échappait sans cesse à lui-même ; une image fixe était devant lui ; quoi qu'il fît pour la chasser, elle était toujours là, c'était toujours une chambre à coucher, un mari, une femme, et cette femme était son Hélène.

Rien pourtant n'était moins propre à exciter sa jalousie que la scène qui se passait sous ses pieds ; s'il avait pu saisir les paroles de ce mari si heureux dans sa pensée, il eût entendu des reproches, et cette femme, qu'il croyait au bras d'un autre, il eût entendu ses larmes, si les larmes avaient une voix. Plus agitée ce soir, et plus amoureuse que jamais, elle avait été saisie d'un remords si énergique, si passionné,

qu'elle avait pris encore une fois la résolution d'ouvrir son âme à son mari et de se placer sous sa protection. Dans l'exaltation de son héroïque dessein, elle l'avait fait prier de passer chez elle sur-le-champ. Mais à peine l'avait-elle vu franchir le seuil de la porte que son courage avait défailli, et comme toujours sa présence seule avait suffi pour faire évanouir ses magnifiques résolutions. Si le duc eût été son égal, un homme grand, intelligent, magnanime, nul doute qu'elle ne l'eût pris pour confident et pour égide, ou plutôt lui-même eût tout deviné, tout compris ; mais il était si vulgaire, si borné, si incapable d'apprécier une pareille démarche, que, désespérant de l'élever jamais jusqu'à elle, elle ne pouvait, malgré tous ses efforts et ses remords, se résigner à descendre jusqu'à lui. Elle se tut donc cette fois encore comme toutes les autres, et se réfugia dans des prétextes assez gauches, qui justifiaient mal une si grande instance. Le duc vit là une nouvelle bizarrerie, et, mécontent de sa visite, il retomba dans ses éternelles plaintes. Elle était incorrigible, un

véritable enfant gâté; elle se refusait à tous les conseils de la raison, et il commençait vraiment à s'alarmer sur l'état de son esprit et à désespérer de sa guérison. Il mit dans ses reproches une aigreur qui ne lui était pas familière, et la quitta presque durement; elle en fut toute troublée : c'était la première fois depuis leur mariage, qu'il se montrait tout à fait mari; elle craignait que ce ne fût pas la dernière.

Restée seule avec son secret, et attristée encore plus que blessée d'être à ce point méconnue, elle se mit, par une réaction trop naturelle, à songer à Chavornay, le seul homme qui pût la comprendre, qui pût l'aimer comme elle aurait voulu l'être; le seul qu'elle pût aimer. Et il fallait feindre avec lui, se taire, jouer la froideur, s'envelopper à ses yeux d'un voile de mensonge; et il était là, au-dessus de sa tête; elle entendait ses moindres mouvements; et il avait l'air si fier, le cœur si tendre, la bouche si belle; un si noble visage; peut-être à cette heure veillait-il aussi et pensait-il à elle comme elle pensait à lui. Son imagination l'emportant

toujours, elle tombait en d'ardentes rêveries, et son front se couvrait tour à tour de pourpre et de pâleur.

Pendant ce temps, Chavornay pensait en effet à elle, mais non pas comme elle pensait à lui; il n'aspirait qu'à s'en détacher, et il fit pour y parvenir un effort si puissant, qu'il crut y avoir réussi. Dieu soit béni! s'écria-t-il, la lutte est finie, et j'en sors vainqueur. Je n'aime plus cette femme. Un autre l'a possédée, il la possède encore; qu'il la garde, je n'en veux plus. Son premier sentiment avait été de sortir sur-le-champ du palais Lanfranchi, en avouant à son hôte qu'il aimait sa femme, et que l'honneur et la reconnaissance lui faisaient un devoir de quitter sa maison. Quelle folie! se dit-il ensuite : à quoi bon cette démarche, puisque je ne l'aime plus? Tous les scrupules tombent avec mon amour. Je puis bien la voir maintenant seul sans danger, à toutes les heures du jour et de la nuit; elle serait là, seule, au chevet de mon lit, que je ne lui baiserais pas seulement la main. Non, ce

n'est plus là mon Hélène ; on me l'a profanée ; elle n'est plus maintenant pour moi que la femme du duc d'Arberg. Grâce au ciel ! je suis guéri.

En ce moment, ses yeux tombèrent sur une glace ; il s'y vit à la faible clarté de sa veilleuse ; il fut effrayé de sa pâleur, tant elle était livide ; et, tout en se félicitant de sa guérison et de son calme, il regarda si ses cheveux n'avaient pas blanchi.

Le lendemain, il entendit venir la duchesse sans émotion : elle entra ; sa présence ne le troubla pas : elle s'approcha de son lit, son cœur ne palpita pas ; à peine lui adressa-t-il quelques mots de politesse. L'œil de l'amour est pénétrant ; Hélène s'aperçut au premier coup d'œil qu'il s'était passé en lui quelque chose ; un accueil si froid, après une nuit si amoureuse et si pleine de lui, lui serra le cœur ; et elle gémit sur ces éternels chassés-croisés de l'amour, qui refoulent violemment les émotions les plus vives, et empoisonnent les plus belles heures.

Le docteur ayant permis une promenade le

lendemain, la duchesse prit le malade dans sa calèche, et ils allèrent lentement jusqu'à Saint-Michel. La promenade fut triste et silencieuse. Plein de ses rêves et de ses résolutions de la veille, Chavornay était morose; Hélène était patiente, résignée, attentive, et elle mettait un soin touchant à éviter les secousses, et à prévenir les cahots. Chavornay souffrait cruellement; son état moral n'avait fait qu'envenimer sa blessure; mais il ne disait rien; son âme stoïque luttait intrépidement contre la douleur; sa pâleur seule disait malgré lui ses souffrances. La duchesse en fut alarmée.

— Vous souffrez, lui dit-elle d'une voix émue, vous souffrez horriblement, je le vois bien. Et, pleine de tendresse et de sollicitude, elle soutenait légèrement dans ses deux mains le bras du blessé. Il y avait dans son regard une pitié si ardente et tant d'amour, que le ciel s'ouvrit de nouveau pour Chavornay.

— Que parlez-vous de souffrance? répondit-il d'une voix ravie. Mais le mal était plus fort que lui; ses yeux se fermèrent; le froid de la

mort glaça son visage; sa tête se pencha sur le sein d'Hélène, et il s'évanouit dans ses bras.

O péripéties des passions! mers capricieuses et tourmentées! on s'endort au fond des abîmes, on se réveille sur l'Olympe, à la table des dieux.

XV.

L'ÉCHARPE.

Tant d'agitations étaient peu propres à hâter la guérison de Chavornay ; aussi s'opérait-elle lentement. A peine en convalescence, il courut au-devant d'une rechute avec l'imprudence d'un amant. Un jour, la duchesse se plaignait à déjeuner qu'une parure de diamants, qu'elle avait compté mettre le soir pour aller dîner à la cour, se trouvait en mauvais état.

— Et n'y a-t-il personne à Pise, disait le duc, qui puisse la réparer?

— Personne; il faut l'envoyer à Livourne.

— Il n'y faut donc pas penser, car il est midi tout à l'heure, et jamais, si peu d'ouvrage qu'il y ait, vous ne l'auriez à six heures. D'ailleurs, on ne pourrait confier cela qu'à une personne sûre et intelligente, afin que ces juifs de Livourne n'aillent pas vous changer vos diamants contre du stras. Nous n'avons personne sous la main.

— Je le regrette, car j'avais compté dessus, et j'en ai parlé hier à la grande-duchesse.

— Vous en serez quitte, ma chère, pour vous en passer.

Six mois plus tôt, le duc fût monté à cheval à l'instant, et eût porté lui-même à Livourne les diamants de sa femme; il suffisait alors qu'Hélène laissât soupçonner un désir pour qu'il fût prévenu. Il n'en était plus ainsi; le mari n'était plus galant. Cette conversation avait eu lieu en présence de Chavornay, qui n'y

avait pris aucune part; mais en sortant de table, il appela Souqui dans sa chambre.

— Allez me chercher, lui dit-il, la parure de votre maîtresse, et attendez mon retour pour commencer sa toilette.

Deux heures après, il était à Livourne, malgré son bras en écharpe et une pluie comme il n'en tombe que là. Il porta les diamants chez un joailler juif, assista par prudence à la répation, qui ne dura guère plus d'une heure, et repartit à l'instant. Il n'avait pas cessé de pleuvoir une seconde, et Chavornay n'avait trouvé sous sa main qu'une voiture ouverte; il était mouillé jusqu'aux os. Comme il débouchait de la grande place dans le faubourg qui mène à la porte de Pise, il tomba au milieu d'un embarras. Une charrette était au travers de la rue, et fermait absolument le passage; le voiturier refusait de se déranger, les instants fuyaient et la duchesse n'aurait pas sa parure. Chavornay, qui voyait la nuit s'avancer à grands pas, avait donné ordre au postillon de passer par une autre rue, plutôt que de perdre le temps en dis

putes, lorsqu'un matelot, qui descendait la rue en se dandinant, saisit l'obstiné voiturier, le jeta dans le ruisseau, et, tirant ses chevaux par la bride, fit place à la voiture de Chavornay.

— Bon voyage, monsieur, lui cria-t-il; ne me reconnaissez-vous pas? Je vous ai bien reconnu tout de suite, moi. C'est à moi que vous avez donné un francescone l'autre jour, sur le Montenero, pour faire dire des messes pour l'âme de ma mère; je suis bien heureux d'avoir trouvé cette petite occasion de vous marquer ma reconnaissance.

Au moment où la duchesse commençait sa toilette, Souqui entra, et, lui remettant une cassette :

— Voilà la parure de madame, que le joailler de Livourne renvoie en bon état. Elle pourra la mettre aujourd'hui.

Au coup Hélène reconnut la main. Par ce temps et avec son bras malade! pensa-t-elle avec une tendre émotion. Quelle grâce affectueuse! quel dévouement raffiné! Et cela, pour satisfaire à un pur caprice! Que serait-ce donc, s'il

s'agissait de quelque chose d'important? Mais la satisfaction d'un caprice est plus douce au cœur des femmes que la satisfaction d'un besoin, et les soins conquièrent plus sûrement que les bienfaits; les bienfaits s'acquittent par la reconnaissance, les soins par l'amour. Et puis, qu'importe le fait? c'est l'intention qui touche, et l'intention était si tendre, si amoureuse, que la duchesse en était toute troublée. Elle voulait porter ses remerciements à Chavornay à l'instant même; elle tenait à ce qu'il la vît ornée de sa parure, mais il avait eu soin de se rendre invisible; il lui suffisait, pour le payer de sa fatigue, d'avoir prévenu un désir d'Hélène, et de lui avoir procuré une ombre de plaisir. Il n'en demandait pas davantage; et, cette fois, il fut bien payé : les diamants consacrés par l'amour furent pour la duchesse, pendant cette longue soirée de cour, un talisman de bonheur et de joie. Ces attentions délicates, ces gracieuses prévenances auxquelles les femmes de tous les rangs sont si sensibles, faisaient d'autant plus d'effet chez Chavornay, qu'elles con-

trastaient avec son air froid et sa gravité; on ne s'y attendait guère de sa part; mais l'enthousiaste enfant des Alpes cachait sous la rude écorce du montagnard une âme courtoise et chevaleresque.

Le lendemain matin, comme il était encore dans son appartement, ne songeant déjà plus à la galanterie de la veille et cherchant dans son cœur quelque nouveau désir d'Hélène à prévenir, on frappa à sa porte d'une main légère et timide; il n'entendit pas. Il avait tiré de son sein l'écharpe qui ne le quittait jamais, et, absorbé dans les souvenirs qu'elle lui rappelait, il la couvrait de baisers. Il avait la tête cachée dans ses deux mains, il la releva par hasard et vit Hélène debout et immobile au seuil de sa porte; elle venait d'entrer doucement après avoir frappé. Elle était vêtue en villageoise: un rustique chapeau de paille couvrait sa magnifique chevelure et un tablier modeste ceignait sa taille majestueuse; on eût dit une reine travestie en *contadine*. Elle portait au bras un petit panier de

jonc plein d'oranges et l'offrit à Chavornay avec un sourire ineffable.

— Je viens de les cueillir pour vous, dans mon jardin ; elles sont tout humides encore de la pluie qui vous a mouillé hier sur la route de Livourne.

— La pluie reçue au service de si noble dame, répondit Chavornay en prenant le panier des mains de la duchesse, est une rosée délicieuse. Puis, changeant de ton et fixant sur Hélène un œil ravi : Hélas ! madame, dit-il avec mélancolie ; que n'êtes-vous née sous cet habit champêtre qui vous sied si bien et qui vous rend plus belle que tous les diamants des joailliers livournais ! Que n'êtes-vous, comme ma mère, une humble fille des champs ! Et pourquoi Dieu n'a-t-il pas abrité votre berceau comme le mien sous le chaume de nos vallées ! Nous aurions pu nous connaître, nous aimer peut-être ; vous m'auriez encouragé par votre exemple aux vertus simples, aux mœurs frugales, et nous n'aurions su de la vie que ce qu'il en faut pour être heureux. Mais vous êtes une grande dame et moi je ne suis qu'un

enfant perdu de ce monde où vous régnez ; vos destinées sont éclatantes, elles sont fixées ; les miennes sont obscures, vagabondes ; je suis errant et seul parmi les hommes, et, dans ce vaste et morne désert, vous le savez, madame, je n'ai pas un toit où reposer ma tête, pas un cœur ami où répandre le mien.

Un regard plein d'un tendre reproche fut la réponse d'Hélène ; mais elle se tut, baissa les yeux et soupira ; elle sentait, hélas ! avec amertume, qu'elle n'avait rien à offrir parce qu'elle n'avait rien à donner ; ce toit n'était pas à elle, son cœur l'était-il davantage ?

— Qu'ai-je dit ? reprit Chavornay exalté par le tête-à-tête et par la vue de tant de beauté ; quels blasphèmes ai-je osé proférer ? Non, vous ne pouviez naître au village ; s'il y avait encore des rois, votre patrie serait au milieu d'eux, et ce que Dieu a fait est bien fait. Non, ces mains patriciennes sont trop douces pour le rude soin des troupeaux, et l'éclat de ce teint éblouissant n'était pas fait pour affronter les inclémences de l'air et les ardeurs du soleil ; cette noble

taille se fût déformée aux travaux des champs, et cette tête impériale n'aurait pu sans profanation se courber sous d'ignobles fardeaux. Le seul fardeau digne d'elle serait un diadème et la pourpre seule saurait vêtir dignement ce corps majestueux. Il faudrait un sceptre à ces mains blanches et les tapis d'un trône à ces pieds délicats.

Debout, au milieu de la chambre, la duchesse s'enivrait en silence de cet encens passionné. Son œil vague errait au hasard sans oser se fixer sur Chavornay; sa tête se penchait doucement sur son sein. Tout à coup elle rougit et perdit contenance, elle venait d'apercevoir un bout de son écharpe qui sortait de la poitrine de Chavornay; le bal du gonfalonier, la feuille de laurier, la valse, tout lui revint en mémoire à l'instant, et, songeant qu'elle se trouvait là, seule avec l'auteur de tant d'émotions, de tant de troubles, qu'elle-même l'était venu chercher dans sa propre chambre, elle fut saisie d'un tremblement qui la força de s'asseoir: en ce moment elle devint pâle.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Chavornay effrayé, vous changez de visage.

Et, apercevant à son tour le bout de l'écharpe qu'il croyait avoir mieux serrée, il la tira tout entière de son sein.

— Pourquoi la cacherais-je? dit-il en l'agitant d'un air de triomphe. Est-ce là ce qui vous a fait pâlir? Vous repentez-vous de m'avoir laissé dans les mains un si doux otage? Vous ne voudriez pas me l'enlever après me l'avoir confié. Du reste, la voilà; je rougirais de la devoir à une surprise ou à un oubli.

La duchesse saisit l'écharpe par un mouvement involontaire plutôt que réfléchi, et la tint longtemps dans sa main avec hésitation. Qu'allait-elle faire? Chavornay pâlit à son tour. Debout, devant elle, il attendait son arrêt sans oser faire un mouvement.

— Je la portais à l'autel le jour de mon mariage, dit enfin la duchesse d'une voix altérée; puis-je vous la laisser?

Ce simple mot bouleversa Chavornay; il lui rappelait tout d'un coup le lieu où il était et

l'hospitalité qu'il violait. Il s'accusa de perfidie, déplora sa coupable faiblesse, et, rappelé par le remords, l'honneur rentra dans son cœur.

— Reprenez-la, madame, répondit-il d'une voix grave, et pardonnez à l'hôte du duc d'Arberg.

— Venez! lui répondit la duchesse; et, se levant sans rien ajouter, elle prit son bras pour descendre dans la salle à manger, où le duc les attendait.

Chavornay prit, le soir même, la résolution de quitter le palais Lanfranchi et de regagner ses modestes pénates de la place des Cavaliers. L'épreuve dépassait ses forces; encore une scène comme celle du matin et il n'osait plus répondre de lui. C'était tenter Dieu que de rester davantage. Sa convalescence touchait presque à son terme, et, quoiqu'il portât encore le bras en écharpe, les prétextes ne lui manqueraient pas pour justifier sa retraite auprès du duc: elle n'aurait pas besoin de justification aux yeux d'Hélène. Comme il se disposait à aller prendre congé de ses hôtes, il apprit qu'ils étaient allés

à Livourne pour faire des emplettes, car Livourne est le marché de Pise, et qu'ils ne reviendraient que le jour suivant. Il était question de ce petit voyage depuis plusieurs jours, mais il ne devait pas être si prompt, d'autant plus qu'il y avait gala à la cour le lendemain, et que la duchesse se trouverait bien fatiguée pour y paraître. Elle me prévient, pensa Chavornay; c'est une leçon indirecte qu'elle me donne; puisque je m'obstine à rester dans sa maison, c'est elle qui la quitte. Hélène! Hélène! je vous comprends et je vous révère. Vous êtes une femme loyale et je ne suis qu'un lâche, et bientôt un traître; mais vous serez contente de moi.

Il ne pouvait, sans grossièreté, émigrer en l'absence des maîtres de la maison; force lui fut bien d'attendre leur retour. Que cette journée lui parut longue! Tous les gens avaient pris la clef des champs; le palais était désert, et que ce désert était triste! Chavornay ne put parvenir de tout le jour à se fixer à rien. La lecture lui était impossible; ses yeux restaient attachés sur la même page des heures entières, sans en pou-

voir déchiffrer une ligne. Il rougissait de son inaptitude, mais il n'en put jamais triompher. Seul dans cette solitude silencieuse, le triste convalescent errait de salle en salle, sortait par désœuvrement, allait chercher Hélène dans les lieux qu'elle aimait, puis rentrait presque aussitôt pour la retrouver dans ces appartements tout pleins d'elle.

Jusque-là il s'était arrêté au seuil de sa chambre à coucher; une pudeur secrète l'avait empêché de le passer; mais un instinct de douleur invincible fit taire ses chastes scrupules, il franchit la porte du sanctuaire. Toutes choses étaient comme Hélène les avait laissées, tout respirait encore sa présence; son foulard de nuit était jeté sur le dossier d'une chaise et ses pantoufles roses aux pieds d'une autre. Le bouquet de la veille était sur la cheminée, déjà presque fané; une broderie gisait sur un guéridon, l'aiguille était dans la fleur commencée; des gants, un dé d'or et un mouchoir étaient auprès, et des livres étaient dispersés çà et là; l'écritoire était ouverte; une lettre entreprise

et abandonnée était dessus, et des billets décachetés semés tout autour. Chavornay fouilla tout, scruta tout minutieusement, non dans des vues indiscrètes ou inquisitoriales, mais avec un sentiment de tendresse et d'amour; il s'assit dans le fauteuil d'Hélène, posa sa tête où la sienne avait reposé, et ses lèvres partout. Il n'est pas jusqu'au cabinet de toilette où il ne pénétra, prenant et baisant l'un après l'autre tous les objets qui avaient dû être touchés par elle, ou servir à sa personne.

Un volume retourné était demeuré sur sa table de nuit; Chavornay le prit : c'était un volume des tragédies de Schiller, que lui-même avait données à la duchesse quelque temps auparavant. En les lui donnant, il avait marqué d'un trait d'ongle ce vers du *Don Carlos* : *Celui-là seul connaît l'amour, qui aime sans espoir!* Arrivée là, s'était-il dit, elle songera peut-être à moi, et nous serons en communication par la pensée. Ce mystérieux et poétique aveu avait souri à sa fantaisie. Le volume était ouvert en cet endroit, et des traces de larmes étaient visibles sur la

page. Hélène l'avait donc lue la nuit même ; et en la lisant elle avait pleuré. Il fut saisi, à cette vue, d'un redoublement d'amour qui alla jusqu'au délire. Elle m'aime! elle m'aime! s'écriait-il avec enthousiasme ; elle m'aime plus que je n'osais l'espérer dans mes rêves les plus audacieux. J'occupe ses insomnies comme elle occupe les miennes ; elle me rend les pleurs que je verse pour elle ! Mais la vue de ce lit, où venaient se briser ses désirs et ses espérances, le jetait dans des convulsions de jalousie et de rage ; puis il se calmait en songeant que le cœur d'Hélène était à lui, qu'il n'en avait pas demandé davantage au ciel, et que le livre de ses destinées n'était pas rempli. Il s'agenouilla au bord de ce lit encore tout embaumé d'Hélène, il y appuya son visage et tomba dans une rêverie profonde, délicieuse. Quand il en sortit, quatre heures de nuit sonnaient à la vieille horloge du Prétoire : il y en avait cinq qu'il était là. Il se leva effrayé, craignant d'avoir été aperçu, et repassa dans le salon furtivement, comme un larron. Feignant de rentrer du dehors, il sonna pour avoir des flambeaux.

XVI.

DÉPART.

Le lendemain, le duc et la duchesse revinrent de Livourne pour dîner. Hélène et Chavornay se revirent avec une joie muette · ils avaient le secret l'un de l'autre, et ils s'efforçaient d'agir comme s'ils ne l'avaient pas eu. Toutefois Chavornay n'eut pas le courage d'annoncer, pour le jour suivant, comme il l'avait ré-

solu, son retour dans ses pénates : ce serait toujours assez tôt au moment du départ. Le dîner avait été gai : on était si heureux de se revoir après deux longues journées d'absence! Mais la soirée fut triste. Il y avait bal à la cour; Chavornay n'avait pas été présenté, et partant n'était pas prié. Il aurait pu l'être comme étranger, quoiqu'il ne fût pas noble; le docteur Vital l'avait bien été, et le duc d'Arberg lui avait plusieurs fois offert d'être son introducteur; mais il aurait fallu en témoigner le désir au Grand-Duc; on aurait cru lui faire, en l'admettant, une grâce signalée, et sa fierté républicaine se refusait à ces insolentes faveurs : l'affabilité des princes l'humiliait plus que leurs dédains. Et puis il n'aimait pas à se glisser par les entrées dérobées : ne pouvant pas entrer par la grande porte, il aimait mieux rester dehors.

La soirée donc était triste. Le duc était parti de bonne heure; un message du Grand-Duc l'avait appelé au palais presqu'au sortir de table; et il avait emmené le docteur avec lui; la duchesse devait le rejoindre plus tard; elle était à

sa toilette. Chavornay se trouvait seul dans le salon du palais Lanfranchi, le plus vaste, le plus triste de Pise. Une lampe brûlait, jetant plus d'ombre que de lumière sur les hauts lambris; le feu mourait dans l'âtre, lançant à peine encore de loin en loin quelques étincelles. Il pleuvait abondamment; une goutte d'eau tombait de temps en temps dans le feu, et le vent gémissait dans les croiséesd'unesi lamentablemanière, qu'on eût dit les vagissements plaintifs d'un enfant mourant Le fleuve, grossi par l'hiver, roulait sourdement; quelques carrosses allant à la cour faisaient retentir les échos du Lung'Arno; mais le bruit expirait dans l'éloignement, et l'on n'entendait plus rien que la pluie fouettée par le vent sur les carreaux. C'était une nuit, morne, sinistre, une nuit à la Werner, et pour la rendre encore plus lugubre, un orgue de Barbarie se mit à jouer dans le lointain des airs mélancoliques.

Chavornay était assis loin du feu sur le sofa occupé d'ordinaire par la duchesse, il était abîmé de tristesse; tout ce que son passé, son

présent, son avenir avaient de visions funestes et d'alarmants fantômes semblaient s'être donné rendez-vous dans ce salon désert pour l'assaillir à la fois et pour briser son cœur. La duchesse avait rapporté de Livourne, à son intention, plusieurs vues des Alpes; elles étaient devant lui sur la table; il les feuilletait d'une main distraite. Peu à peu la vue de ces lieux chéris lui gagna le cœur, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux : c'étaient bien là ses montagnes, c'était bien le lac dont sa barque avait tant de fois coupé la vague, et, sur le bord, caché dans les noyers, il lui semblait voir le vieux clocher de son village. Il revoyait ses frères les pâtres, assis le soir au seuil des chalets, il s'asseyait comme jadis au milieu d'eux, et partageait avec eux le lait commun des troupeaux errants dans les pâturages. L'aigle effleurait sa tête en passant; le plomb du chasseur de chamois venait troubler tout à coup l'écho des hautes cimes, et sifflait à son oreille; le soleil levant dorait la neige des glaciers et jetait sur les cascades un pont de diamants. Transporté par enchantement sur

les monts paternels il n'était plus à Pise, et l'orgue jouait en ce moment, sous les fenêtres du palais, un vieil air de sa patrie.

— Les chevaux sont à la voiture.

Ces mots, prononcés tout à coup à la porte du salon, le firent tressaillir ; il leva les yeux, et vit Hélène assise en habit de bal au coin du feu. Sa toilette terminée, elle était venue au salon, en attendant son carrosse, et Chavornay était si absorbé qu'il ne l'avait pas entendue entrer.

— Qu'elle est belle! s'écria-t-il sans pouvoir retenir un cri d'admiration, et les funèbres visions s'évanouirent. Vous voulez donc conquérir le grand-duc et sa cour? La conquête n'est pas digne du conquérant.

— Je n'en ai vraiment nulle envie, et je suis tourmentée depuis un quart d'heure d'une bien autre tentation. Tous ces Pisans m'ennuient, poursuivit-elle en tirant la sonnette, et leur grand-duc plus qu'eux tous ; il est stupide. Faites dételer, dit-elle au chasseur comme il entrait, et

vous irez au palais prévenir M. le duc que je me suis trouvée si fatiguée de ma course de Livourne, qu'au moment de partir pour le bal j'ai été obligée de me coucher. Il voudra bien m'excuser auprès de Leurs Altesses.

Le chasseur sortit.

Hélène comptait si peu s'aller coucher, qu'elle ne songea pas même à se délivrer de sa parure; elle tira seulement ses gants longs, et resta les bras nus; ensuite elle approcha un fauteuil du feu, et s'y établit comme on fait quand on se promet une longue soirée de causerie et d'intimité.

— Vous êtes le premier coupable! dit-elle à Chavornay, car je reste ici pour vous. C'est mon premier mensonge, et c'est vous qui me l'avez fait commettre.

Hélène, c'était le second!

L'orgueil et la reconnaissance se partageaient le cœur de Chavornay : Hélène lui faisait de son plein gré, et avec une grâce exquise, le sacrifice, toujours énorme pour une femme, d'un bal de cour, où elle était sûre d'être la plus

belle et la plus adorée, et tandis que tous ces gentilshommes et le prince lui-même attendaient cette femme avec une amoureuse impatience, pour l'accabler d'hommages, elle frustrait leurs espérances, elle restait pour lui; pour lui seul elle était là dans sa fraîche parure, et il s'enivrait d'elle à loisir, tandis que les autres l'espéraient en vain. Triste héritier des Médicis, l'obscur enfant des Alpes te gâtait ta fête, et le plus puissant n'était pas toi!

Hélène était, ce soir, en bleu, et plus ornée qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle ne le fût jamais aux dépens de l'élégance et du goût le plus sévère; elle étincelait de diamants; un instant le superstitieux montagnard crut voir la reine des fées.

— Que faites-vous donc là-bas sur ce sofa? lui demanda-t-elle.

— Je vous contemple, et je lutte contre le péché d'idolâtrie.

— Approchez-vous donc; vous avez l'air de me bouder. Ma présence vous contrarie-t-elle? Aviez-vous d'autres projets?

— Quels projets voulez-vous donc que j'aie, sinon de vous voir, de vous voir toujours et de vous voir encore? Mais je crains le repentir après un si grand sacrifice.

— Que parlez-vous de sacrifice? Ce que je perds est si ennuyeux, ce qui me reste est si doux, que la victime n'est pas, en vérité, fort à plaindre. Et d'ailleurs, n'êtes-vous pas mon hôte? et ne dois-je pas vous tenir compagnie? Je vous ai vu triste, et si je vous avais abandonné dans cet état, ce bal eût été pour moi, je vous assure, une triste fête! Et puis, mettons que ce soit un sacrifice; je vous en dois bien d'autres.

En prononçant ces mots, elle porta la main au bandeau qui couronnait ses cheveux, et sourit à Chavornay avec un doux mystère : c'était cette même parure qu'il avait portée à Livourne quelques jours auparavant.

— Je réclame de vous encore un service, reprit-elle : allez me chercher mes pantoufles dans ma chambre; ces souliers de satin me gênent; on ne cause bien qu'en pantoufles; la pantoufle

est le sceau de l'intimité. Apportez aussi mon boa.

En venant attendre sa voiture dans le salon, Hélène avait bien l'intention d'aller au bal; mais elle avait été si touchée de la tristesse de Chavornay, elle lui avait trouvé l'air si seul, si malheureux, si souffrant, que ses entrailles s'étaient émues de compassion, et elle n'avait pas eu le courage de l'abandonner : dans ce moment-là, elle l'aimait éperdument; elle était si faible, si attendrie, qu'elle ne se sentait pas la force de lui rien refuser, et qu'elle se livrait à lui tout entière par la pensée. Quand il rentra, il s'agenouilla devant elle, et elle se laissa déchausser par lui sans résistance; il prit dans sa main ce pied charmant qu'un bas de soie à grands jours laissait presqu'à nu, et qui eût fait mourir de jalousie une Andalouse, et il s'oublia lui-même, jusqu'à y poser ses lèvres, et plusieurs fois, avant de le céler dans la pantoufle de Cendrillon. Prenant ensuite le boa, il enveloppa les épaules et le cou d'Hélène dans les anneaux voluptueux, et en laissa tomber les bouts sur

son sein. Ces soins tendres et caressants durèrent longtemps. La duchesse les reçut sans prononcer une parole, sans faire un mouvement.

— Maintenant, dit-elle, faites le feu, asseyez-vous là, et causons.

— La soirée fut délicieuse et calme; elle passa sans combats, sans orages, dans les douceurs d'une intimité que nulle arrière-pensée turbulente ne vint troubler; pas un nuage ne voila leurs yeux, pas un pli ne rida leur front; leurs âmes étaient en communication, ils s'entendaient à demi-mots; toute allusion était saisie avant même d'être exprimée; ils faisaient des projets, disposaient de l'avenir, le façonnant au gré de leurs désirs; ils étaient rois de l'espace et du temps. Ils parlaient de tout, et ils étaient eux-mêmes au fond de tout; partout ils se retrouvaient. La pensée du duc ne leur vint pas une seule fois en mémoire, et jamais son honneur n'avait été plus en sûreté.

Joies ineffables! idéales voluptés! vous êtes la fleur de l'amour, et le fruit peut-être est moins doux. Que ne peut-on fixer là, par un

clou d'or, la roue de ce temps qui vous emporte! Pourquoi faut-il vous effeuiller soi-même en courant au terme? Ce que l'on poursuit avec tant d'ardeur vaut-il toujours ce qu'on a laissé derrière soi? Le midi vaut-il le matin? et l'été vaut-il le printemps? Rien plus tard, ni le délire des aveux, ni l'ivresse de la possession, rien ne saurait égaler le charme et la pureté des premiers troubles et des premières émotions, quand on les voit partagées. On n'a déjà plus de doute, on n'a pas encore d'alarmes, et l'espérance n'est plus que l'attente. On ne demande rien, car on sait que rien ne serait refusé, et que tout est déjà tacitement accordé; on se donne, on se possède, on s'aime; hymen immaculé des âmes, dont l'autre n'est qu'un grossier symbole et trop souvent la limite.

Enfin il fallut se séparer. Au moment des adieux, ils se serrèrent affectueusement la main; ils étaient plus qu'amants, ils étaient amis.

— Hélène! s'écria Chavornay; c'était la première fois qu'il appelait la duchesse par son nom de baptême; il se reprit. Madame,

pardonnez, ce nom m'est si doux, et il est si familier à mes pensées, qu'il vient de lui-même à mes lèvres. Hélène! répéta-t-il avec exaltation, vous venez de me rendre si heureux, que je voudrais vous en témoigner ma reconnaissance par quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de grand; je voudrais être au moyen âge, je serais votre chevalier, et pour mériter de vous un sourire, une pensée, j'irais à travers la terre combattre les monstres et les géants. Parlez, où faut-il aller? que faut-il faire?

— Il faut prier Dieu qu'il grave au fond de nos cœurs la devise de votre mère : honneur et prudence!

— De nos cœurs, Hélène! vous avez dit nos cœurs! Et la pressant dans ses bras avec enthousiasme : Vous serez contente de moi, femme noble et loyale, et ma mère aussi; je serai fidèle à sa devise.

La duchesse prit son bras pour passer dans sa chambre; il la baisa au front, et remonta chez lui.

Souqui avait déshabillé sa maîtresse et s'était

allé coucher. Hélène, restée seule, allait en faire autant. On frappa à sa porte. Elle tressaillit, et eut un moment d'effroi. Serait-ce lui? pensa-t-elle en s'enveloppant dans sa robe de nuit; et, trop amoureuse pour résister, elle se vit déjà vaincue et palpitante dans les bras de Chavornay. Ce n'était pas lui, c'était le duc en habit de voyage.

— Je viens, ma chère, vous annoncer une bonne nouvelle et une mauvaise; la mauvaise est que je pars pour l'Allemagne à l'instant; et je serais déjà parti si le grand-duc ne m'avait fait attendre jusqu'à présent des lettres dont il m'a chargé pour Vienne.

Ensuite, il se mit à raconter à sa femme que le petit prince souverain de la confédération germanique dont il devait hériter était moribond, mort déjà peut-être, que cette mort lui donnant par sa mère des droits sur sa couronne, il n'avait pas un moment à perdre pour les aller faire valoir. C'est le grand-duc lui-même qui l'avait informé de l'événement; son message de la soirée n'avait pas d'autre objet.

— Après avoir pris ses ordres, ajouta le duc en baisant galamment la main de la duchesse, je viens prendre ceux de votre altesse sérénissime : c'est le titre dont nous sommes menacés.

Hélène, dans tout ce que venait de dire son mari, n'avait saisi qu'une idée, c'est qu'il partait, et cette idée l'épouvanta. Quel moment il choisissait pour la laisser seule! Tous les dangers auxquels ce départ la livrait se présentèrent à son esprit avec une telle énergie, qu'elle ne se sentit pas la force de les affronter.

— Vous partez! s'écria-t-elle, et vous ne m'emmenez pas! y pensez-vous!

— Mais pensez vous-même, ma chère, à la fatigue extraordinaire et à la précipitation du voyage que j'entreprends; le moindre retard peut gâter nos affaires, et je ferai la plus grande diligence; les chevaux sont commandés, je pars à l'instant, et voyez quelle nuit! Comment voulez-vous que je consente à vous traîner, vous, Hélène, avec votre santé délicate, sur une grande route par un temps pareil, et à vous faire passer les Alpes au cœur de l'hiver?

— Eh ! qu'importe le temps, il faut absolument que je parte avec vous. Je vous en supplie, ne me laissez pas seule.

— J'ai pourvu à ce que votre solitude fût moins triste ; je descends à l'instant de chez Chavornay, son intention était de nous quitter demain pour retourner chez lui, je l'ai prié de rester jusqu'à mon retour, et j'ai sa parole d'honneur. J'ai pensé qu'en mon absence, sa société vous serait agréable, et qu'ainsi vous seriez moins seule.

— Au nom de Dieu ! répétait Hélène effrayée de ce tête-à-tête, emmenez-moi, je vous le demande à genoux.

— Vous le prenez sur un ton si tragique, que vous m'inquiétez. Que craignez-vous donc? Quelqu'un vous a-t-il menacée ? ou si c'est moi que vous menacez.

— Je ne vous menace point, je vous conjure de m'emmener.

— Ne dirait-on pas que je vais être absent dix ans ? mais avant un mois je reviendrai vous chercher pour installer dans sa cour votre altesse sérénissime.

— Ne plaisantez pas, Fritz, je suis peu disposée à rire.

On entendit en ce moment les grelots des chevaux, Hélène tressaillit : il lui sembla qu'elle entendait tomber la dernière maille de la faible cuirasse qui gardait encore sa vertu et qu'elle allait être livrée sans défense à l'amour qui l'assiégeait. Elle se jeta au cou de son mari et s'attacha à lui comme un naufragé au mât du navire.

— Pour la dernière fois, Fritz, je vous supplie de ne pas me laisser seule; ou emmenez-moi ou restez; je ne réponds de rien en votre absence, je ne suis pas sûre de moi.

— Votre menace n'est qu'une ruse de femme, dit le duc en souriant, vous voulez me prendre par la jalousie; mais vous n'y réussirez pas; si vous n'êtes pas sûre de vous, moi j'en suis sûr et cela me suffit.

En ce moment la conscience timorée d'Hélène lui parlait si haut qu'elle fut encore une fois au moment de se jeter aux pieds de son mari et de lui avouer qu'elle aimait cet homme sous

la protection duquel il la plaçait lui-même. Il s'impatienta.

— Soyez donc raisonnable une fois en votre vie; l'affaire qui m'appelle en Allemagne est assez importante pour qu'on lui sacrifie quelques jours d'ennui. Croyez-vous que ce voyage m'amuse beaucoup à faire? je le fais pourtant.

Et comme Hélène le retenait convulsivement par son habit, toujours combattue entre la grandeur et la honte de l'aveu qui allait lui échapper.

— En vérité, Hélène, ajouta-t-il durement, vous êtes ridicule.

Ce mot fut comme un sceau de glace sur sa bouche prête à s'ouvrir pour une confession magnanime; elle se tut et n'insista plus. Le duc sentit sa dureté, mais trop tard; le coup était porté, et en partant il ne serra qu'une main froide et ne reçut qu'un baiser glacial.

Je lui écrirai de la première poste, pour lui demander pardon, se dit-il en montant en voiture. A la première poste il n'écrivit pas faute d'encre, de papier, de temps; à la seconde, il remit d'écrire à la troisième; à la troisième il

l'oublia dans les préoccupations de sa souveraineté future ; à la quatrième il avait déjà composé sa cour, nommé ses chambellans, ses conseillers auliques, et les fumées de la vanité lui montant toujours au cerveau, nul doute qu'il ne soit arrivé à la dernière empereur ou pour le moins roi.

XVII.

LES CASCINES.

Maintenant, réjouis-toi, plébéien jaloux, les destins te livrent ta duchesse ; te voilà seul avec elle ; elle t'aime, tu n'en peux plus douter ; le même toit vous abrite et vous n'avez plus de tiers incommode à craindre : ton rival a disparu ; son époux court la poste sur la route d'Allemagne.

Si la première émotion de Chavornay fut une

émotion de triomphe, elle fut courte ; car, lié par l'honneur et l'hospitalité, il était bien plutôt un esclave qu'un triomphateur. Quand le duc d'Arberg était venu la veille lui annoncer son départ, et qu'il avait exigé de lui la promesse de ne quitter le palais Lanfranchi qu'après son retour, il n'avait pu s'empêcher de rire intérieurement de ce mari aveugle et bénévole qui venait presque lui remettre sa femme entre les bras. Mais ce cruel sentiment d'ironie dont il n'avait pas été maître avait fait bientôt place à un plus noble, et, comme Hélène, il avait été au moment de déclarer au duc qu'il ne pouvait accepter ce doux et périlleux tête-à-tête. Quoique cette déclaration loyale fût dans sa nature et tout à fait conforme aux inspirations de son âme droite et sincère, il ne la fit point : c'était prononcer contre lui-même un arrêt d'éternel exil ; la force lui manqua pour se frapper lui-même. Il serait toujours assez tôt de s'exiler d'Hélène, sans hâter, par un héroïsme hors de place, cette affreuse exécution. Il n'était pas besoin de mettre le mari dans la confidence pour respecter en lui l'honneur et l'hospitalité ;

il ne se faisait pas l'outrage de croire qu'il lui fallût, pour vaincre, brûler ses vaisseaux, et si la fuite devenait nécessaire, il saurait bien fuir par devoir, sans s'obliger à le faire par nécessité. Ainsi, et c'est l'éternel sophisme de l'amour, il avait, par faiblesse, mis l'avenir sous la sauvegarde de sa force. En gagnant du temps, on croit tout gagner; on attend, on ajourne; hier c'était pour aujourd'hui, aujourd'hui c'est pour demain, et ce soir peut-être il ne sera plus temps.

Quand les deux amants se virent en présence pour la première fois après le départ du duc, ils furent embarrassés de leur contenance; l'abord fut timide, les regards furtifs, la conversation gênée et languissante : cet embarras dura plusieurs jours; ils évitaient de se trouver seuls, ils éludaient les rencontres; ils abrégeaient les tête-à-tête, et semblaient bénir la présence des tiers qu'au fond du cœur ils maudissaient. Le docteur avait sa part de ces bénédictions équivoques; sa présence était un maintien, et on le retenait, du moins en paroles, chaque fois qu'il voulait se

retirer. Certes c'était là pour lui une grande nouveauté ; mais il n'était pas absurde au point d'en être la dupe ; seulement il se méprenait sur la véritable cause de ces politesses inaccoutumées ; il supposait l'intimité d'Hélène et de Chavornay beaucoup plus étroite qu'elle n'était, et ne s'épargnait pas les interprétations injurieuses. Il partait de là pour s'imaginer qu'on craignait sa clairvoyance et qu'on voulait endormir ses soupçons. Quand la duchesse lui disait : Docteur, vous êtes bien pressé ; il traduisait, lui : Docteur, je suis polie, soyez complaisant. Mais son intention n'était pas de l'être ; il épiait le secret de leurs rapports, et, comme si le duc l'eût chargé du soin de son honneur, il s'était constitué son argus, même avant son départ ; depuis, il n'avait fait que redoubler de vigilance. Il comptait s'en faire un mérite à ses yeux, et il espérait, par ce moyen, chasser enfin son ennemi et réduire Hélène, qu'il croyait toujours occupée à le perdre dans l'esprit de son mari, à se taire et à le servir dans sa carrière, en se faisant contre elle une arme de son secret. C'était la connaître

bien mal. Du reste, il continuait à correspondre avec Campomoro, et il le tenait au courant de ses découvertes. Le Corse, qui n'avait point renoncé à Hélène, et qui, de son île, ne cessait d'avoir les yeux fixés sur le palais Lanfranchi, flattait la vanité de Vital pour le faire servir à ses vues secrètes, et il en faisait réellement son espion sans que l'autre s'en doutât; il entretenait avec lui une correspondance très-active, et apprenait par lui tout ce qu'il voulait savoir.

La gêne des deux amants continuait; Hélène était la plus embarrassée; elle se sentait faible, elle s'avouait sa faiblesse, et aimait mieux éviter le péril que de l'affronter. Le départ de son mari lui avait laissé un fond d'irritation qui rendait sa situation encore plus délicate. Ses derniers mots en la quittant : « Hélène, vous êtes ridicule! » lui étaient restés plantés au cœur comme un dard acéré. Quels adieux! cette injure gratuite et maladroite l'avait révoltée, et, ses instincts féminins prenant le dessus, elle s'était promis d'en tirer vengeance. C'était à Frédéric à la sauver puisqu'elle l'avait prévenu du danger; l'honneur était

satisfait; elle n'était plus responsable de ce qui pourrait arriver. Pourquoi l'avait-il abandonnée? il n'aurait à se plaindre que de lui. Elle fut toute la nuit occupée de ses projets de vengeance et jamais Chavornay ne fut si près d'une victoire qui, ainsi obtenue, l'eût, à vrai dire, peu flatté; il n'en aurait pas voulu.

Mais Hélène n'était pas de ces femmes impatientes du frein qui n'attendent, qui ne cherchent qu'un prétexte pour violer la foi jurée et qui se dégradent avec empressement pour venger une offense reçue ou supposée; elle était trop fière pour croire que le tort d'un autre justifiât une perfidie, parce qu'on est loyal pour soi-même non pour autrui, et que la probité relève non des hommes mais de Dieu. Le matin dissipa donc ses mauvais rêves de la nuit; elle se réveilla ce qu'elle était et ce qui est si rare en ces temps de dégradation morale, une femme de conscience et d'honneur. Mais plus elle croyait avoir été près de se donner à Chavornay, plus elle fut réservée avec lui les jours suivants: c'était chez elle un instinct de pudeur et de repentir.

Pour lui, il finit par se lasser de cette ambiguité de rapports. Nous avons l'air de deux coupables, se disait-il, nous n'osons pas nous regarder en face, et pourtant quel crime avons-nous commis? Cette position fausse l'humiliait et il voulait se prouver à lui-même et prouver à Hélène qu'ils se calomniaient tous les deux et qu'ils avaient tort de craindre le tête-à-tête. Un matin qu'elle n'était pas encore levée, il entra dans sa chambre; la terre trembla sous elle.

— Madame, lui dit-il d'un ton délibéré, la matinée est divine : c'est un crime que de rester chez soi par un temps pareil. C'est une journée à donner tout entière à la promenade; voulez-vous monter à cheval? mais nous irons seuls; pas de chasseur, pas de laquais, toute cette valetaille nous gênerait : je tâcherai de n'être pas un trop indigne écuyer. Voulez-vous?

Un soupçon traversa l'esprit de la duchesse; un vague et lointain souvenir de Campomoro lui revint à la mémoire; elle fixa sur Chavornay un œil scrutateur qui semblait lui dire : Le puis-je?

— Ah! madame!... répondit-il, blessé du

doute et en jetant sur elle un regard de reproche, cette idée n'est pas de vous.

La duchesse rougit, car, au fond, c'était bien plutôt elle que lui qu'elle craignait dans la solitude; et son doute était presque un aveu; elle sortit sa belle main blanche et la tendit à Chavornay en signe de consentement et de confiance. Il pardonna et la serra affectueusement, mais sans la baiser.

— Levez-vous donc, fière amazone; pendant que Souqui vous habille, je vais faire seller les chevaux; nous déjeunerons à l'aventure.

La toilette d'Hélène fut bientôt faite; une heure après ils galopaient en pleines Cassines. On était en hiver; mais l'hiver de Pise est un printemps. La journée était divine, en effet; un soleil chaud sans être incommode nageait dans un azur clair et dégagé de vapeurs, le ciel n'avait pas un nuage. L'atmosphère était calme et tiède. Quoiqu'on fût loin encore de la saison printanière, il émanait du sein de la terre et du fond des bois je ne sais quels parfums prophétiques qui faisaient pressentir le printemps; il

y avait dans l'air comme un bruissement vague et doux, qui présageait le réveil de la nature. Ils allaient au hasard et rencontrèrent l'Arno, à l'endroit où il verse dans la limpide Méditerranée ses eaux jaunes et limoneuses; ils se trouvaient là aux limites méridionales des Cascines; le fleuve leur fermait le chemin; ils tournèrent bride pour regagner les fourrés et tombèrent au milieu d'un grand troupeau de vaches grises et sauvages, au milieu desquelles leur subite présence porta le trouble et la confusion.

— Elles n'ont pas l'hospitalité des nôtres, dit Chavornay; quand un voyageur traverse leur alpe, elles viennent au bord du chemin, comme pour lui souhaiter la bienvenue, et le regardent passer avec une curieuse bonhomie; celles-ci sont farouches comme leur désert.

Cependant le troupeau s'était rallié et le calme était rétabli. Les hôtesses du pâturage contemplaient de loin les deux étrangers, et leurs têtes, armées de cornes gigantesques, suivaient tous leurs mouvements avec une fierté

qui n'était pas sans grâce. L'air vif du matin avait provoqué l'appétit des promeneurs ; ils s'étaient plusieurs fois plaint que le déjeuner se fît attendre ; mais il fallait rencontrer le pâtre de Saint-Rossore, et ils ne l'avaient pas encore aperçu.

— Victoire ! s'écria tout à coup Chavornay, voilà notre déjeuner !

Sans rien ajouter, il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et alla ramasser, au pied d'un massif d'églantiers dépouillés par l'hiver, une racine de chêne grossièrement creusée en forme de tasse par le couteau des bergers, et oubliée par eux en cet endroit. Il ôta son habit sans façon, le jeta sur l'herbe et s'approcha à pas furtifs d'une vache qui lui sembla avoir du lait, chose rare en ces contrées ; il l'apprivoisa si bien de la voix et du geste, qu'elle se familiarisa, chose plus rare encore, jusqu'à se laisser traire. On eût dit qu'elle avait reconnu dans l'enfant des Alpes l'homme du métier. L'entreprise n'était pas sans péril ; le taureau rôdait d'un air sombre au-

tour du faux pâtre, et semblait se défier de son usurpation; mais tout se passa bien : Chavornay s'acquitta de sa tâche avec l'aisance et l'aplomb d'un *armailli* consommé. Il apporta le lait pétillant à la duchesse, qui était restée à cheval et avait suivi d'un œil moitié inquiet, moitié riant, la bucolique en action.

— La tasse est un peu grossière, lui dit-il en la lui présentant avec une gaucherie affectée, mais votre altesse sérénissime voudra bien nous excuser : nous autres pauvres pâtres, nous n'avons pas de porcelaine plus fine.

Hélène prit en riant la tasse dans ses deux blanches mains, et la porta à ses lèvres, tandis que son pastoral écuyer tenait la bride de son cheval; elle lui laissa la moitié du lait pour sa peine, et déclara n'avoir de sa vie si bien déjeuné. La tasse fut attachée à la selle comme un trophée et un souvenir.

La journée s'écoula dans ces amoureuses folies; allant des bois à la grève et de la grève aux bois, ils passaient tour à tour des grandes rêveries de l'Océan aux émotions paisibles des

forêts. Tantôt on devisait doucement en marchant au pas, tantôt on se lançait au galop pour échapper à une pensée triste, à un désir impérieux. Une fois, Hélène galoppa si fort, que le vent lui enleva son chapeau et dénoua sa coiffure. Sa longue chevelure l'inonda tout entière comme une pluie d'or, et se mêla à la noire crinière du cheval qui l'emportait sur la plage. Il n'y avait pas là de Souqui pour la recoiffer; appelé ce jour-là à cumuler tous les rôles, Chavornay fut dans ce nouvel emploi plus gauche et moins expert que dans les autres. Il est vrai que sa main tremblait.

Après avoir jeté le désordre au milieu des vaches, ils allaient le porter en d'autres lieux. Ici c'était une chamelle égarée qui fuyait sur la grève, avec son nourrisson, en faisant des saccades bizarres et des bonds ridicules; là, c'était une compagnie de vieux mâles accroupis dans le sable, comme au désert, et qui semblaient attendre, en ruminant paisiblement au soleil, le départ de la caravane; leur alarme était moins vive à l'apparition des promeneurs, et ils prenaient leur temps

pour la retraite; encore leur indolence naturelle ne s'y résignait-elle pas toujours, et la paresse l'emportait quelquefois sur la peur; ailleurs, c'était un vaste troupeau de brebis dociles, et plus loin des juments fougueuses et indomptées. Gouvernées par leur étalon, ces dernières sont divisées par tribus distinctes, qui ne se mêlent jamais entre elles. Le despotisme asiatique et l'ardente jalousie du maître ne souffrent pas d'empiétements, et si deux étalons se rencontrent sur le même terrain, ils se livrent des combats à mort.

Hélène fut effrayée d'un de ces spectacles sanglants : l'œil en feu, le poil hérissé, la crinière et la queue violemment agitées, les deux champions se mesuraient en champ clos; dressés sur leurs pieds de derrière, ils cherchaient à se terrasser, à se mordre, et poussaient des hennissements furieux; le pâturage en était tout ébranlé. Tout à coup un cavalier, vêtu de peau, débouche du bois voisin, et s'élance dans l'arène bride abattue, il fonce, la lance au poing, sur les combattants, les sépare, les disperse, les

poursuit, et revient en triomphe au-devant des deux voyageurs.

— Madame, dit Chavornay, je vous présente le monarque de ces royaumes et mon meilleur ami.

Le vieux pâtre de Saint-Rossore s'inclina en signe de respect et d'admiration sur le cou de son cheval; jamais tant de beauté n'avait visité son empire; il en était tout étourdi. Il fit à la duchesse les honneurs de ses états avec une courtoisie champêtre. Elle se prêta avec grâce à ses rustiques empressements. Tandis que les chevaux se reposaient dans une étable, où ils avaient pour litière du foin jusqu'au ventre, elle entra, pour se reposer elle-même, sous ce que Chavornay avait baptisé la tente du patriarche : c'était une simple cabane de roseaux dont Évandre, roi lui aussi des pasteurs, aurait été jaloux.

Hélène était nu-tête et portait les cheveux noués par derrière; sa longue robe d'amazone bleue la gênant pour marcher, elle la soulevait de la main, et tenait de l'autre sa cravache en guise de flèche.

— A vous voir ainsi, s'écria Chavornay éperdu à la vue de tant de grâce unie à tant de majesté, on vous prendrait pour Diane chasseresse visitant les pâtres de Carie.

— Poëte! répondit la duchesse, avec un sourire de bonheur et de reconnaissance; et elle s'appuya amoureusement sur lui, pour entrer sous le chaume hospitalier.

Quelle différence de cette visite à la première! Le tact du cœur fit sentir instinctivement au vieux berger qu'il ne fallait pas troubler trop longtemps un si doux tête-à-tête; et, afin de rendre à eux-mêmes les heureux promeneurs, il prétexta que le soin des haras le réclamait ailleurs.

— Ami, dit-il bas à Chavornay, en échangeant avec lui un regard d'intelligence, je comprends maintenant ta tristesse d'alors et ta joie d'à présent.

— Quels secrets avez-vous donc à vous dire? demanda la duchesse déjà prête à partir.

— Il me rappelle des temps dont je ne veux pas me souvenir aujourd'hui.

— Madame, ajouta le vieux berger, je lui rappelle un temps où il était bien triste ; il venait seul s'asseoir à la porte de ma cabane ou là-bas sur ces dunes au bord de la mer, et il pleurait. J'essayais de le consoler, mais je n'y réussissais guère, moi.

Hélène n'en put entendre davantage ; elle en comprenait plus qu'elle n'en voulait savoir, et poussa son cheval en avant pour cacher son émotion. Le pâtre la suivit ; et, s'approchant d'elle le chapeau bas, il lui demanda la permission de lui baiser la main.

— Changeons; dit-elle en lui donnant sa cravache à pomme d'or, et lui prenant en échange sa baguette de frêne; vous vous en servirez en mémoire de moi.

Le berger reçut la cravache ; et, baisant avec respect la main qui la lui présentait, il prit congé. Il la suivit de l'œil la duchesse aussi loin qu'il put l'apercevoir; quand il ne la vit plus, il soupira profondément; et, au lieu d'aller à ses haras, il alla s'asseoir triste et rêveur au seuil de sa cabane.

Le couple ami avait repris le pas lent de la conversation ; ils virent passer quelque chose de blanc à travers les arbres : c'était une voile qui descendait le Fleuve-Mort, ruisseau muet et mort comme son nom l'indique, qui traverse les Cascines dans toute leur largeur ; car à Pise, comme à Ravenne, les barques sillonnent l'épaisseur des bois. Attirés par la singularité du spectacle, ils côtoyaient le fleuve et ils allaient lentement, car le sabot des chevaux s'enfonçait dans les sables. Ils étaient près de la tour de Ricardi, l'une des sentinelles avancées de ces marines solitaires : tout à coup, ils eurent une alerte ; ils entendirent derrière eux les aboiements des chiens et le halali des chasseurs.

— Quel ennui ! dit Hélène, dont le front serein s'était tout d'un coup obscurci ; la cour chasse, nous allons tomber au milieu de tout ce fracas.

— Voilà notre journée gâtée ! ajouta Chavornay avec humeur. Ne pouvaient-ils pas chasser ailleurs ?

Afin d'éviter la rencontre, ils se mirent à ga-

loper dans le sens opposé et se cachèrent dans les fourrés, de manière à n'être pas vus. La chasse arriva; un enfant en haillons, qui ramassait du bois sec, se jeta à genoux sur son passage, et demanda l'aumône, les mains jointes, au seigneur qui ouvrait la marche, et faisait les fonctions de grand-veneur. C'était pour son père, disait-il, un pauvre bûcheron de la Maremme, malade de la fièvre maremmane, et qui ne pouvait pas travailler.

— Le daim! le daim! où a-t-il passé? criait le chasseur sans l'écouter.

— Hélas! monseigneur, je ne l'ai pas vu! répondait le petit suppliant, et il renouvelait sa prière d'une voix timide.

— Je m'embarrasse bien de ton père! c'est le daim que je te demande! Et comme l'enfant répétait qu'il ne l'avait pas vu : Loin d'ici, fainéant! lui cria le chasseur impatienté, en lui lançant un coup de fouet qui lui coupa la figure et la lui mit tout en sang.

La chasse passa tout entière sans prendre garde au pauvre blessé.

— Les misérables ! s'écria Chavornay en poussant violemment son cheval, comme pour se mettre à leur poursuite, et les passions de Spartacus bouillonnaient dans l'âme indignée du plébéien.

La duchesse le retint ; elle descendit de cheval auprès de l'enfant, et, comme si elle eût été jalouse de réparer le crime des siens, elle se mit à essuyer avec son mouchoir, et à laver à l'eau du ruisseau, son visage ensanglanté. Ce n'était plus la Diane chasseresse, c'était la sainte Élisabeth de Murillo. Chavornay, resté en selle, la regardait faire du haut de son cheval.

— Lavez ! madame, lui disait-il ; lavez encore ! toute l'eau du fleuve ne saurait effacer la tache imprimée au front de vos patriciens par le sang de cet enfant. Chaque goutte de ce sang pur est tombée dans la balance de Dieu pour retomber tôt ou tard sur la tête de ceux qui l'ont versé ! Que n'ont-ils eu toujours, ajouta-t-il d'une voix plus douce, comme s'il se fût reproché son amertume et sa violence ; que n'ont-ils eu des mains comme les vôtres pour bander les

plaies faites par les leurs à l'humanité! Ou plutôt, je bénis le Ciel qu'il n'y en ait point eu, car elles nous auraient tant fait aimer nos blessures que nous n'aurions pas voulu guérir.

L'enfant recevait les soins de la duchesse sans faire un mouvement, sans même oser respirer. Les yeux baissés, les bras pendants, il était immobile et muet devant elle; enfin il se hasarda, en rougissant, à lever un grand œil noir, encore noyé de larmes.

— Mais voyez donc comme il est beau! dit la duchesse en le baisant au front.

— La nature, madame, est une mère impartiale, elle donne au peuple d'aussi beaux enfants qu'à vos gentilshommes; mais la société est une marâtre impie : c'est elle qui nous déforme et nous flétrit ces tendres rejetons. Hélène! Hélène! vous ne savez pas ce que la misère et les maux qu'elle traîne après elle peuvent faire des plus belles créatures de Dieu.

— Taisez-vous, vous êtes un tribun!

Mais, en lui ordonnant de se taire, elle était

suspendue à ses paroles, et le regardait d'un œil avide. Jamais il n'était si beau, jamais il n'avait tant d'empire sur elle que lorsque les passions plébéiennes frémissaient dans son cœur, et que le lion, comme elle disait, se réveillait en lui. C'était quelque chose de si nouveau pour elle, que cela seul eût suffi pour la subjuguer. La force séduisait la grâce, comme la grâce avait séduit la force.

Enfin, ils repartirent, et l'enfant, guéri et consolé, se mit à courir à toutes jambes, portant, ce jour-là, à son père, de quoi acheter du pain pour bien des semaines.

Le soleil était sur son déclin quand ils atteignirent le Serchio, qui forme la limite septentrionale des Cascines. Là le désert cesse avec la Maremme, et la nature change d'aspect; elle passe du grandiose au champêtre; on quitte l'Arabie et ses chameaux, on rentre en Toscane, et dès l'entrée on retrouve ses petites collines chargées d'oliviers, ses hameaux blancs, sa population polie et puriste. La terre se couvre d'une végétation plus régulière, et d'élégantes

chaumières se penchent au bord du fleuve, à demi-cachées sous la vigne et les mûriers.

Les promeneurs avaient résolu de clore la journée par un dîner champêtre et de ne pas rentrer à Pise avant la nuit. Ils suivaient les rives du Serchio, cherchant de l'œil quelque toit sympathique où demander l'hospitalité. Ils aperçurent à travers les oliviers une petite maison isolée qui leur plut et leur parut hospitalière entre toutes les autres; ils mirent pied à terre à quelque distance, attachèrent leurs chevaux à un arbre et se dirigèrent vers la chaumière. Une femme était assise sur le seuil de la porte, allaitant un enfant; la jeune mère était belle, quoiqu'usée avant le temps par la fatigue; la blancheur de son sein, innocemment découvert, contrastait avec le hâle de son cou brûlé du soleil; son sourire était doux et mélancolique. L'arrivée des deux étrangers attira de l'intérieur deux autres enfants de trois à quatre ans, et un troisième, plus jeune, se traîna sur les mains jusqu'à la porte; les premiers étaient à peine vêtus, l'autre ne l'était pas du tout, mais tous les

trois respiraient la santé : cachés derrière leur mère, ils fixaient sur les étrangers un grand œil étonné et sérieux.

— Que d'enfants vous voilà, s'écria Chavornay, pour être si jeune et si jolie !

— Ils ne sont pas tous à moi, répondit la villageoise en rougissant ; mais c'est égal, je les aime tous de même.

— Vous êtes donc leur nourrice? demanda la duchesse en regardant d'un œil d'envie tous ces beaux enfants, et faisant un triste retour sur elle, qui en avait tant désiré et qui n'en avait pas.

— Oui, mais pas comme madame l'entend : c'est Dieu qui a mis en nourrice chez nous cette fillette, à qui je donne mon lait, et ce gros garçon qui n'en a plus besoin depuis longtemps, car il mange déjà comme un homme.

— Comment cela? Contez-nous donc cette histoire.

— C'est une histoire bien triste. Leur père est notre voisin, ou plutôt il l'était; car la petite maison, qu'il possédait là-bas, n'est plus à

lui : la justice l'a fait vendre parce qu'il n'avait pas de quoi payer l'impôt. A cette occasion, il a eu des raisons avec les sbires, qui l'ont mené en prison, où il est encore; pendant ce temps, sa femme était en couches, et elle est morte au milieu de ces tribulations. Quoique nous soyons bien pauvres et que nous ayons déjà deux enfants, nous avons recueilli les orphelins. Que voulez-vous, madame? on ne pouvait pas laisser mourir de faim ces innocentes créatures. J'achevais de nourrir mon cadet : je l'ai sevré pour donner à la petite le lait qui me restait. Il en sera comme Dieu voudra ; il viendra à notre aide, ou bien j'en serai quitte pour laisser mes boucles d'oreilles de noces au Mont-de-Piété. Elles en connaissent bien le chemin, et y sont encore à l'heure qu'il est.

— En voilà d'autres pour les remplacer, dit la duchesse en ôtant ses propres boucles et les mettant de sa main aux oreilles de la jeune mère : cela vous servira au besoin à doter vos nourrissons.

C'étaient deux diamants de prix : l'aimable

contadine les reçut en rougissant, moins touchée de la magnificence du don, car elle en ignorait la valeur, que de la grâce délicate avec laquelle il était offert.

— Heureux riches! murmurait Chavornay en caressant les enfants, vous êtes la providence de Dieu sur la terre.

— Que me sert ma richesse? répondit tristement la duchesse. Je suis moins heureuse que cette villageoise : elle a des enfants et moi, Dieu m'en refuse.

— Peut-être, répliqua Chavornay avec amertume, serait-elle plus heureuse de n'en point avoir, si elle doit les voir tués avant l'âge par la pauvreté et le travail précoce et meurtrier. Hélas! c'est le sort des enfants du peuple. Pauvres fleurs! ajouta-t-il en serrant dans ses bras, avec une ineffable tendresse, toute cette famille enfantine, puisse la marâtre impie ne pas vous flétrir et vous étouffer sous sa main de fer!

Vaincu par l'émotion, il n'en put dire davantage; il quitta brusquement la duchesse et

alla cacher son attendrissement derrière la maison : Hélène l'y rejoignit.

— Qu'avez-vous donc pour fuir ainsi?

— Je ne puis entendre ces choses-là sans fondre en larmes. Et vous, madame, n'êtes-vous pas émue jusqu'au fond de l'âme du contraste que Dieu vient de nous mettre sous les yeux? L'homme de cour chasse à coups de fouet l'orphelin suppliant; la femme du peuple le recueille et le nourrit de son propre lait. Quelle leçon pour vous! quel reproche pour moi! Ah! laissez couler mes pleurs, je n'en verserai jamais assez : ce ne sont pas seulement des larmes d'attendrissement, ce sont des larmes de repentir. Je m'accuse comme d'un crime du bonheur que je goûte auprès de vous, lorsque tant des miens souffrent et succombent au labeur implacable. Mon père m'a laissé d'autres exemples, et ma mère, que cette villageoise me rappelle, d'autres enseignements. Où serais-je et que serais-je, s'ils avaient fait de la vie l'usage que j'en fais? Hélas! madame, je suis un ingrat, et je suis bien coupable!

— N'est-ce donc rien que de donner l'exemple de la vertu, de faire respecter les vôtres et vous-même, au sein du camp ennemi ?

— Non, cela n'est rien; je n'ai que l'instinct de la vertu, et la vertu sans pratique est un soleil sans chaleur qui ne réchauffe et ne féconde rien. Eh quoi! Dieu a mis dans mon cœur le sentiment de la justice; il m'a fait naître dans le peuple, afin que j'eusse la conscience de ses misères, l'expérience de ses vertus, et ces trésors de bonté, de courage, de dévouement, de douleur héroïque et patiente qui m'ont été révélés, afin que je le les révélasse à mon tour au monde, je les enfouis dans un lâche silence! j'étouffe sous le boisseau le flambeau de vérité que je devrais faire luire au milieu des hommes, et, au lieu de revendiquer la part usurpée de mes frères à l'héritage commun, je pactise avec les usurpateurs, je m'assieds à leur table, je dors sous leur toit; ah! madame, je ne suis qu'un transfuge, et vous avez le droit de me mépriser !

— Voilà le lion qui se réveille! dit Hélène,

et l'esprit guerrier qui recommence à rugir en vous. Venez !

Et, lui prenant le bras, elle le ramena dans la chaumière.

— Puisque vous recevez si bien les hôtes que Dieu vous envoie, dit-elle à la jeune ménagère, vous allez nous donner à dîner, car nous mourons de faim.

— De bien bon cœur! madame, quoique je n'aie rien à vous offrir qui soit digne de vous. Mais tout ce que j'ai est bien à votre service.

Une nappe de toile grossière, mais blanche, fut étendue sur la table boiteuse, et le couvert fut bientôt mis. Du pain bis, des œufs, des olives et le fenouil sacramentel, firent les frais de ce banquet pythagorique; des figues et des oranges le complétèrent; et, à défaut de vin, on but l'eau limpide et fraîche que Chavornay alla puiser lui-même à la source voisine. Après ce frugal dîner, on prit congé de la cabane hospitalière; on promit de revenir, et l'on partit.

Ils marchèrent quelque temps à pied; les chevaux suivaient. La soirée était douce; ils se

trouvaient au milieu d'une prairie, et remontaient lentement le Serchio à travers les saules. Tout pleins des émotions de cette longue journée de paix et d'intimité, ils la voyaient finir avec tristesse.

—Asseyons-nous ici, dit Hélène, et faisons nos adieux à cette belle nature avant de la quitter.

Cette idée de retour serra le cœur de Chavornay; un nuage sombre passa sur son front, serein jusqu'alors. Après l'oublieuse liberté des champs, il fallait donc retrouver les gênes de la ville et cet équivoque palais Lanfranchi, où sa position était si ambiguë, et dont l'hospitalité lui était à la fois si douce et si amère; il se comparaît au prisonnier qui a brisé sa chaîne et qu'on ramène dans sa prison. Il n'y rentrait qu'en gémissant. Les mêmes pensées préoccupaient la duchesse : elle rappelait dans le secret de son âme les douces heures qui s'envolaient.

Le site où ils s'étaient arrêtés était calme et borné; une fraîche pelouse s'étendait derrière eux, fermée par une barrière rustique, où les chevaux étaient attachés; une petite colline verte fermait la rive opposée; une tour ruinée se

dessinait sur le ciel, et, tout près, un massif de rochers nus se détachait sur la verdure. Le soleil couchant jetait encore quelques rayons obliques qui rasaient les flots à travers les arbres. Hélène était assise sur un tertre de gazon, tout au bord du fleuve, et appuyée contre le tronc d'un vieux saule, dont la chevelure pendante se mêlait à la sienne; sa tête rêveuse était penchée sur l'eau fuyante; dominée par l'attraction magnétique qu'exerce sur l'âme tout mouvement régulier et continu, elle paraissait plongée dans une profonde méditation. Chavornay était en face, assis sur un tronc coupé; il respectait sa muette rêverie et se laissait aller au bonheur de la contempler. Quelquefois leurs yeux se rencontraient; alors ils se souriaient, mais ils ne se parlaient pas, et le silence n'était troublé que par le gazouillement de l'onde ou de quelque oiseau caché dans les buissons.

Chavornay était occupé à tresser une guirlande de fleurs sauvages; quand il l'eut terminée, il se leva, et, la posant sur la tête d'Hélène :

— Je vous ai initiée, lui dit-il, aux mystères

de la vie rustique; aujourd'hui vous êtes des nôtres, suspendez aux rameaux de ces bois votre couronne de duchesse; je vous sacre reine des champs!

Hélène leva sur le poétique enfant des montagnes un œil plus limpide et plus bleu que le ciel qui s'y réfléchissait, et, après l'avoir regardé quelque temps en silence, elle lui dit avec un mélange de finesse et de douce raillerie :

— Qui êtes-vous donc pour décerner ainsi des couronnes? Au lieu du simple pâtre que vous vous vantez d'être, ne seriez-vous point quelque prince déguisé ou quelque roi détrôné? Vous n'affectez la rudesse que pour vous mieux masquer; mais la noblesse de vos manières et la grandeur de votre âme vous décèlent. Vous êtes prince, je ne m'en dédis pas.

— Oh! que non pas, madame! s'écria Chavornay, dont la corde plébéienne vibrait au moindre souffle; je suis de meilleure race, un sang plus généreux coule en mes veines, et je bénis tous les jours le ciel de m'avoir fait naître là où se trouvent la vraie noblesse et la vraie

grandeur. Vous savez bien qu'il n'y a plus en Europe qu'un bon gentilhomme, le peuple; on ne saurait compter ses quartiers, et ce gentilhomme est mon père.

— Vous le dites; mais enfin qu'en savons-nous? Vous ne m'avez jamais conté votre vie.

— Ma vie! répliqua-t-il avec un sourire amer, est-ce que j'ai une vie, moi? Rien de plus commun que ma destinée, rien de plus vulgaire, abîmé que je suis, dès ma naissance, dans les ignobles réalités d'une condition misérable; et je dis misère, car pauvreté est un de ces mots vagues qui ne disent que la moitié des choses, ou plutôt qui ne disent rien du tout. Non certes, non, le Dieu qui m'a mesuré les adversités d'une main si libérale n'a pas pris soin d'en gazer l'horreur sous les pompes brillantes de la poésie. Je suis né comme tout le monde, j'ai vécu comme tout le monde, et je défie l'imagination la plus riche et la plus féconde de tirer un seul chapitre de roman de tous les événements de ma vie. Orphelin de père presqu'au berceau, j'eus le malheur de perdre trop tôt ma mère, le seul être

qui m'ait jamais aimé sur la terre. Dès lors je pris en dégoût une patrie marâtre, où j'étais seul et où je n'étais plus aimé. Assez longtemps je m'étais épuisé à sucer ses mamelles de pierre. Ma patrie est une amazone qui foule l'amour sous ses pieds belliqueux, et dont l'âme farouche est fermée aux douceurs de la maternité; ne pouvant nourrir ses enfants, elle les expose, les exile, les vend; mieux vaudrait, comme le vieux Saturne, les dévorer. Enfin, j'ai fui; comme l'aiglon qui essaie ses ailes au sortir de l'aire, j'ai essayé les miennes à travers les Alpes; j'ai pris ma volée vers le soleil; du haut de mes montagnes, je me suis abattu sur l'Italie comme sur une proie promise au délire de mes rêves; je vous ai vue, madame, et vous savez le reste; ou plutôt vous ne le savez pas; vous ne savez pas que, sous cette vie si monotone, si vulgaire en apparence, si pauvre d'événements et d'intérêt, il en est une autre que je tais, et qui peut-être est moins pauvre. Si j'entreprenais quelque jour de vous raconter celle-là, l'histoire en serait longue et triste, et votre œil s'étonne-

rait peut-être de plonger dans cet abîme obscur et silencieux. Vous y verriez des choses que vous ne soupçonnez pas ; un assemblage inouï de contradictions et d'inconséquences : l'audace des Titans révoltés unie à l'humilité résignée des solitaires de la Thébaïde, des renoncements stoïques, des désirs insensés, d'aveugles espérances, et un inconsolable désespoir. Vous me verriez pâtre tour à tour et prince, comme vous dites, Spartiate et Sybarite, passer en esprit de la simplicité du chaume à des magnificences royales ; des raffinements de la mollesse aux plus austères vertus ; rien n'est assez dur, rien n'est assez délicieux ; j'aspire aux plaisirs, puis au cilice ; je cueille aujourd'hui la rose, demain je voudrai l'épine, et ma vie s'use et se perd dans ces luttes sans trève et sans témoins.

Toujours assise au penchant du fleuve, la duchesse écoutait Chavornay, debout devant elle, avec une attention ardente et sympathique ; l'œil fixe, les lèvres entr'ouvertes, elle semblait boire ses paroles.

— Mon Dieu! lui dit-elle avec cette compas-

sion profonde qui n'est que de l'amour déguisé, que vous possédez bien l'art de vous torturer!

— C'est l'art du poëte, et vous m'avez dit, ce matin, que je l'étais; celui qui se torture le plus est celui qui a le plus de génie. Mais ce n'est pas moi qui me torture, ajouta-t-il avec impétuosité, c'est le destin qui s'acharne à moi; car vous voyez bien maintenant que mes douleurs ne sont pas imaginaires. Pauvre, obscur, sans amis, sans carrière, j'ai perdu la famille que Dieu m'avait donnée, et je n'ai plus l'espoir de m'en créer jamais une autre. Dévoué à une solitude éternelle, je traverse la terre sans la toucher, pour ainsi dire, comme l'hirondelle rase le sol sans s'y poser; j'erre parmi les hommes sans me mêler à eux, également étranger à leurs joies et à leurs douleurs, à leurs espérances et à leurs désirs; je suis seul, toujours seul. Nulle voix aimante ne me dit, quand je sors: Où vas-tu? Nulle ne me dit, quand je rentre: D'où viens-tu? Je suis triste, et nulle voix n'est là pour me consoler; et si j'ai un éclair de gaieté, pas une bouche amie ne

s'épanouit à mon sourire. Seul! toujours seul! Oh! vous ne savez pas ce que c'est que cette solitude implacable à laquelle je suis condamné, quels mauvais conseils elle donne et dans quels égarements elle peut entraîner; vous ne savez pas ce que c'est que de n'être aimé de personne, et de ne pouvoir vivre sans être aimé : c'est là toute ma vie et le secret de ma tristesse. Et quand je songe que cela dure depuis vingt-cinq ans bientôt, que depuis vingt-cinq ans je suis aux prises avec le mauvais génie qui m'a reçu au berceau, et que cette lutte sourde, occulte, opiniâtre, n'a abouti, après tout, qu'à faire de moi un vagabond, une espèce d'aventurier presque suspect, oh! alors, je me révolte contre une persécution si acharnée, et je somme, en frémissant, l'avenir de payer enfin, car il en est bien temps, ce me semble, la longue dette du passé. Mais, hélas! quelque légitimes réparations qu'il me doive, me les donnera-t-il? Je n'ose pas les demander; j'ose à peine le désirer; il m'en doit trop pour que j'en espère aucune.

Il s'interrompit à ces mots, et, se recueillant en lui-même, comme s'il eût craint d'en trop dire, il resta quelque temps plongé dans un silence inquiet; il flottait visiblement entre deux résolutions contraires. Parlerait-il enfin? se tairait-il encore? Sa bouche déjà s'ouvrait pour laisser échapper cet aveu qui voulait sortir; un mouvement convulsif la referma brusquement, et, cette fois encore, sa volonté demeura victorieuse. Hélène comprenait ce qui se passait en lui par ce qui se passait en elle; elle lisait dans le cœur de Chavornay, elle voyait errer sur ses lèvres cet aveu redoutable, dont tous les dangers étaient pour elle, puisqu'il devait la placer entre l'honneur et l'amour, dans l'alternative d'une réciprocité coupable ou d'une dissimulation impossible. Amollie par cette journée d'ivresse et d'enchantement, elle n'avait pas la force de fuir un péril dont elle sentait l'imminence, et, bien qu'elle vît l'orage prêt à éclater sur sa tête, elle demeurait immobile, et attendait avec une muette résignation le coup qui allait la frapper.

— Hélène! reprit Chavornay après une longue pause, écoutez-moi...

Il se tut encore; mais le ton sérieux et presque solennel dont ces trois mots furent prononcés la fit tressaillir : c'était le signal et le prélude de la révélation tant redoutée; l'heure de la crise avait sonné; elle leva sur Chavornay un œil alarmé, quoique résigné; celui de Chavornay resta longtemps fixé sur elle en silence avec une expression singulière; puis, se retournant tout d'un coup :

— Madame, dit-il d'un ton brusque, partons, il se fait tard!

Et, sans lui donner la main pour l'aider à se relever du tertre où elle était assise, il alla détacher les chevaux. Comme la duchesse remontait sur le sien, il remarqua que son sein battait avec violence. Lui n'était pas moins agité; encore tout ébranlé de la lutte dont il venait de sortir, il ne put de longtemps rompre le silence; il aurait, au premier mot, trahi une émotion dont il voulait faire un mystère.

La nuit était calme et sereine; les étoiles

brillaient d'un éclat pur et tranquille, et le pas des chevaux était le seul bruit qui troublât le silence des campagnes. Tout à coup le cheval de la duchesse fit un écart; il avait été effrayé par un tronc renversé qu'Hélène reconnut pour celui-là même où elle s'était assise la nuit où Campomoro l'avait enlevée du bal. C'était là cette plaine où le carrosse s'était égaré, et où elle avait été délivrée de la plus odieuse des persécutions. Au souvenir de cette horrible scène, elle se rapprocha de Chavornay par un mouvement brusque, comme si Campomoro ou son ombre l'eût poursuivie. Se reportant du long tête-à-tête des Cascines à celui de cette affreuse nuit, elle comparait ces deux hommes que la nature avait faits si dissemblables, et que la destinée avait jetés dans sa vie pour la soumettre à la fois à toutes les épreuves. Chavornay sortit de ce parallèle passionné si grand, si noble, si plein de tendresse et de charme, que l'amour déjà si profond d'Hélène devint un culte et une véritable idolâtrie. Ce fut son tour alors de lutter contre les aveux

délirants et les folles pensées qui se précipitaient à ses lèvres et la violentaient pour sortir ; il fut heureux pour elle que la nuit cachât le trouble et le désordre de son âme ; mais, trop faible pour jouer l'impassibilité, elle sentait déjà des larmes couler le long de ses joues, et des sanglots sourds et étouffés briser sa poitrine. Une explosion était inévitable, elle lança son cheval au galop pour s'étourdir. Chavornay, qui marchait silencieusement à côté d'elle, lança le sien pour la suivre, et ils rentrèrent à Pise et au palais Lanfranchi sans avoir échangé une parole.

Ce soir encore l'honneur fut sauvé ; conjuré par lui, l'orage près d'éclater n'éclata pas.

— Mon Dieu, comme vous tremblez ! dit Chavornay à la duchesse en lui prenant la main pour l'aider à descendre, et en disant cela il tremblait plus qu'elle. Hélène, ajouta-t-il en montant l'escalier, laissez-moi vous dire, avant de nous séparer, que j'ai été heureux, et laissez-moi espérer que cette journée ne vous a pas paru trop longue.

— En doutez-vous, et avez-vous besoin de me le demander? répondit Hélène en s'abandonnant à son bras par un entraînement invincible.

—Madame la duchesse a-t-elle fait bonne promenade? interrompit la voix du docteur Vital qui se trouvait là, comme s'il eût épié leur retour.

— Excellente, répondit sèchement Chavornay.

— En qualité de médecin, j'aurais le droit peut-être de me plaindre de n'avoir pas été consulté; car la promenade a été bien longue, il est tard et la soirée est fraîche.

— Docteur, répondit la duchesse, vous avez raison, et je me reconnais coupable; j'ai forfait à la médecine.

— Puisque vous confessez votre faute, il n'y aurait pas de générosité à vous la reprocher; pourtant mon observation subsiste, et je me devais à moi-même de vous la faire; si vous forfaites à votre devoir... de malade, moi je ne puis forfaire au mien, et monsieur le duc ne se-

rait pas content s'il savait que je veille si mal sur le dépôt qu'il a confié à ma vigilance.

Il accompagna ces paroles équivoques d'un regard plus équivoque encore et presque insolent, qui leur échappa dans l'obscurité. Rentré chez lui, il n'eut rien de plus pressé que d'écrire à Campomoro pour lui raconter ce long tête-à-tête, en ayant soin d'enrichir son récit de commentaires injurieux.

— Je n'aime pas cet homme, dit Chavornay, il a l'air d'un espion avec sa face blême.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

